



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neuville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1684.

TOME XXVI.



Imprimé à Paris; & se vend

A LYON,

Chez T. AMAULRY, Rue Mercière,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

SSSS:SSS:SSSSS SSS

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

T raité de la Lecture par M. de la Févrierie,	3
Le Trésor découvert, Conte mis en Vers par M. Chesnon de Tours,	73
Le mesme Conte mis en Vers par M. de la Barre, aussi de Tours,	84
Billet sur les qualitez qu'on doit souhai- ter à une Amie,	96
Explications en Vers sur les Enigmes de Mars, dont les Mots estoient l'Enigme ¶ le Fuseau,	109
Sixième Partie du Traité des Lunettes,	109
Sentimens en Vers sur toutes les Ques- tions du XXV. Extraordinaire,	164
De l'Origine des Jeux,	176
Si l'Eau minérale, en quelque maniere qu'elle soit prise, est utile, ou dange- reuse,	201

<i>Explications en Vers sur les Enigmes du mois d'Avril, dont les Mots estoient un Rabat, & une Medecine,</i>	230
<i>Reflexions sur les changemens de la sur- face de la Terre, & la facile constru- ction de toute sorte de Cadrans Solai- res,</i>	251
<i>Sonnets sur le retour de M. le Duc de S. Aignan en son Gouvernement du Havre,</i>	285
<i>Explication d'un Chifre employé dans le XXII. Extraordinaire,</i>	289
<i>Explications de l'Enigme en Prose du dernier Extraordinaire,</i>	392
<i>Explications en Vers de la premiere Enigme du mois de May, dont le Mot estoit la Cendre,</i>	310
<i>Questions à décider,</i>	332

*La Figure estant déployée, doit re-
garder la page 162.*



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1684

TOME XXVI.



E vous envoie à mon
ordinaire le Recueil des
Ouvrages du Public, que
je vous ay promis tous
les trois mois. Vous en trouverez sur
des naticres proposées il y a déjà quel-
que temps ; mais, Madame, vous
vous souviendrez que je me suis pres-

Q. d'Avril 1684.

A

Extraordinaire

crit en cela l'ordre d'ancienneté, & que je vous ay dit plus d'une fois, que ce qui ne se trouveroit point dans un Extraordinaire, seroit employé dans l'autre. Celuy-cy est assez agreablement diversifié, & je ne doute point que vous n'en commenciez la lecture avec plaisir, quand vous y verrez d'abord, ainsi que dans le dernier, un Traité sur la Lecture, & que je vous auray appris qu'il est de M^r de la Févrière. Les deux Contes qui le suivent ont esté faits par deux Personnes d'esprit, qui ayant oüy conter l'avanture dans une Assemblée où la conversation fut réjoüissante, ont travaillé à la mettre en Vers, comme à l'envy l'un de l'autre, sans s'estre pourtant communiqué leur dessein.

22:222222555252252
25252:555225:52552

D E

LA LECTURE.

LA Lecture est le canal des Sciences. C'est par là qu'elles coulent, & qu'elles s'infiltrent dans l'esprit des Hommes. Elle donne les connoissances acquises, & elle perfectionne les habituelles. Sans la Lecture, le meilleur fond d'esprit est stérile, & la plus forte contemplation n'a que de la secheresse. L'ame reçoit par elle les connoissances qui luy sont nécessaires; & quoy que l'instruction & l'expérience

A ij

luy fournissent quelques lumieres, elle en tire tous les jours de grands avantages, outre qu'il luy faut du temps pour profiter de l'expérience, & qu'il est peu d'instruction sans lecture. L'ame y trouve en tout temps des lumieres, à toute heure des exemples, & par un seul coup d'œil, elle voit & elle sçait ce qu'elle ne pourroit apprendre en plusieurs Siecles; car souvent dans la lecture, les yeux agissent pour les oreilles, & nous lisons bien plus pour entendre; que pour voir. Il n'y a que dans les Poëmes & dans les Romans, où nos yeux trouvent quelque satisfaction. Par tout ailleurs, nous lisons pour écouter. Les Orateurs & les Philosophes, la Sainte Ecri-

du Mercure Galant.

5

ture mesme, ne sont lûs que pour estre entendus ; & de là , soit qu'on lise , ou qu'on écoute , la Science & la Foy nous sont véritablement communiquées par l'ouïe, *Fides ex auditu.* Enfin nous concevons en vain de belles pensées, nous avons inutilement de beaux sentimens, il faut que la lecture les appuye & les fortifie ; mais elle est encore comme une semence qui les fait naître, & comme une habile Gouvernante qui nous regle, & qui nous conduit dans la recherche des Sciences. Les Livres nous font comprendre dans un moment, ce que la Nature a de plus secret & de plus curieux , ce que le Ciel a de plus noble & de plus grand, ce que la Terre a de plus

A ïïj

beau & de plus rare. Par eux, les Terres & les Mers nous sont découvertes. Ils nous enseignent la Religion, la Morale, & la Politique, le Culte des Dieux, & l'Art de gouverner les Hommes, & de se conduire soy-mesme. Rien n'est plus agreable que leur occupation; car en un mot, on trouve dans la Lecture un Conseiller fidelle & des-intéressé, un Medecin doux & charitable.

Combien mérite de loüanges celui qui par le moyen de l'Impression nous a facilité cette lecture! C'est luy qui a donné véritablement la vie aux productions de l'Esprit. L'Ecriture leur avoit donné quelque corps & quelque consistance, mais c'é-

toit un corps informe & grossier, que l'Impression a poly & rendu agreable aux yeux & à l'esprit mesme, qui luy est redevable en quelque façon de nos Ecrits; car si l'Ecriture leur a donné la naissance, l'Impression les redresse, les corrige, leur donne la perfection, & les met au jour. C'est donc une chose fort utile & fort agreable que la Lecture; mais elle ne doit pas estre continuelle, si l'on en veut recevoir quelque utilité & quelque divertissement. Elle rebouche l'esprit, elle offusque l'imagination, & luy oste tout son feu & toute sa vivacité. Les Livres n'ennuyent pas, mais ils étourdissent & fatiguent bien souvent, & l'on en fait des indigestions aussi dangereuses à l'ame,

8. *Extraordinaire*

que celle des Viandes est nuisible au corps. Celle du Pain, qui est le soutien de la vie, est la plus à craindre. Celle de l'lecture, qui est l'aliment de l'esprit, se doit le plus éviter. Tous les Hommes ne sont pas propres à devorer les Livres comme le Prophete; & tous les Livres ne ressemblent pas à celui que l'Ange luy presenta. Il est des Esprits caechimmes comme des estomachs, & il est des Livres comme le Fer, qui ne se digèrent jamais. La nature des alimens qu'on prend, corrompt souvent la santé, si on ne regle l'usage des Viandes selon les estomachs. Il faut donc aussi regler l'usage des Livres suivant la force des Esprits, & prendre garde à la lecture qu'on fait,

choisir bien les Livres, n'en prendre trop, ny trop peu. Estre trop longtems sans lire, desseche & amaigrit l'esprit; lire trop souvent, l'accable & l'étouffe. Il se fait une trop grande replétion.

La mémoire, quoy qu'excellente, & mesme divine en quelques-uns, est neantmoins limitée, & ne peut agir que selon la bonté des organes, ny se remplir que selon leur capacité. Lors qu'on met dans un Vaisseau plus de liqueur qu'il n'en peut contenir, il faut qu'il creve, ou qu'elle se répande. Non seulement les organes s'usent & s'affoiblissent; il se fait encore une si étrange confusion dans la mémoire, par la foule & par la diversité des images qui s'y rencontrent, qu'

elle se déregle, & mesme qu'elle trouble le jugement. Je sçay bien que nous avons une faculté, qui est comme un garde meuble, si j'ose parler ainsi, qui place & qui dispose ces images; mais leur trop grand nombre l'accable & l'embarasse. On me dira peut-estre, qu'il importe peu de perdre nos vieilles connoissances, lorsque nous en acquérons de nouvelles. Mais croit-on que ces images se fassent place ainsi dans nostre mémoire? Nostre ame qui ne veut rien perdre, qui tâche de garder ce qu'elle a, & d'acquérir toujours quelque chose, affoiblit extrêmement nos organes par ce moyen, & nous peut causer un déreglement d'esprit. D'où vient qu'on voit tant

du Mercure Galant. 11

de Foux par la lecture, si ce n'est la continuelle application & l'affoiblissement des organes? Mais quand on les auroit de fer, & que nostre cervelle seroit la mieux timbrée du monde, on ne seroit pas exempt de cette confusion de mémoire qui embrouille les plus beaux Esprits; & il faudroit toujours avouer que nous perdons plus de connoissances que nous n'en acquérons; & en vérité nous serions bien empeschez dans le choix, des choses que nous avons oubliées, & de celles que nous avons apprises.

On peut assurer que les Livres font tort aux Esprits naturels, & à tous ceux en qui le bon sens domine. Les Esprits vifs & brillans d'imagination, achevent de

se gaster par les Livres, parce que le plus souvent la folie est le fruit de leur lecture. Les Esprits solides & de jugement, s'altèrent & se corrompent par les Livres. La réflexion & la méditation est leur partage, & la seule Bibliothèque qu'ils doivent consulter en toutes choses. Ces Gens là doivent tout sçavoir par recit & par conversation, & étudier comme les anciens Drüides, qui n'enseignoient & n'apprenoient les Sciences que de vive voix, par tradition, & par mémoire. Si faire des Livres est une maladie, je crois que les lire est une espece de contagion, qui laisse une grande démangeaison d'écrire, ou du moins de raconter ce qu'on a lû; & comme cette sorte de

maladie est de celles que Petrarque nomme publiques & incurables, il semble qu'il y ait quelque infamie attachée à ce mal, & qu'on devroit séparer ou distinguer les Auteurs & les Lecteurs, comme on faisoit autrefois les Ladres. Et en effet, ajoute Petrarque, un Homme infecté de cette maladie, en infecte beaucoup d'autres, & le nombre des Malades croist de plus en plus. Le Sage dit qu'il n'y a jamais de fin pour les perpétuels Ecrivains; & je pense qu'il n'y en a jamais pour les perpétuels Lecteurs. Ce Sophiste qui composa six mille Volumes, en avoit lû peut-estre un plus grand nombre.

Ceux qui ont plus de sens que

14 Extraordinaire

d'esprit, lisent peu, sont délicats en Livres, & ne les aiment guère; mais ceux qui ont plus d'esprit que de sens, lisent beaucoup, sont grands amateurs de Livres, & s'accommodent de tout Ecrit, soit bon ou mauvais, pourveu qu'il en ait figure. Ces Gens-là préfèrent les Livres aux Compagnies, & la Lecture à la Conversation. Vous leur entendez dire sans cesse, *mes Livres sont bien plus raisonnables*. Il est vray qu'il y a des Livres bien raisonnables, mais il y en a de bien impertinens; & je ne sçay si le nombre des Sots & des Ignorans, n'est point aussi grand dans les Bibliothèques que dans les Assemblées publiques, & dans la Société civile, où l'on en voit souvent deux

ensemble, celuy qui parle, & l'Autheur qu'il cite. Il est encore vray qu'on gagne quelque-fois de quitter les Compagnies pour s'entretenir avec les Livres; mais enfin ce qui oblige à préférer les bons Livres aux honnestes Gens, & aux beaux Esprits mesme, c'est que les Autheurs de ces bons Livres, sont là dans leurs bons momens, & incapables de changement; au lieu que hors leurs bons Livres, ils nous paroistroient peut-estre plus insupportables que les autres Hommes. Leurs Ouvrages ont fixé leur belle humeur, leur agrément, & leur complaisance; ou du moins, s'ils y paroissent autrement, & avec leurs foiblesses, ils leur donnent du relief & de l'é-

clat. Leurs coleres, leurs haines, leurs amours, y sont justes & raisonnables. Tout y plaist, mesme jusqu'à leur fureur & à leur emportement. Mais s'il y a des Compagnies & des Conversations dangereuses, il y a des Livres & des Lectures fort préjudiciables à la beauté de l'esprit, & à la bonté des mœurs. Si les grandes Biblioteques sont des Boutiques d'Aporicaires, comme les appelloit un Roy d'Egypte, il y a des Poisons aussi bien que des Remedes, & il est facile de s'y méprendre, & de faire d'étranges *qui pro quo*. Lire de bons Livres, & d'Autheurs d'un grand sens, & d'une profonde doctrine, cela donne de la force, de l'élevation, & de la noblesse dans les

pensées, dans les sentimens, & dans les expressions. On est Philosophe avec Socrate & Platon. Mais lire des contes & des bagatelles, cela inspire la badinerie, la fadaïse, & la turlupinade. On voit bien dans l'entretien de ceux qui lisent, quelles lectures ils font, & par là, le caractère de leur esprit; car comme il y a des Gens qui prennent plaisir à parler de leur table, & de ce qu'ils mangent, par où l'on reconnoît leur goust & leur délicatesse, il y en a aussi qui parlent toujours de certains Auteurs, & qui font toujours de certaines Histoires. On remarque bientôt le génie de ces Lecteurs, mais encore comme on voit bien ceux qui sont délicatement, ou grossière-

Q. d'Avril 1684. B

ment nourris, on discerne aussi facilement ceux qui ont commerce avec les bons ou les méchans Auteurs. Cependant il faut demeurer d'accord, que comme il y a des choses qui pour être contraires à la santé, ne laissent pas de nous être agréables, & de nous flater le goût, de même il y a des Livres qui sont propres à réjouir & à divertir l'esprit, qui le délassent & le recréent; semblables à la Salade, qui nous réveille l'appétit.

Bien que la Lecture plaise & soit utile en tout temps, il y a neantmoins des saisons & des conjonctures, où elle est plus profitable, & où elle donne plus de plaisir. Dans la jeunesse, elle bouche l'esprit, elle appesantit

& altere le corps ; dans la vieillesse, elle lasse & fatiguée. Dans la jeunesse, on lit sans choix & sans jugement ; dans la vieillesse, avec dégoût & avec chagrin. Un Moderne appelle la Lecture, une oisiveté laborieuse ; ce qui a fait dire à un autre, que quelque honneste que soit le commerce qu'on a avec les Livres, c'est déterrer les Morts, & s'enterrer avec eux, par une profonde méditation ; que lire, c'est travailler aux Mines, & qu'on y court la même fortune & les mêmes accidens, puis qu'on en rapporte toujours un visage pâle, & des yeux enfoncés ; car pour dire après Cicéron, que les Livres nous font passer la vie innocemment & sans déplaisirs, il faut en

B ij.

ſçavoir faire un bon uſage, autrement noſtre lecture n'eſt pas ſans peine & ſans crime; elle a ſes chagrins, ſes veilles, & ſes inquiétudes; elle a auſſi ſes paſſions, ſes dérèglemens, & ſes erreurs. Et puis enfin, ſi par eux on eſt ſçavant, qui acquiert la Science, dit l'Eccleſiaſte, acquiert du travail & du tourment, lors que cette Science eſt vaine, curieufe, & criminelle; car la bonne Science apporte la paix & le repos à l'eſprit. Je veux que cette occupation ſoit honneſte & inſtructive, & qu'elle nous prépare meſme à l'action, elle nous en détourne bien ſouvent, & ſi elle nous donne la ſcience & la ſageſſe des Siecles pafſez, elle ne nous rend pas toujours

plus sages & plus sçavans. Il semble encore que la Lecture ne soit utile qu'à ceux qui n'ont pas le loisir de s'étudier eux-mêmes; car qui se connoist & s'observe, n'a pas besoin d'autre modele pour estre prudent & sage dans sa conduite, si ce n'est que l'exemple d'autrui nous touche davantage. Mais y a-t-il rien qui nous soit plus présent & plus sensible, que ce que nous ressentons en nous-mêmes? Ce qui nous est arrivé, peut encore nous arriver. Voyons donc ce que nous avons fait, & disons-le hardiment, il vaut mieux estre obligé de nostre habileté à nostre esprit, qu'à nos Livres. Tous ces grands Auteurs qu'on ramene au College, bien loin de nous instruire dans

22 *Extraordinaire*

nostre jeunesse, ne nous laissent ny amour ny estime pour eux, & il faut que l'âge & l'expérience nous les fassent rapporter au Cabinet, pour en profiter & pour nous plaire. Ils nous laissent mesme peu de teinture de leur Langue; & ces Poëtes & ces Orateurs, sont les Tyrans de nostre enfance, comme parle M^r Ogier, & nous font haïr le Grec & le Latin, avant que de nous le faire aimer.

Mais tous les Hommes ne sont pas comme les Tartares, qui semblent avoir mangé, & s'estre nourris des Livres, c'est à dire, qu'ils sont sçavans sans lecture, & sans étude. Il faut des Livres pour estre sage, mais il en faut beaucoup pour estre sçavant.

Qu'on distingue tant qu'on voudra la Science en spéculative & en pratique; l'une & l'autre a besoin d'un grand nombre de connoissances, que l'expérience & le naturel ne nous peuvent donner. Si l'on est jeune, peut-on estre docte sans Livres? Et la Philosophie du College peut-elle faire un Sage & un Sçavant? Je ne dis pas un Docteur, car les Enfans en sortent tout fourrez. Mais peut-elle faire un habile Homme à l'âge de quinze ou seize ans? Mais dequoy peut-on estre capable dans la vieillesse? Si la vie a esté partagée entre la solitude & les affaires, le bon sens naturel, & ce qu'on a veu, ne suffit pas pour estre sage & sçavant. Ce n'est pas assez que

de belles réflexions & de fortes méditations. Il manque des exemples aux Solitaires, & même l'art de penser ; & l'Homme public & politique, a besoin de la théorie & de la spéculation, pour sçavoir bien faire ce qu'il fait heureusement & au hazard. Mais outre cela, il manque à tous les deux, mille choses à sçavoir pour leur salut & leur conduite, qu'ils ne peuvent avoir en eux-mêmes, & par les lumières naturelles. Tout ce qui regarde les Sciences & les Arts, ne s'acquiert point sans Livres. Du génie, de l'invention, de l'industrie, tant qu'il vous plaira ; de la communication avec les Sçavans & les Maîtres, il faut encor avoir recours aux Livres, pour estre pleinement

pleinement instruits des choses. Le Sage des Stoïciens suffisoit à soy-même; mais encore avoit-il eu besoin de Livres, avant que d'estre en état de mépriser tout ce qui estoit hors de luy; & peut-estre sans eux, n'auroit-il pas fait tant de bruit; & voila, dit-on, le mal que font les Livres. Ils donnent avec ce mépris de toutes choses, une suffisance arrogante, qui rend les faux Sages insolens & ridicules. Mais si les Livres ont perdu quelques Pédans, qu'ils ont fait Roys de la Férule, n'ont-ils pas fait des Philosophes & de veritables Sages, qu'ils ont élevez sur le Trône, & entre les mains desquels ils ont mis un Sceptre d'or, pour l'ornement & la protection des belles Let-

Q. d'Avril 1684.

C

tres, & pour le bien & la félicité des Hommes?

Par le moyen des Livres, toute la sagesse des plus habiles devient la nostre; & si les Sages n'ont pas moins vescu pour nous que pour eux, c'est là que nous profitons de leur vie; & sans la lecture, tout ce qu'ils ont dit, & tout ce qu'ils ont fait, seroit ensevely dans leurs Tombeaux. Les Grecs & les Romains ont fait de grandes choses, & nous ont donné de grands exemples; mais ils ont perdu tout cela, & nous aussi, si nous ne l'apprenons dans les Livres; & c'est par le moyen de l'Histoire, dont la connoissance nous est si necessaire pour nostre conduite, afin de regler les evenemens présens sur les evene-

mens passez. Ce qui arriva hyer, peut estre plus différent de ce qui est arrivé aujourd'huy, que ce qui s'est passé il y a mille ans; & alors l'expérience & la sagesse ne servent de rien. La relation qui se tire de là, est toujours imparfaite & defectueuse. Il faut joindre la lecture à l'observation, pour en bien juger. Le Chancelier Bacon dit qu'il arrive tous les jours, par un caprice de la Nature, que les Enfans ressemblent à leurs Grands-Peres, & mesme à leurs Bisayeuls, & n'ont aucun trait de leurs Peres. De mesme, continuë-t-il, les affaires par un caprice de la Fortune, auront du raport avec ce qui se fera fait dans les Siecles les plus éloignez, & n'en auront point du

tout avec ce qui vient d'estre fait. Il compare agreablement toutes les connoissances que la lecture peut donner aux Trésors publics, à l'Epargne, & aux Finances d'un grand Prince, & tout ce qu'un bel Esprit peut produire de son propre fond, aux richesses d'un simple Particulier. Il est aisé d'en voir la différence, & de conclure, que l'expérience a besoin des Livres, pour rendre un Homme veritablement sage & prudent; ce qui a fait dire qu'un grand Politique, ou un grand Ministre sans étude & sans lecture, est un Empirique d'Etat, qui tuë plus de Malades qu'il n'en guérit, parce qu'il se conduit par une fausse pratique qui n'a point d'exemples.

L'Histoire peut donc s'accommoder avec les événemens qui nous arrivent, & nous estre utile, par raport à trois choses, parce que dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui les détermine, & ce qui les fait réüssir. Or l'Histoire, qui est le récit d'une chose passée, a ces trois mêmes circonstances; & il en est ce que Mademoiselle de Gournay a dit des Essais de Montaigne, que c'est le dernier bon Livre qu'on doit prendre, comme le dernier qu'on doit quitter; car hormis les Fables & la Chronologie, qu'il est nécessaire de faire apprendre aux Enfans, parce qu'ils ont en cet âge-là plus de mémoire, & que cela leur donne le goust des Livres, je ne crois pas

qu'on leur doive abandonner l'Histoire & la Politique. Un jeune Homme doit aller par degrés dans sa lecture ; car ce n'est pas assez d'avoir le jugement avancé, & l'intelligence vigoureuse, il faut un jugement formé, & une intelligence consommée. On peut entendre ces choses dans la jeunesse, quand on a de l'esprit, & une heureuse naissance ; mais pour les bien digérer, & en faire son profit, on ne le peut que dans un âge plus meûr, & après une longue expérience. Les Livres qui regardent les mœurs, ne se doivent lire que quand on est sage, comme les autres ne se doivent lire que lors qu'on est jeune.

Comme il y a des Gens qui

sont insupportables avec leur lecture, & qui dans les affaires & le commerce du monde ne sont pas fort habiles, on a douté si les Livres estoient necessaires dans la Politique, & si un grand Lecteur pouvoit estre un grand Homme d'Etat. Il y a icy quelque différence à faire, & quelque tempérament à garder. Traiter les affaires sans Livres, c'est ignorance. Traiter les affaires par les Livres, c'est simplicité. Ceux qui n'ont que l'expérience, se trompent grossièrement dans les affaires; car pour juger sainement des choses, il les faut connoître parfaitement, & cette connoissance ne peut venir de l'expérience seule, qui n'est qu'un effet de l'occurrence des évènements.

C iij

mens, parce qu'on ne sçait qu'après qu'ils sont passez, si l'on a bien ou mal fait, de les laisser passer ainsi. De plus, il faudroit vivre l'âge des Patriarches, pour voir pendant sa vie plusieurs evenemens semblables. D'autre côté, ceux qui n'ont que la lecture, ne sont pas moins sujets à faillir. Ils reglent toutes choses selon leurs idées, & jugent plustost par mémoire que par jugement. Ils s'amusent à compasser les evenemens passez avec les présens, & sont si longtems à en faire les paralleles, que le mal arrive avant que de le pouvoir empêcher, & qu'il se rend incurable avant que d'y apporter le remede. Les affaires, comme nous avons dit, ont toujours quelques

circonstances qui les diversifient. Si deux choses qui arrivent en mesme temps à une mesme personne, sont si dissemblables, c'est bien pour qu'il y ait encore plus de différence entre le présent & le passé. Ceux qui n'ont que la lecture, n'ont point l'art de joindre ces deux extrémités, & de comparer les affaires par où elles se ressemblent dans la théorie & dans la pratique. Ils les voyent venir de loin, & s'accoutument à cette vue; mais ils ne peuvent s'en démêler, parce qu'ils n'ont point d'expérience. Les autres ne les apperçoivent point, qu'elles ne les touchent, & s'épouvantent à leur abord, parce qu'ils n'ont ny lecture, ny étude. Mais pour dignement se débarasser

des affaires, il faut remplir cet entre-deux, & confondre ces deux choses. C'est le moyen de faire un habile Homme, & un grand Homme d'Etat.

Mais il faut estre sçavant & éclairé, pour bien juger des Livres, & pour faire un bon usage des vieux & des nouveaux. Pour peu qu'un Homme ait d'éloquence & de teinture des belles Lettres, il luy est facile de faire des Livres, & de remplir de gros Volumes, de la maniere que l'on compose aujourd'huy. Ce n'est pas que nous foyons plus sçavans que nos Peres, mais nous sommes plus intelligens & plus intelligibles. Plus ils vouloient pénétrer le fond des Sciences, plus ils y rencontroient d'obscurité, &

ce qu'il y a de brillant & de lumineux dans leurs Ecrits, vient seulement de la superficie. Ils ont affecté mesme de paroistre ténébreux, pour paroistre doctes ; ce qui fait la rudesse de leur langage, & le galimathias de leur stile. Cependant nous leur sommes redevables de nous avoir défriché, & mâché les Sciences ; mais on nous doit pardonner, si nous n'allons pas plus avant que leurs lumieres nous peuvent conduire, par la briéveté de nostre vie ; & l'on nous doit sçavoir quelque gré, d'avoir plus d'ordre, plus de discernement, & plus d'appropriation qu'eux, dans nos Ouvrages, qui sont des choses essentiellement necessaires pour plaire & pour instruire, lesquelles

neantmoins ils ont négligées, par ignorance, ou manque d'application. Nous ne disons pas de meilleures choses, mais nous les disons en meilleurs termes. Je parle icy des Autheurs qui ont écrit en nostre Langue. La facilité & l'agrement de nostre expression, valent bien la fécondité de leurs pointes, & l'artifice de leurs figures. Ce qu'il y a de précieux dans leurs Livres, sont des Diamans bruts, mal polis, & enchassés en cuivre; tout le monde n'en voit pas l'éclat, & n'en connoist pas le prix. Il est vray qu'on dit que les Ecrits d'apréésent sont comme les faux Diamans, qui brillent davantage que les véritables; mais on avouera que cet éclat, & l'art de les mettre en

œuvre, vaut mieux que cette sombre obscurité, qui couvre dans les vieux Livres les Pierres les plus rares, dont leur éloquence est parée. C'est une éloquence ridée, qui à la vérité a des muscles & des nerfs, mais qui rebute les Lecteurs, & qui plaist bien moins que la politesse & la pureté du stile d'aujourd'huy. Ces ridicules ornemens de la vieille Rhétorique, & cette doctrine ténébreuse, sont-ils préférables à un ordre & à un arrangement naturel, qui débrouille & qui dispose les matieres les plus confuses & les plus embarrassées? A une diction si claire & si intelligible, que les plus grossiers par son moyen pénètrent les choses les plus sublimes

& les plus relevées ? Avoüons donc que nos Auteurs modernes l'emportent sur tous les anciens qui ont écrit en nostre Langue ; & bien loin de donner le titre de Reyne à une vieille Dame chargée de Médailles de cuivre & de Chaînes de laiton, comme parle M^r Pascal, soumettons-la aux pieds de l'illustre Académie Françoise , qui doit avec justice regner dans l'Empire des belles Lettres.

Cependant comme la plûpart des Livres nouveaux ne sortent pas de cette Source d'éloquence & de politesse , on les lit seulement pour dire qu'on les a lûs ; car la lecture de ces sortes d'Ouvrages fait aujourd'huy une partie de l'esprit de bien des Gens

devant lesquels on ne paroistroit que grossièrement sçavant, si on on ne citoit que les anciens Auteurs, & si on n'avoit pas la connoissance de tous les petits Livres de Vers & de Prose, que les Cavaliers & les Dames portent dans leurs poches, comme une marque de politesse & de galanterie. On est persuadé que si la lecture des Livres nouveaux ne nous rend pas plus habiles, elle nous donne l'esprit du temps, sans quoy nous ne sçaurions plaire, ny estre à la mode. J'en connois de si délicats en cela, qu'ils feroient scrupule de citer le Plutarque d'Amiot, pour celuy de l'Abbé Tallemant, & les Satires de Regnier pour celles de Boileau. C'est pourquoy afin de

ſçavoir les choſes anciennes parmi les nouvelles, on a traduit la plûpart des vieux Livres qui ont quelque réputation. Mais enfin ſoit qu'on liſe les vieux ou les nouveaux Auteurs, ceux qui écrivent doivent prendre garde à l'uſage qu'ils font de leur lecture; car ſ'il faut avoir lû pour bien écrire, il ne faut pas écrire pour montrer qu'on a lû. C'eſt neantmoins la folie de beaucoup de Gens. Leurs Ouvrages ne ſont que des Copies imparfaites des Originaux qu'ils ont pillés. Ils reſſemblent à ceux qui s'enrichiſſent du bien d'autrui. Ils ſubſiſtent de leur vivant, mais ils ne laſſent à leurs Heritiers qu'une Succeſſion qu'il faut rendre, ou que l'on ne conſerve qu'en ſe

ruinant. Que demeureroit-il à tant d'Autheurs, s'ils rendoient aux Anciens ce qu'ils leur ont pris ? Il ne leur resteroit qu'un peu d'ordre & de mémoire ; bien du papier blanc , & beaucoup de temps perdu. Tels sont ceux qui ne composent que par mémoire, & qui n'ont de l'invention que pour arranger des lieux communs , & les placer bien à propos, Ils écrivent avec facilité sur toutes sortes de sujets, parce qu'ils ont une idée générale de toutes sortes de matieres, & de pleins Magazins de passages & de recherches. Si on leur dit qu'ils ne font rien de nouveau , & que leur abondance vient de leur grande lecture, ils répondent que ce sont des notes

Q. d'Avril 1684.

D

tions générales & communes à tous les beaux Esprits , & qu'ils font honneur aux Auteurs qu'ils allèguent. Cependant, je conseillerois aux grands Lecteurs & aux jeunes Gens, qui ne composent encore que par imitation, & qui ont besoin de guide, de ne se flater point de cette pensée, & d'éviter comme un écueil de pareilles compositions; car c'est le vray moyen de ne faire jamais rien de soy-mesme, & de s'attirer le mépris & l'indignation des Sçavans; mais sur tout, ceux qui écrivent, & ceux qui lisent, doivent prendre garde d'avoir de mauvais sentimens. On les prend insensiblement dans les méchants Livres, & on les communique apres aux autres. L'Homme est

naturellement idolâtre de ses opinions, & particulièrement dans ses Ecrits, qui les immortalisent. Plus ses opinions sont faibles, plus il s'efforce de les soutenir; & l'on diroit même que son opiniâtreté s'augmente, à mesure qu'elles tombent en ruine; & c'est pourquoy il y a si peu d'Auteurs qui se retractent.

Il y a des Gens qui lisent toutes sortes de Livres, & qui ne lisent que pour lire, & pour dire qu'ils ont lû; & ceux-là sont aussi habiles que s'ils n'avoient jamais veu de Livres. Il y en a d'autres qui à la vérité lisent tout, sans s'attacher à aucun Auteur particulier; mais ils profitent de tout, & sont comme les Abeilles, qui composent leur miel du suc

D ij

44. *Extraordinaire*

de diverses Fleurs. Ce sont des Esprits qui ne veulent point de guide dans l'étude des belles Lettres, & qui cherchent par tout la science & la verité. Je crois aussi qu'un Homme qui a pris la voye de la Lecture pour estre sçavant (car on le peut estre par la méditation & par la réflexion, mais qui est une étude plus seche & plus ennuyeuse;) je croy, dis-je, qu'un grand Lecteur doit tout lire, pour estre satisfait, & pour estre docte. Il ne doit pas seulement éfleurer & parcourir les Livres, il doit lire entièrement un Ouvrage & avec application, & presque toujours les Originaux, & dans leur propre source, afin d'en bien juger; mais il doit encore lire tous les

bons Livres du temps, s'il veut estre un souverain Arbitre en fait de Littérature. Il y en a qui ne s'attachent qu'à un certain nombre de Livres choisis, qui font toute leur étude & toute leur application. Je ne blâme point ceux qui ne lisent que les Livres qu'ils entendent, parce qu'ils n'ont pas assez d'intelligence & de capacité pour lire des Auteurs d'une plus grande force; mais ceux qui pour faire parade d'une sotte & ridicule suffisance, lisent Platon & Aristote, où ils n'entendent rien; qui ne lisent jamais que les grands Auteurs, pour faire croire qu'ils ont un grand commerce avec eux, & pour montrer l'élevation de leur génie; ceux-là, dis-je, méritent bien d'estre hernez des Scavans.

qu'ils fréquentent. Il faut avouer ingénument notre ignorance, & ne citer pas si hardiment des Auteurs qu'on n'a vus qu'à la marge d'un Livre, ou entendu nommer qu'au Sermon. On ne peut pas connoître à fons tous les bons Auteurs; la vie de l'Homme est trop courte, pour faire habitude avec tous; c'est bien assez d'en connoître quelques-uns de nostre portée, & à nostre usage. Ce qui me fait souvenir de ce que répondit plaisamment un Cavalier de mes Amis à quelqu'un qui luy parloit de Scaliger; qu'il ne le connoissoit que de veüe; pour l'avoir rencontré quelque part, mais qu'il ne sçavoit pas de quel País il estoit. Que dirons-nous encore de ceux qui n'ont jamais veu ces grands

Autheurs, qu'en masque, travestis, & déguisez, & qui cependant ne jurent que sur la vérité & la fidélité de leurs paroles? Il les faut mettre au nombre de nos Dames Lectrices, qui citent Sarron & Daffoucy, pour Ovide & Virgile. Il y a d'autres sçavans, qui par inclination ou par caprice, ne s'attachent qu'à de certains Autheurs d'une doctrine extraordinaire & chimérique, ce qui les rend fort singuliers & fort attachés à leurs opinions. Il seroit à souhaiter pour le repos de l'Eglise, & de la société civile, qu'ils n'eussent jamais lu que leur Almanach, mais il est une amour-aveugle pour les Livres & pour les Autheurs, aussi-bien que pour les autres choses, & cette folie

nous porte quelquefois jusques à choquer la bienséance & l'honnesteté. Comme les productions de l'esprit sont plus nobles que celles du corps, l'amour que chacun a pour ses Ecrits est plus raisonnable que celui que nous avons pour nos Enfans. Il est aussi plus fort & plus solide, je diray mesme qu'il est plus tendre; car s'il est rare que nos Enfans nous ressemblent, nos Livres nous ressemblent toujours. Ce sont les vives images de nostre esprit & de nous-mesmes. Il y a deux amours pour les Livres, un amour de Pere, & celui-là, c'est l'amour des Autheurs pour leurs Ouvrages. Il y a un amour d'Amant, & c'est l'amour que nous portons aux Ouvrages des autres.

tres. Tous deux sont aveugles, & vont à l'excès. Ils sont sujets à faire bien de faux jugemens; & tous ceux qui se sont mêlez de faire le discernement des Livres, soit anciens ou modernes, ont toujours manqué en cela, par préoccupation & par entêtement. Que de ridicules Bibliothèques dans le monde, par le choix mesme de Gens sçavans! Je pardonne ce fol amour de Pere dans un Auteur; mais je ne puis pardonner à un Lecteur cette amour bizarre, qui le rend idolâtre de certains Livres indignes de son estime, & qui luy font perdre sa réputation; car rien ne décrie plus un galant Homme, que le mauvais goust en toutes choses. On feroit un

Q. d'Avril 1684.

E

Roman de tous ces plaisans Lecteurs, & j'ay veu des Devots contester jusqu'à l'aigreur & à l'emportement, pour la préférence de la Guide des Pecheurs, & de la Cour Sainte; du Penſez-y bien, & des Penſées Chreſtiennes; de Philothée, & de l'Horreur du Peché. Il n'y a ſi petit Docteur qui n'épouſe un Pere de l'Egliſe, & qui ne ſe faſſe le Palladin de ſon éloquence & de ſa doctrine. Nous avons vû depuis quelques années un Prédicateur ſiamoureux de Tertulien, qu'il ne ſ'eſt pas contenté de preſcher par la bouche de ce grand Homme, il l'a fait preſcher par la ſienne, & a intitulé trois ou quatre gros Volumes de Sermons, *Tertulianus predicans.*

Pour les Autheurs profanes, S. Augustin s'attendrissoit sur l'Enéide de Virgile ; & S. Jérôme fut fouëté par les Anges, pour avoir lû Cicéron avec trop d'attaché. Je ne parle point des Philosophes & des Autheurs qui ont fait Secte ; l'Ecole & le Païs Latin, retentissent encore tous les jours du bruit qu'on fait pour soutenir de si vaines & de si ridicules affections. Mais on ne trouvera jamais la verité tant qu'on s'amusera à contester sur le mérite de ceux qui l'ont cherchée. Je ne dis rien non plus des fausses Clélies, des faux Cyrus, & des fausses Cléopatres ; car il y a des Cavaliers & des Dames aussi fous de ces Romans, que de Pédans entestez de Platon & d'A-

E ij

ristote. J'ay un Amy si prévenu en faveur des Pensées de M^r Pascal, qu'il a rompu vingt fois avec moy, parce qu'il s'imaginoit que je n'estimois pas assez cet Auteur. J'ay connu un illustre Prélat, qui n'estoit pas moins passionné pour les Lettres Provinciales qu'on luy attribué. Il les avoit de trois ou quatre sortes, pour la taille & pour l'impression; mais sur tout il les avoit en petit dans un Sac de cuir musqué tres-propre, qu'il portoit toujours sur soy. Ce Prélat estoit neantmoins du Party contraire, & grand Amy des Jésuites; mais tout cela n'avoit pû diminuer l'amour qu'il portoit à ces Lettres agreables & spirituelles.

Ces belles Reflexions de M^r

le Duc de la Rochefoucault, n'ont-elles pas fait autant d'Idolâtres qu'elles ont eu de Lecteurs? Je connois encore des Gens qui sont fous de Montaigne, de Charon, & de M^r de la Hogue; mais ces trois Auteurs se ressembtent si fort, qu'on ne peut en aimer l'un sans aimer l'autre. Cet amour aveugle pour quelques Livres, nous en fait haïr d'autres avec aussi peu de raison, & on feroit de plaisans contes de ces sortes d'aversion, mais on ne diroit rien que tout le monde ne sçache. Enfin cette sympathie & cette antipatie partagent tous les jours les Lecteurs, & de là naissent ces agreables Disputes, & ces sçavantes Dissertations, qui font

E ïij

paroistre les beaux Esprits, & gagner les Libraires. Il est d'autres Lecteurs qui ne s'attachent à personne, & qui lisent tout sans dégoust & sans passion, pourveu qu'il soit vray, ou qu'ils le croient tel; car autrement ils feroient conscience de leur lecture, & n'oseroient pas voir dans l'Almanach quel temps il doit faire, s'ils l'ont une fois reconnu menteur.

La verité est bien aimable, & mérite bien qu'on la cherche par tout où l'on peut la trouver; mais il ne faut pas la chercher où elle ne fut jamais, & où l'on se doit contenter de la vray-semblance, qui pour n'estre pas si forte, ne laisse pas d'estre souvent & plus utile, & plus agreable.

Les fixions des Poëtes ne sont pas des menfonges criminels, & on n'a point fait de Loix pour les punir. Ce sont des tromperies innocentes & spirituelles, qui n'apportent aucun préjudice à la société civile. Il y en a mesme d'instructives & de profitables pour les bonnes mœurs. La vray-semblance est quelquefois plus propre à nous éloigner du vice, & à nous porter à la vertu; & dans les choses indifférentes, elle est préférable à une verité odieuse, lors qu'elle ne choque ny la Foy historique, ny la Créance humaine. Ces Amateurs de la verité, que je comparerois volontiers à ceux qui cherchent la Pierre Philosophale, devroient s'attacher au sens, & non pas aux

E iiij

paroles, qui n'en sont que l'écorce. Lors que N. Seigneur enseignoit sès Disciples, il le faisoit par des paraboles, qui étoient souvent fausses quant à la chose, mais si veritables quant au sens, qu'ils n'en pouvoient douter. Il estoit la verité mesme, mais il se servoit de ces paraboles comme d'un véhicule, pour faire entrer la doctrine dans leurs esprits, qui auroit pû les ébloüir & les effrayer, en sortant toute claire & toute pure de cette source de lumiere & de sainteté. Aucun de ses Disciples ne luy dit ; si les exemples que vous nous proposez estoient veritables, nous les suivrions ; mais les choses que vous nous contez estant fausses, nous ne devons pas nous regler

là-dessus. Au contraire, ils étoient charmez de ses recits, & cette maniere de les enseigner leur faisoit comprendre, & les persuadoit des veritez les plus incroyables; au lieu que lors qu'il leur dit naïvement, & sans paraboles, *qui ne mangera pas ma chair, & qui ne boira pas mon sang, n'aura point la vie eternelle*, ils se récrient & se scandalisent de cette verité. Moïse, dit Philon, a esté ennemy des Fables, parce qu'il a toujours voulu marcher sur les vestiges de la verité. Cependant il est plein de paraboles & d'allégories, & il n'y en a pas moins dans l'Ancien Testament, que dans le Nouveau. Il y a apparence mesme que le Fils de Dieu ne s'est servy de cette maniere d'ensei-

gner, que parce qu'elle estoit du goust & du génie des Juifs. D'où vient donc cela ? C'est qu'il y a cette différence entre la Fable & la Parabole, que celle-cy contient la verité sous la figure de la vray-semblance, & celle-là sous la figure du mensonge. La Fable est toujours extraordinaire & merveilleuse; la Parabole, toujours simple & naturelle; & voila pourquoy Moïse s'est éloigné de la Fable dans ses Ecrits; mais au reste il en est comme de la Peinture & de la Sculpture, que ce Législateur défendit au Peuple de Dieu. Ces ingénieuses fixions ont eu leur utilité chez tous les autres Peuples, & nous tirons encore tous les jours de grandes instructions des Fables d'Esopé,

dont l'Histoire est si opposée au bon sens & à la raison, mais dont la morale est si juste & si raisonnable. Ce sont des Bestes qui parlent; cela est incroyable, mais ce qu'elles disent est la vérité mesme. Lisons donc les Poëtes en Poëtes, & les Historiens en Historiens. Ce n'est pas dans les choses profanes que la vérité est si nécessaire pour nostre instruction. C'est dans les choses saintes, encore y faut-il de la précaution & du discernement; car la Lettre tuë, & la Bible renferme des veritez plus capables de nous scandaliser, que de nous édifier. Je parlerois icy de la lecture de l'Ecriture Sainte, & des Saints Peres, & du mauvais usage qu'on en fait, car il ne faut pas croire

qu'il n'y ait que les mauvais Livres qui soient nuisibles. On abuse des bons plus dangereusement que des autres ; & il faut avoir de grandes lumieres pour cette forte de lecture , mais ces lumieres doivent estre douces & tempérées. Si les Livres profanes se lisent d'ordinaire aux Flambeaux, ceux-cy se doivent lire à la Lampe , je veux dire dans le Cabinet & dans la Solitude, avec soumission, avec simplicité, avec application, avec recueillement, & non pas dans l'éclat & le bruit du grand monde ; par curiosité, par suffisance, par mépris, par raillerie. Mais où vay-je m'embarasser ? Je dois laisser cette matiere aux Maistres de la Vie spirituelle, & aux Peres de l'Eglise,

qui nous ont appris eux-mêmes comment nous les devons lire.

Il faut donc faire distinction des choses qu'on lit, & de l'usage qu'on en peut faire. Si je lis une Fable, je ne m'attache qu'au sens, & j'en examine la vérité, par le rapport que j'en fais à la Philosophie, ou à la Theologie, à la Nature, aux Mœurs, ou à la Religion. Si c'est quelque recit plaisant, je m'en divertis, sans me mettre en peine si la chose est fausse, ou véritable; si elle est de l'invention de l'Autheur, ou s'il n'en est que l'Historien; parce que cette circonstance ne fait rien à mon divertissement. Si nos Ignorans véritables lisent les *Métamorphoses* d'Ovide, ou les *Contes* de Bocace, ils seront

une heure à dire, *Cela est faux, Cela n'a jamais esté, Si cela estoit vray.* Belle considération! Comme s'il leur importoit beaucoup, qu'un tel ait fait telle chose, que Daphné ait esté changée en Laurier, ou Aracné en Araignée. Si on leur fait un Conte, en vain il est ingénieux & plaisant; ils ne vous écouteront pas, si vous ne leur donnez Caution Bourgeoise, de la verité du Fait pour l'Histoire. On peut y estre scrupuleux, parce que la verité des événemens dépend des paroles de l'Historien; mais il faut l'examiner en honneste Homme, & ne pas démentir les Gens pour des vetilles & pour des bagatelles. Il faut laisser au Maréchal de Bassompierre ces Remarques

Cavalieres sur Duplex, *C'est un Sot, C'est un Ignorant, Il en a menty.* On souffre cela d'un Maréchal de France, encore que dans l'Empire des belles Lettres il n'y ait si petit Copiste, qui ne croye estre grand Seigneur. Je connois un fort honneste Homme, & bel Esprit, qui a cette plaisante habitude, de donner en lisant des chiquenaudes à tout ce qui ne luy plaist pas. Si je lis quelque Traité de Physique ou de Medecine, & que j'y trouve une expérience surprenante, ou une cure merveilleuse, je considere si cela peut faire naturellement; & s'il est ainsi, je donne ma créance à ce Philosophe, & à ce Medecin, aussitost qu'à un autre. Il est encore icy permis de douter, & de

dire , *Cela seroit-il vray?* parce qu'il est facile de se laisser tromper sur les secrets de la Nature, dont les nouveaux Philosophes ont fait la découverte. Tout le monde n'a pas la capacité d'en bien juger, & il vaut mieux estre ignorant en Physique, que ridiculement sçavant. Enfin si je lis quelque Ouvrage de Theologie, ou de Pieté, c'est avec une soumission entiere de ma raison, sacrifiant à la Foy tous les doutes que je pourrois avoir. Je croy que la verité y est, & ne m'amuse pas à l'y chercher. Je m'en repose sur le soin & la fidelité de ceux en qui Dieu a mis son esprit & sa doctrine.

Mais de tous ceux qui lisent mal, les plus méchans Lecteurs

Sont ceux qui font lire mal les autres. J'entens parler des Pé- dans, qui par ignorance, & manque de discernement, nous donnent dans nostre jeunesse une méchante teinture des Livres. Ils corrompent le sens, & défigurent l'expression des meilleurs Auteurs ; & à peine d'un si grand nombre qui font leur lecture continuelle de Cicéron & de Virgile, s'en trouve-t-il un seul qui les puissent dignement expliquer. Il faut pour cela une netteté d'esprit dont ils ne sont pas capables, une imagination noble & relevée, & une profonde connoissance de l'Antiquité. Si ces Auteurs pouvoient souffrir quelque chose en cette vie, ce seroit de se voir déchirez

Q. d'Avril 1684.

F

par un si grand nombre d'Ignorans qui se mêlent tous les jours de les expliquer. En effet, les Auteurs les plus polis nous paroissent barbares entre leurs mains ; & jamais quelqu'un en a-t-il fait ses delices pendant qu'il a esté sous la discipline de son Pédant ? Au contraire, jusqu'à ce qu'on soit hors de cet ignorant esclavage, on préféreroit Tabarin à Térence, & Jean de Paris à Cicéron. Ce n'est point la jeunesse qui fait cela, c'est la méchante instruction qu'on nous donne.

Ce n'est pas assez que la Lecture nous rende sçavans & habiles ; il faut encore qu'elle nous rende bien faits & polis, qu'elle forme nos mœurs & nostre juge-

gement, qu'elle fasse nostre esprit, & donne à nostre naissance une élévation que la Fortune nous avoit refusée; c'est à dire, qu'elle se fasse voir aussi-bien dans nos sentimens que dans nos paroles, & que nous devenions par elle encore plus nobles que scavans,

Et que par le travail d'une longue lecture,

L'Art acheve les traits qu'ébauche la Nature.

Que de Gens ont lû, qui ont les sentimens aussi bas, & les manieres aussi grossieres, que ceux qui ne connoissent pas les lettres de l'Alphabet! Que de Gens ont lû, qui ne sont pas plus vertueux, & qui de toute leur lecture n'en tirent pas la moindre

F ij

consolation dans leurs disgraces ! Cela s'appelle lire en Pédant, & par une sorte curiosité d'apprendre. Ils se remplissent du fatras des Livres, incapables qu'ils sont de connoître ce qu'il y a de bon, de le choisir, & d'en profiter. Le temps qu'ils employent à la lecture, est un temps perdu, & quelques-uns ont raison de s'en confesser.

Il y en a qui s'accusent de leur lecture comme d'un grand péché, & qui croient que hormis la Bible & la Legende, tous les Livres sont défendus. Leur conscience scrupuleuse leur a renversé le sens commun, en forte qu'ils s'accusent du bien comme du mal. Je connois des Devots, qui se sont accusez d'avoir lû les

Quatrains de Pibrac, & des Directeurs qui ont défendu de lire la Cour Sainte. Ce n'est pas toujours ignorance & simplicité, il y a de la bizarrerie, de la passion, & du faux zele. Mais ceux qui par la corruption de leur nature, se souillent, & se gâtent à tout ce qu'ils approchent, ne sont-ils pas indiscrets & téméraires, d'accuser de leur desordre des Auteurs innocens, & de les nommer en confessant leurs crimes? Quoy, un Auteur celebre par son mérite & par sa vertu, sera déclaré infame, & chassé de la société civile, & mesme de l'Eglise, parce qu'un Débauché abusera de ce qu'il a écrit pour le divertissement des honnestes Gens? Et s'il est défendu de nommer les

Complices de nos crimes au Tribunal de la Penitence, nous sera-t-il permis d'y estre les Délateurs de tant d'illustres Ecrivains, qui ne nous connoissent pas? Que ces pernicioeux Lecteurs s'accusent simplement du mauvais usage qu'ils font des Livres, & ne s'en prennent pas à leurs Auteurs. Que ces faux Directeurs ne confondent pas l'Innocent avec le Coupable, & ne se vangent pas, sous prétexte de l'intérêt de l'Eglise, pour contenter leur passion & leur caprice. Ils livrent au Bras séculier de la Servante, comme parle l'Historien de Dom Quichote, les plus celebres Auteurs. Quelle hôte! quelle infamie! ou plustost quel emportement! quelle injustice!

Le feu P. E. terminoit toutes les Missions par un semblable sacrifice, auquel il apportoit la passion d'un Tyran, plustost que le zele d'un Apostre. Là dans un amas confus de Livres qu'il avoit excroquez de ses Devots, on voit Porta, Bellor, Agrippa, & quelques Autheurs d'une réputation un peu scabreuse ; mais ce qui faisoit le plus grand nombre, on voit d'un autre costé, les Scudery, les Gomberville, les Calprénede, les Moliere, & les Corneilles mesme ; & ce que les plus éclairez ne pourroient voir sans frémir, les Ecrits du fameux Evêque du Bellay, n'étoient pas respectez de ces flâmes impures.

Je me souviens toujours du

pauvre Poléxandre, qu'une Dame de cette Province conserve curieusement dans son Cabinet, depuis qu'elle le tira de cet indigne Bucher, où une autre Dame l'avoit lâchement abandonné. Il porte plusieurs marques de cette infamie; mais la Dame l'en estime davantage, & elle dit merveille de ses proïesses en cette rencontre, & de la bonté de ses Armes dorées, qui résistèrent aux flâmes, & qui aidèrent à l'en sauver. Elle entend par là une bonne Couverture de Maroquin de Levant, dorée, & ajustée, dont ce Livre estoit relié. Enfin elle raconte cette aventure d'une maniere si naturelle & si touchante, que ce ne seroit pas la moins belle partie de ce Roman,

man, si on la vouloit ajoûter aux infortunes du brave & généreux Poléxandre.

Je l'avouë ingénûment, quand je considere avec une sérieuse réflexion le bien & le mal que fait à la Jeunesse la lecture des Romans & des Poëtes, je n'oserois ny en approuver, ny en condamner l'usage ; mais quand je me souviens que je les ay lûs dans mon enfance, & mesme dans un âge plus avancé, sans la moindre émotion, & que je leur dois ce que j'ay d'éducation & de teinture des belles Lettres, qu'ils m'ont ouvert la Porte des Sciences, & donné le goust des Livres, je suis forcé de dire qu'on les peut lire sans danger du costé de l'ame, & avec utilité du costé

Q. d'Avril 1684. G

74 *Extraordinaire*

de l'esprit; car enfin, je le répète encore apres M^r de Balzac, il doit y avoir des Livres pour occuper, & pour instruire. Il doit y en avoir pour délasser & pour plaire; les uns sont utiles, les autres agreables; & l'Homme a besoin des uns & des autres. Si on veut suivre ce partage, & ne rien confondre, on fera toújours un bon usage de la Lecture.

DE LA FEVRERIE.



*Et vaincu par de si beaux yeux,
Perdit le repos de sa vie.*

*La Belle avoit bien des appas,
Mais c'estoit toute sa richesse;
Hé! Turpin, ne sçavois-tu pas
Que le plus ardent amour cesse,
Et que la faim suit à grands pas?*

*Silvie voyoit le beau monde,
Et n'alloit pas à petit train;
Mais pour comble de tout chagrin,
Elle estoit grandement féconde,
Et rendit Turpin dans six ans
Pere de six petits Enfans.*

*Il ne voit plus dans sa Silvie
Les appas, la mesme beauté,
Qui rendit son cœur enchanté,
Et tint sa liberté ravie.
Elle a dissipé tout son bien;
Il envisage sa misere,
Et hors six Enfans, & la Mere,
Le Malheureux voit qu'il n'a rien.
Il soupire, il se désespere.
A qui doit-il avoir recours,
Et de qui dans son sort contraire*

Peut-il reclamer le secours?

*Quand l'impitoyable Fortune
Répand sa colere sur nous,
Plus d'Amis, ils nous quittent tous,
Et nostre abord les importune.*

*Ah! dit Turpin dans ce revers,
Puis que la malice des Hommes
Est si grande au temps où nous sommes,
Prions le Dieu de l'Univers.
C'est à luy que je dois mon estre,
Il a soin des petits Oiseaux,
Des Poissons qui sont sous les eaux,
Et voudra m'exaucer peut-estre.*

*C'estoit parler en bon Chrestien;
Turpin fit comme beaucoup d'autres;
Ils ont recours aux Patenostres,
Quand ils n'ont plus d'autre moyen.*

*Alors feuilletant son Breviaire,
Il y rencontre une Priere,
Qui promet un certain secours
A qui la dira trente jours;
Elle est d'une vertu si grande,
Qu'on obtient tout ce qu'on demande.
Il baise cent fois l'Oraison,*

*Et verse des larmes de joye;
Il croit que le Seigneur l'envoye
Tout exprès pour sa guérison.*

Dans un mois, dit-il à *Silvie*,
Tous nos maux seront écoulez.
Dites-moy ce que vous voulez,
Choisissez des biens de la vie,
Dieu satisfera vostre envie;
Mais nos vœux, pour estre exaucez,
Doivent avoir quelque limite;
Que la demande soit licite,
Chere *Silvie*, & c'est assez.
Desirez-vous en Souveraine
Régner d'icy jusques au Rhin?
Non, la demande seroit vaine,
Il en coûteroit au prochain,
Et Dieu pourroit avec justice
A nos vœux n'estre pas propice.
Mais que demander donc? de l'or,
Demandons un riche trésor,
Il en est tant dessous la terre,
Que l'Avaricieuse enferme,
Et qu'elle dérobe à nos yeux;
Nous ne pouvons demander mieux;

Personne ne pourra s'en plaindre,
Et partant nul refus à craindre;
Mais comme on ne peut de l'ennuy
Que traîne apres soy la misere,
Trop diligemment se défaire,
Je commence dès aujourd' hoy.

*Son espoir chaque jour augmente;
Il voit approcher son secours,
Il compte exactement les jours,
Et parvient enfin jusqu'à trente.*

Demain finiront tous nos maux,
Et les chagrins de nostre vie.

Allons, dit-il, chere Silvie,
Allons prendre un peu le repos
Dont la douceur nous fut ravie,
*Il se coucha sur ce propos,
Et s'endormit, dans l'assurance
De voir remplir son espérance.*

*Il entend environ minuit
Proche sa Chambre un petit bruit;
Et voit qu'on en ouvre la Porte.
Sa surprise fut bien plus forte,
Quand il apperçeut sur le seuil
Une épouvantable figure,*

G iiij

*Et d'une excessive stature,
Qu'envelopoit un grand Linceüil,
Mais le Phantôme le rassure.*

Turpin, luy dit-il, ne crains rien,
Le Ciel exauce ta priere;
Pour te montrer un si grand bien,
Il me force à quitter la Biere.

Lors que César, Chef des Romains,
Vint conquérir cette Province,
J'en estois le souverain Prince,
Tout s'y gouvernoit par mes mains;
Il m'assiégea dans cette Ville,
Ma défense fut inutile,
Il fallut céder au Vainqueur.

Ce ne fut pas manque de cœur;
Les Ennemis avoient fait brèche,
Et déjà montoient à l'assaut.

J'y fus transpercé d'une Flèche,
En les repoussant comme il faut;
Je demeuray mort sur la place,

J'avois, de peur d'une disgrâce,
(Voyant venir les Ennemis)
Dans un lieu sûr mon Trésor mis,
Sans le déclarer à personne.

Et c'est luy que le Ciel te donne.
Allons, Turpin, viste, debout,
Suy-moy, mais remarque bien tout,
Le Phantôme part sans remise,
Et Turpin le suit en chemise.

Il commençoit d'estre chagrin,
Après un quart-d'heure de marche;
Enfin ils passent sur une Arche,
Et se trouvant dans un Jardin,
Vois-tu, dit l'*Esprit* à Turpin,
Où se joignent ces deux Allées?
C'est là que depuis tant d'années
Est un si grand nombre d'argent.
Que tu dois en estre content.
Puis que le Ciel te le destine,
Rens grace à la Bonté Divine;
Je rends, dit Turpin, grace à Dieu
Des bontez qu'il me fait paroistre;
Mais, Sire, comment reconnoistre
Où gist un si rare bienfait?
Comment? Laisles-y ton Bonnet.

L'Esprit gagne une autre Avenüe,
Et Turpin le suit teste nue.
Voilà, dit-il, un autre endroit,

Que peux-tu croire que ce soit?
Turpin, je te jure foy d'Ombre,
Que c'est de l'or en tres-grand nombre;
Il est caché dessous nos pas;
Demain matin ne manque pas
De venir faire cette prise;
Fais dans ce lieu creuser un trou.
Fort-bien; mais comment cōnoistre où?
Comment? Laisles-y ta Chemise.
*Il le fait, & reste aussi nu,
Que quand au monde il est venu.*

Passons, dit le défunt Monarque;
Passons dans cet autre détour.
Vois-tu l'endroit que je te marque?
Turpin, dès la pōinte du jour
Viens-y; ce sont mes Pierreries,
Autrefois de moy si chéries,
Perles & Diamans tres-beaux;
Tu les trouveras à monceaux.
Hé! comment remarquer la place?
Je suis tout nu, le froid me glace;
Comment pouvoir.... fais-y caca.
*Il fit ce qu'on luy commanda.
Après, l'Esprit le ramena*

du Mercure Galant.

83

*Dans son Lit auprès de Silvie.
D'un long & tranquille sommeil
Cette Avanture fut suivie,
Il dormit jusques au Soleil.*

*Enfin pourtant il se réveille,
Et sa honte fut sans pareille,
Quand tout remply de son trésor,
A son Epouse qui sommeille,
Voulant parler d'argent & d'or,
Il s'apperçeut avec surprise
Qu'il avoit fait dans sa Chemise,
Ou si vous voulez, dans son Lit,
Le caca que je vous ay dit.*

*Voulez-vous que je vous étale
Sur ce sujet quelque Morale?
La Morale s'entend assez;
Les Contes qu'on fait des Phantômes,
Et dont on feroit bien des Tomes,
Sont visions d'Esprits blessez.*



SSSS:SSS:SSSS S'SSS

LE MESME CONTE

Mis en Vers par M^r de la Barre
de Tours.

L'Amour, l'Avarice, & la Crainte;
Tiennent tous les cœurs enchaînez;
Il n'est point de raison qui n'en souffre
l'atteinte,

Ny de Mortels qui n'en soient entraî-
nez.

Soit que l'on veille, ou que l'on dorme,
Les passions au cœur font entendre leur
voix;

Selon leurs volontez, elles donnent la
forme

A ce Forçat soumis à leurs superbes
Loix.

Mais à quoy bon ce préambula!
Quel rapport peut avoir ma Morale aux
Esprits,

du Mercure Galant. 85

*On bien aux visions? Un Conte ridicule
En a quelquefois plus appris
Que les plus beaux Sermons ; on en a des
exemples*

*Bien fréquens & fort amples,
Et je n'ay pas le premier entrepris
De me servir d'un Conte afin de vous
instruire.*

*Disons donc que la Nuit un Avaro en
Trésors
Songe toujours ; l'Amant qui tout le jour
sôûpire,
Voit sa Belle en dormant ; enfin par leurs
ressorts,*

*Comme je dis, les passions maîtrisent
Les cœurs & la raison. Que ces petits
cerveaux,*

*Ces Songe-creux, qui tirent des Tom-
beaux*

*Des Spectres enchaînez, s'instruisent,
Et ne nous preschent plus leurs fades
visions,*

*Unique effet des passions,
Dont leur foible raison trop souvent est
atteinte.*

*L'on ne peut revenir depuis que l'on est
mort;*

*Si vous ne me croyez sur mon simple
raport,*

*Consultez-en l'Amour, l'Avarice, &
la Crainte.*



*Un gros Bourgeois de Lile en Flandre,
Ventreu comme l'est tout Flamand,
Avaré, aimant le Vin, & tout autre
élément*

*Qu'on a coûtume de répandre
Par le gosier, ne trouvoit point d'égal
En tel mestier, id est, buvoit à toute
outrance.*

*Un soir (non pas sans répugnance,
Il falloit qu'il se trouvast mal)
Ayant pris un repas frugal,
Il mit au Lit son Excellence.*

*A peine fut-il dans les draps,
Que son vuide cerveau se trouve en em-
baras.*

*Il perce les Forests, traverse la Cam-
pagne,*

du *Mercur*e Galant. 87

(D'esprit s'entend.) Il passe d'un plein
saut

Toutes les Mers, il prend Paris d'assaut,
Abat des Forts en France, en bâtit en
Espagne.

De plus, comme l'Esprit humain
En peu de temps fait beaucoup de che-
min,

De la Campagne il revient à luy-
mesme.

Qu'y trouva-t-il? illusions,
Resue fâcheux, selon les passions
Pendant le jour qu'il poussoit à l'ex-
trême.

Son appétit mignon est celui des Trésors;

Pluton qu'on dit estre si riche,

Fit des Enfers sortir un de ses Morts

Pour faire au Flamand une niche.

Le Spectre en entrant fit grand bruit,

Car il estoit chargé de chaînes.

Ses yeux ardens & creux, montroient les
tristes peines

Qu'il enduroit dans l'éternelle nuit;

Sen teint pâle & défait, où la mort estoit
peinte,

Ses pieds, ses mains sans chair, ses regards menaçans,

Sa démarche, ses airs, sa plainte,

Ses soupirs ensouffrez, ses sanglots languissans,

Rendoient du Flamand l'ame atteinte

De la plus vive crainte

Qui jamais attaqua les sens.

Le Flamand contempla quelque temps la posture

De ce triste Habitant de l'infernal Manoir.

La frayeur le saisit, & pour ne le plus voir,

Avec sa main tremblante il prend la Couverture,

S'enfonce dans les Draps, met ses talons au cu,

Se fait petit, ne souffle pas, se cache, Croyant que du Phantôme il n'est pas apperçû;

Mais à quoy bon? Il n'est personne qui ne sçache

Qu'un Esprit voit bien clair, quand il vient de là-bas.

du Mercure Galant. 89

*Cet Esprit donc la Couverture arrache,
Et prend le Flamand par le bras,
Luy disant de le suivre, & de ne craindre
pas;*

*Car c'est pour faire ta fortune,
'Ajoûtoit-il, sans moy tu travailles en
vain,
Suy-moy, je te mettray dans l'unique
chemin*

*D'en trouver une,
Et qui ne sera pas commune.
Un pareil mot rend les Poltrons hardis,
Le Mortel le plus sourd se raffine l'oreille,
Et le plus endormy volontiers se réveille.
Qui ne sçait pas ce que je dis?*

*Le bon Flamand couvert de sa seule
Chemise,
Et de son seul Bonnet de nuit,
Dans des lieux souterrains accompagne
l'Esprit,
Et d'une maniere soumise,
Ecoute tout ce qu'il luy dit.*

*Dans certain Caverneau, voisin d'une
Mazure,*

Q. d'Avril 1684.

H

L'Esprit s'arreste, & parle ainsy.

Souviens-toy bien de l'endroit que
voicy.

Demain, Soleil levé, sans parler, ny
rien dire,

Tu te transporteras icy,

Et pour peu que ton cœur aspire

A tout l'or que Pluton retient sous son
empire;

Viens-y bêcher, tu l'as. J'y viendray;
grand-mercy,

Dit le Flamand cessant d'estre transy.

Laisse-là ton Bonnet, de peur de te
méprendre,

*Ajoûta le Phantôme, en marquant cet
endroit.*

Tu pourras y venir tout droit.

*Si nostre Homme obéit, vous pouvez
le comprendre.*

Suy-moy, Mortel, luy dit encor l'Es-
prit.

Le Flamand suit,

Et dans une Cave voisine

Il est conduit.

du Mercure Galant. 9

Tiens, vois-tu cette Pierre? elle cache
une Mine,
Ou d'argent tu verras plus de trente
Lingots,
D'argent batu quarante Pots,
Plusieurs Buffets de Vaiselle bien fine,
Bajoues, Patagons, Piastras, Ecus
François....
Que sçais-je encore? Ah combien je
vous dois,
Monsieur l'Esprit, *s'écrioit le pauvre
Homme!*
Que de De profundis! Ah, bon Dieu,
quelle foinne
Je donneray pour qu'on chante pour
vous!
Je veux qu'un jour vostre Feste l'on
chomme,
Je vous procureray le repos le plus doux
Qu'Ame puisse goûter, car c'est la
moindre chose....
Cà finissons, icy m'arrêter trop je n'ose,
Les momens sont comptez que je passe
avec ~~toy~~,

H ij

*Répond l'Esprit. Pour marquer cette
pause,
Dépouille ta Chemise, & la mets-là,
suy-moy.*

*Le bon Flamand obéit, & suit l'Ombre;
Qui le mena dans un endroit moins
sombre,
Voisin d'une petite Court.*

*L'Ombre ayant fait un demy-tour,
En montrant un Pavé, s'expliqua de la
sorte.*

*Ecoute-moy, Flamand,
Pour toy ma tendresse est bien forte;
Icy tu trouveras Rubis & Diamant,
Amétiste, Berille, Escarboucle, Topase,
Viens-y bêcher demain. Le Flamand
en extase,*

*Ne craignit plus, il fit des complimens
Assez mauvais, ainsi qu'en Flandre on
en sçait faire.*

*L'éloquence n'est pas naturelle aux Fla-
mands.*

*Une petite affaire
L'embarassoit extrêmement;*

Le Bonnet marquoit l'or ; la *Chemise*,
l'argent ;

Comment marquer les *Pierreries*,

Choses par luy bien plus chéries

Que tout l'argent & que tout l'or ?

Car sans Bijoux, quel cas feroit-on d'un
Trésor ?

Helas ! *Monsieur l'Esprit*, faites-moy
donc la grace

De suppléer à mon défaut.

Que faut-il donc que je fasse ?

Comment m'en souvenir tantost ?

Tu n'as qu'à chier là, luy dit l'*Ombre*
en colere.

Comment, chier ? Je n'oserois. Ma-
raut,

Veux-tu donc chier là ? Voyez le beau
mystère.

Hé viste donc. Que tu fais l'empes-
ché !

Monsieur l'Esprit, ne soyez point
fâché,

Je vay chier, de peur de vous dé-
plaie.

94 Extraordinaire

*Jamais endroit ne parut mieux marqué,
Tant largement le Flamand fit l'af-
faire.*

Le Lecteur, tu paroistrois choqué.

*De tels propos faut-il que je réponde,
Et doit-on m'accuser, si l'Esprit est im-
monde?*

*Finissons. L'exploit fait, cet Esprit dis-
parut,*

*Le Flamand vint au Lit, ou tout au
moins le crût.*

*Son allégresse est nompareille,
Son Epouse dormoit; Allons, qu'on se
réveille,*

*Pour chercher un Trésor, s'écria-t-il
tout haut.*

*Un Trésor, dit la Femme à ce mot en
sursaut!*

*De son Epoux alors elle s'approche,
Et croit déjà tenir le Trésor dans sa
poche.*

*Que n'a-t-elle la main dessus!
Aussi-bien de Trésor toute Femme est
friande.*

du Mercure Galant. 95

Elle s'approcha tant, qu'elle ne douta
plus

Du Trésor; ce n'est pas celui qu'elle
demande.

Le bon Flamand rêvant, avoit fait son
caca

Au beau milieu du Lit. Quelle horreur,
quelle peste,

Quel infame Trésor voila!

L'Epouse fuit, le Mary se leva,

L'un & l'autre s'en vont sans demander
leur reste;

Ainsi l'Histoire alla.

Finissons court, aussi-bien l'Avanture

Sent un peu mal; mais au surplus,

Que chacun prenne pour abus

Que toute Creature.

Ayant suby les rigueurs du trépas,

Revienne encor; je sçay qu'il est plus
d'une Histoire

Qui prouve des Esprits le retour icy-bas,

Quiconque en a veu, peut le croire;

Pour moy qui n'en vis onc, je ne le croiray
pas.

25525:522555:25252

B I L L E T.

Puis que vous voulez absolument, Madame, que je vous dise mes sentimens sur les qualitez que je souhaiterois à une Amie, je vous satisferay, dans l'espérance que vostre amitié corrigera les defauts que vous trouverez dans mon raisonnement. Je vous diray donc que je veux qu'il y ait une grande conformité d'humeur & de naissance. Je veux que cette Personne soit complaisante, mais d'une complaisance si bien réglée par le jugement, qu'elle sçache s'opposer

à mes volontez , sur des choses
qui pourroient me faire tort ; qu'
elle soit capable de l'amitié la
plus tendre, par laquelle elle soit
portée à entrer dans mes inté-
rests , de maniere qu'ils luy de-
viennent aussi chers que les siens
propres. Je souhaite qu'elle soit
d'un âge plus avancé que moy ;
car pour le conseil il faut avoir
de l'expérience. Comme je me
propose de me conformer sur cet
exemple , je veux que l'humeur
de cette Personne ne soit point
trop enjouée , mais plutôt un
peu mélancolique , fort douce,
mais sans mollesse , modeste sans
scrupule , sage sans affectation,
franche sans ingenuité , péné-
trante , adroite & fine ; péné-
trante , pour deviner quelquefois

Q. d'Avril 1684.

I

mes sentimens sans que je m'explique ; adroite & fine , pour sçavoir les pensées des autres à mon égard , afin que j'en puisse profiter. Je veux qu'elle soit un peu severe , c'est à dire , qu'elle m'examine de bien près , & qu'elle ne me laisse passer aucune faute sans m'en avertir ; mais je veux qu'à cette occasion elle se serve de toutes ses vertus , principalement de sa douceur , pour me dire les choses d'une manière qui me force à les recevoir comme je dois , quand même je n'y aurois aucun penchant ; de son esprit , pour me parler agreablement , afin que mon plaisir & mon intérêt estant joints ensemble , ce qu'elle me dira puisse faire plus d'impression sur moy. Je se-

du Mercure Galant. 99

rois bien aise , s'il se pouvoit,
qu'elle n'eust aucun Amant , ou
du moins qu'elle ne l'aimast pas ;
car j'ay pour maxime de ne me
point confier aux Gens qui ont
avec d'autres une plus grande
liaison qu'avec moy. Je croy, Ma-
dame , qu'il y auroit beaucoup
à ajoûter à ce que je viens de vous
dire ; mais puis que ce Papier doit
paroître devant vous , je vous
prie de le finir, & de me croire.

Vostre tres-humble Servant,

J. B.



*Voicy ce que j'ay reçu d'Explica-
tions sur les Enigmes de Mars, dont
les Mors estoient l'Enigme, & le
Fuseau. Vous vous souvenez que
toutes les deux estoient de l'illustre
Madame de Salier, Vigniere d'Alby.*

I ij

I.

LA premiere Enigme du mois,
Me met, Galant Mercure, en une peine
extrême;

Et si ce n'est l'Enigme mesme,
J'y renonce pour cette fois.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

II.

POur moy, j'admire le talent
Du divin Mercure Galant;
Plus je le voy, plus je l'estime.

Je ne sçay pas comme il peut arriver
Qu'il vous mette à la main l'Enigme,
Et qu'on ait peine à la trouver.

Le mesme.

III.

C'Est une Enigme déguisée,
Que la premiere de ce mois;
La seconde, un Fuseau, je luy donne ma
voix,

On je serois fort abusée.

LA BELLE NOURRITURE.

IV.

Alcidon m'a promis le *Mercur*
Galant;

Comme il sçait qu'en me l'apportant
Il me donne un plaisir extrême,
Je croy qu'il n'y manquera pas.
Je sçauray ses secrets ; fust-ce l'Enigme
mesme,

J'en veux débrouïller l'embarras.

La Belle à l'Anagramme,

Libre d'amour, de la
Ruë du Bac.

V.

A Peine ay-je achevé de lire *vostre*
Enigme,

Dont le stile est fort & sublime,

Que je crois avec verité

Penètrer son obscurité;

Car dans son langage suprême,

Où bien je suis trompée, ou c'est l'Enigme
mesme.

SYLVIE, du Havre.

I iij

T

VI.

*Tous mes soins iront avant l'eau,
Si la seconde Enigme est autre qu'un
Fuséau.*

*Il est d'une méthode assez rare & nou-
velle;*

*Mais qu'on ne l'estime pas moins,
Étant l'Ouvrage d'une Belle,
Qui des plus accomplis mérite bien les
soins.*

La machine.

Q

VII.

*Qui est ce foible & ce menu,
Qu'on dit sans cesse agir pour peu que
l'on le serre,*

*Qui presque en tous coins de la terre
Par ses emplois est bien connu,
Et dont la Fortune se joue,*

*Qui voit souvent tourner la Rouë,
Quelquefois vestu proprement,
Et puis tout nud dans un moment,
Qui tient de l'inconstance humaine,
Que tantost on délivre, & tantost on
enchaîne?*

N'est-ce pas un Fuseau, que le Sort in-
certain

Fait changer dans un tour de main?

L'Exilée de la Ville-Françoise.

VIII.

U*Ne Enigme ne peut se faire sans*
lumiere,

Elle n'est plus Enigme alors qu'elle est
au jour;

L'obscurité fait toute son amour;
Peu connoissent l'Enigme, & l'expli-
quent entiere.

L'Enigme cache un rien sous des Mots
merveilleux,

L'Enigme en Tableau plaist aux yeux;
Au Mercure Galant l'Enigme est en
usage.

Si l'Enigme n'est rien du tout parmi
les Dieux,

Elle ne laisse pas de parler leur lan-
gage.

Je ne sçay par quel art elle se peut ca-
cher,

I iij

*L'Enigme me surprit dès que je l'en
connuë;*

*J'avois lû cette Enigme, & l'avois fort
bien vûë,*

Mesme avant que de la chercher.

L'EPINAY-BURET.

I X.

A MADAME LA VIGUIERE D'ALBY.

Q*uand je te vois parler le langage
des Dieux,*

*Par Enigmes ravir & l'esprit, & les
yeux,*

Je suis forcé de dire; ô l'Héroïne accorte!

*Mais quand je vois d'ailleurs & Que-
noüille, & Fuseau,*

*J'ajoute avec raison; Elle est la Femme
forte,*

*Que le Sage cherchoit; c'est un Fruit
tout nouveau.*

LE BERGER DE COTENTIN.

X.

Merveilles! en peu de temps j'ay
 deviné l'Enigme
 Qu'une Illustre nous a proposée en ce
 mois,
 Ayant dès la troisième Rime
 Découvert le Mot cette fois.
 J'admire cependant le gentil stratagème
 De ce Génie industrieux,
 Qui déguisant l'Enigme mesme,
 Nous veut faire chercher ce qui nous
 saute aux yeux.

GYGES.

XI.

UN Esprit merveilleux a donné la
 lumière
 A l'Enigme du mois qu'on dit baïr le
 jour,
 A qui la nuit est toute son amour,
 Que peu connoissent toute entière,
 Dont la forme d'un Estre étrange &
 merveilleux
 Etonne l'esprit, & les yeux,

106 Extraordinaire

*Qu'on voit chez les Mortels à présent
 en usage,
 Mais dont l'obscurité n'entre point chez
 les Dieux,
 Quoy que parlant en Vers, elle en ait le
 langage;
 A cette Enigme enfin que l'Art a pû
 cacher,
 Dont l'on sera surpris quand on l'aura
 connue,
 De ceux qui l'aiment sera veuë,
 Mesme avant que de la chercher.*
 LA JOLY-BOLOQUINETTE.

XII.

Allez moissonner des Lauriers,
 Généreux & vaillans Guerriers,
 Sur nos fiers Ennemis, sans craindre que
 la Parque
 Fienne trancher le cours
 De vos jours:
 Elle sçait respecter LOUIS nostre Mon-
 arque,
 Et lors que vous suivrez se pas,

*N'en redoutez point le trépas,
Elle vous quittera pour laisser la victoire,
Et la gloire*

*Vous accompagner en tous lieux,
Et pour prolonger vostre vie,
Elle montera dans les Cieux,
Où malgré sa rigueur elle sera ravie
D'employer tous ses soins pour grossir le
Fuscau*

*Qui vous éloignera pour longtemps du
Tombeau.*

ALCIDOR, du Havre.

XIII.

*C'En est fait, je tiens vostre Enigme,
Illustre de Saliers, pour qui j'ay tant
d'estime.*

*Hé, qui n'en auroit pas découvert le vray
sens?*

*Elle est spirituelle, & de plus fort ob-
scure;*

*Mais ne voyez-vous pas que le Seigneur
Mercure*

Le découvre aux plus innocens?

*Ainsi, quand on auroit moins d'esprit
qu'une Beste,*

*On ne pourroit pas l'ignorer,
Puis que le Mot est à la teste,
Qui vient d'abord se déclarer.*

Le mesme.

XIV.

Vous pourrez bien voir contre
vous

*S'emporter d'un juste courroux
Celle qu'on ne croit pas moins belle
Que galante & spirituelle.*

*Je croy qu'elle ne peut apprendre qu'à
regret,*

*Que vous ayez, Mercure, éventé son
secret.*

*Il me semble que c'est avoir commis un
crime,*

*D'avoir rendu public le Mot de son
Enigme,*

*Vous, qui jusqu'à présent paroissiez si
discret.*

Le mesme.

22:22222555252252

SIXIEME PARTIE
DU TRAITE'
DES LUNETES,

DEDIE' A MONSIEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

*Par M^r Comiers d'Ambrun, Prevost
de Ternant, Professeur des Mathéma-
tiques à Paris.*

Nous avons démontré dans
le XIX. Tome du *Mercur*e
Extraordinaire, comment se forme
l'image de l'objet sur la Retine
dans le fond de l'œil. Nous avons
nommé *Veüe naturelle de l'objet*, l'i-
mage dépeinte sur la Retine, lors
que les rayons de lumière éma-

no *Extraordinaire*

nez ou réfléchis de chaque point de la surface , viennent directement sur l'œil, sans traverser aucun corps diaphane , autre que l'air dans lequel se trouvent l'œil & l'objet. Nous avons appelé *Veüe artificielle de l'objet*, lors que les rayons de lumière, après avoir souffert refraction, & s'être rompus, & détourné en pénétrant les verres sphériquement travaillez, & qu'on met entre l'objet & l'œil, viennent par les rayons de leurs pinceaux optiques, ou pointes des cones renversez de leur radiation au derriere de l'humeur Cristallin, former chacun leur peinture, & tous ensemble l'image entiere de l'objet sur la Retine , qui est l'organe formel de la Vision, non-obstant le dire de *Bartholomeus*

Torrinus dans son *Parnassus Triceps*, seu *Musarum Afflatus Physiatromathematici*, imprimé à Turin en l'année 1657. lequel dans la page 270. dit, *Præcipuum visionis instrumentum, non est Aranea, aut Retina, sed Choroides Tunica, quæ uni opaca omnium primo lumini ingredienti obstat.* Ce que le docteur M^r Mariote de l'Académie Royale, des Sciences, a crû démontrer par une belle & curieuse expérience, que la Vision de l'objet cesse, lors que son image tombe sur l'épanouissement du nerf optique, où la Choroidé n'est pas étendue; ce qu'il expliqua au long dans le *Journal des Sçavans* du Lundy 17. Septembre 1668.

A quoy j'ay répondu dans la 232. page du XIX. Tome du *Men-*

cure Extraordinaire ; Que la Tunique Choroïde , matte , noire & fuligineuse , sert au derriere de la Retine , à arrester sur la Retine les rayons qui peignent l'image des objets ; & comme le nerf optique , n'est pas au milieu de l'œil , mais un peu plus haut , & à costé tirant vers le nez , les rayons de l'image de l'objet , tombant en cet endroit sur les filamens hérissés du nerf optique , n'en peuvent faire qu'une impression confuse , & bien différente de celle qu'ils font sur les fibres de la Retine , qui sont couchez à plat , & recouverts par derriere de la Tunique Choroïde , de mesme qu'une glace de Miroir , de son étamure ou feuille d'étain imbibée d'argent-vif.

Pour m'expliquer de la maniere que se fait la Vision, je dis avec Keppler, dans sa Dioptrique de 1611. *Quemadmodum omnis sensus externus perficitur receptione & impressione, passione scilicet; cum imprimitur ei quod sentit, species rei externa: & hac passio sensio dicitur. Sic etiam in cerebro cujuscumque animalis est aliquid, quidquid sit, quod communis sensus dicitur, cui imprimitur species instrumenti visorii affecti, hoc est picti à luce rei visibilis.* Car voir, n'est que sentir la Retine affectée d'une telle & telle maniere par l'image des objets.

Nous avons démontré, qu'en l'année 1285. on avoit commencé en Europe de se servir de Bezicles, qui sont les Lunetes ou simples

Q. d'Avril 1684.

K

Binocles, les plus utiles & les plus nécessaires, puis qu'elles ressuscitent la veüe aux Vieillards, mettant l'objet au foyer convexe de leur Bezicle, parce qu'ils ont besoin d'en recevoir les rayons paralleles, de mesme que si l'objet estoit tres éloigné, & rendent la veüe distincte aux Miopes de tout âge, qui ont la veüe si courte, qu'ils ne peuvent voir distinctement que les objets qui sont fort proches; c'est pourquoy ils ont besoin de Bezicles dont les verres soient concaves des deux costez, ou du moins plan-concaves, dont le diametre de la concavité soit égal à la distance qu'ils lisent & voyent tres-distinctement un objet, d'autant qu'ils ont besoin de recevoir les rayons des objets sen-

fiblement divergens , de mesme que si l'objet estoit tres proche, afin que le grand angle de la refraction retardant leur réunion ou foyer , porte la pointe du pinceau optique de la radiation de chaque point de l'objet , jusque sur la Retine.

Nous avons prouvé dans le XXI. Tome du *Mercur* Extraordinaire , qu'il y a plus de 1790. années que le Roy Ptolemée II. dit *Evergetes* , avoit sur le Phare d'Egypte un tres-excellent *Telescope* , ou Lunete de longue-veüe ; & qu'en Europe le secret des Lunetes commença à estre divulgué il y a du moins 150. ans, puis qu'en l'année 1542. *Hieronymus Fracastinus* au Chapitre 8. de son Livre De *Homocentricis* , parla

en ces termes, *Per duo specilla ocularia si quis perspiciat, alteri superposito, majora multò, & propinquiora videbit omnia.* En l'année 1549. Porta, Gentilhomme Napolitain, parla encore plus nettement du secret des Lunetes. Voici ses termes, tirez du 17. Livre *Magia Naturalis.* *Si lentes multiplicare noveris, non vereor quin per centum passus minimâ litteram conspixeris, ut ex una in alteram majores reddantur characteres. Qui id rectè sciverit accommodare, non parvum nanscietur secretum.* Et il ajoûte *Concavo longè parva vides, sed perspicuè, convexo propinqua, sed turbida, si utrumque rectè componere noveris, longinqua, & proxima & majora & clara videbis.* Pouvoit-il parler plus intelligemment ?

En 1609. Jacques Metius d'Almarie en Hollande, ayant étudié Porta, fit travailler des verres par un Lunetier nommé Jean Lyppensein, de Midelbourg en Zelande, lequel ayant observé que Metius pour les éprouver, éloignoit peu à peu le verre convexe du verre concave, qu'il tenoit tout-contre l'œil, fit le lendemain pour soy, de semblables verres, qu'il ajusta dans un tuyau, &c. Le bruit de l'effet de ces Lunetes porta Keppler à composer sa Dioptrique, qui fut imprimée en 1611. porta aussi le grand Galilei Florentin, d'en rechercher les raisons & les proportions; il fut encore si adroit à travailler les verres, qu'on nommoit indifféremment Lunetes de Hollande, &c.

Lunetes de Galilei, celles dont le verre estoit concave. Fontana Napolitain, dans son Livre des Observations Celestes, imprimé à Naples en 1642. dit s'estre servi dès l'année 1608. d'une Lunete seule avec deux verres convexes.

Le R. P. Rheita, Capucin Alleman, ayant, comme il dit dans le 4. Livre de son *Oculus Enoch & Elia*, mis en pratique en l'année 1642. ce que Keppler avoit enseigné dans sa Dioptrique, commença à faire des Lunetes à deux verres convexes, par lesquelles on voit en mesme temps cent fois plus d'étendue de Pais, qu'avec une Lunete de mesme longueur, dont le verre oculaire est concave. C'est pourquoy dans une Lettre datée de Cologne,

ipso die trium Regum sacro, rapportée dans la 1588. page du *Mathesis Biceps* du tout sçavant Evesque Caramuel, dans le *post scriptum* Rheita écrivit les termes suivans, *sed quod monere volui, non possunt novi illi Jovis satellites ullo modo Telescopio, sive tubo communi videri, sed optimè Telescopio novo & mirabili modo nuper à me reperto, in decupla & ultra proportionè objecta amplificante.*

Du Nom de l'Inventeur du plus petit Microscope.

JE dis que l'Invention des plus petites Lunetes, que nous appellons Microscopes simples, qui ne sont composez que d'un seul globule de verre, dont la gros-

leur n'excede pas celle d'un grain de millet , & que l'on fait tres-facilement à la pointe de la flamme d'une bougie , est due à la France, puis qu'en 1653. le R. P. Maignan , de l'Ordre des Minimes, a dit dans le 4. Tome , chap. 17. prop. 19. pag. 1737. de son *Curfus Philosophicus*, imprimé à Tholose en l'année 1653. *Expertus ego sum , efficiens ad lucernam globulos perfectos vitreos , veluti milii granula , vel paulò minores in usum Microscopii , quo vel ipsum pulicis unguem trabali cernas magnitudine.*

Nous avons démontré dans le XXI. Tome du *Mercure Extraordinaire* , que les *Bezicles* sont des *Binocles simples* , & que l'invention , ou plutôt la réduction en pratique des *Binocles* composez
de

de deux Lunetes de longue-veüe d'égale force, est deüe à *Daniel Chorez*, tres-sçavant & tres-expert Artiste, qui en l'année 1625. les présenta au Roy, & en publia par écrit la construction.

Le R. P. *Antonius-Maria de Rheita*, tres-sçavant, & tres-religieux Capucin Alleman, grand Prédicateur & Mathématicien, réussit de mesme que *Chorez* dans la construction des *Binoc es* de toute longueur. Il en enseigna la construction dans un Livre in folio, plein de doctrine & de vertu solide, qu'il intitula *Oculus Enoc & Elia*, imprimé à Anvers en l'année 1645. dans lequel en la page 336. au Chapitre *Oculus Astropicus Binoculus*, il rend raison du Titre général de son Livre.

Q. d'Avril 1684.

L

Hujus, dit-il, Oculi Enoch & Elia Binoculum Telescopium, quòd ejus ope ad Magnalia Dei, etsi remotissima à nobis, in cælo elongata, non amplius semicæco, sed novo modo ambobus oculis quasi præsentia spectanda inducamur, instruamurque. Et dans la page 355. il ajoute ce que depuis en l'année 1655. mille Sçavans reconnurent tres-veritables, lors qu'il passa à Paris, à Lyon, à Thurin, & de là en Italie. Voicy ses termes, Tali profectò Binoculo à nobis confectò, objecta duplo, triplo, imò quadruplo majora, lucidiora atque clariora conspeximus, quam per tubum monoculum; & certè nisi ipsimet experti fuissimus, quod scribimus utique scribere pudcret, quòd ad praxim reducta non subsisterent.

Les Binocles du P. Rheita, &

leur construction, estoient choses si connuës dans toute l'Europe, que *Petrus Borellus*, dans son Livre *De vero Telescopii Inventore*, imprimé à la Haye en 1655. au second Tome ou Partie, en la p. 22. fait ce Titre, *Oculus Astropicus Binoculus, seu praxis, modusque brevis, facilis ac novus, pro Telescopio Binoculo parando, exactissimè conficiendo, poliendo, & debita proportionè conjungendo*. Et dans la page 33. au Tit. *De confectiōe Tubi Binoculi*, donna doctement, ce que vingt ans apres l'Autheur des *Visions Parfaites*, des années 1677. & 1681. a publié dans une tres-ample *Morologie* de deux Volumes in folio.

Les *Binocles* du Pere *Rheita* estoient si connus & commus à

L ij

Turin il y a plus de 25. ans, que *Bartholomeus Torrinus*, dans son *Parnassus Triceps*, imprimé à Turin en l'année 1657. dans la page 304. au Tit. *De Oppugnatione*, dit, *Nos Telescopio ex nupera Patris Rheita inventione muniti ; ultra quatuor milliaria, diu nocturne, sine condicto, aut Griphis, legendum dabimus, quod amico velis significare ; hostis verò circumstans non percipiat.*

Les Binocles du Pere Rheita estoient si connus en Allemagne, que le R. P. Schot, Jésuite, dans le premier Tome de son Livre intitulé *Magia universalis Naturæ & Artis*, imprimé en l'année 1657. en fait plusieurs Chapitres. Le premier est dans la page 493. *De Telescopii Binoculi origine, ejusque Authore.* Dans ce Chapitre il dit

hautement, *Anthoni*us igitur *Maria* de *Rheita*, vir æquè religiosus ac doctus, mihi quæ familiariter notus..... alterum socium *Tubo* monoculo ad-junxit, & quidem fœlicissimo ausu, fœliciorique successu, ut mecum fater coguntur quotquot ejus rei experimen-tum sumpserunt ; talis quippe inter hunc & priorem est differentia, qualis esse communiter solet inter *Monoculum* & *Binoculum* hominem.

Le même Auteur, dans le Chapitre De insignibus hoc tempore *Telescopiorum* *Artificibus*, dans la page 496. dit, *Joannes Vvisel*, *Augustæ Vindellicorum*, instructus à *Rheita*, facit tubos, tam *Monoculos* quàm *Binoculos*. Enfin parlant encore du P. *Rheita*, il ajoute, non tantùm in ea arte excellit, eamque scriptis tradidit, sed alios etiam, cùm

L iij

humanissimus sit , sine invidia non paucis communicavit.

Les Binocles du Pere Rheïta estoient tres - connus en l'année 1660. puis que le P. Baltazar Conrard Jésuite, dans une Lettre écrite de Glacia le 7. Janvier 1660. & rapportée par le P. Gaspar Schot dans la 857. page de son *Technica curiosa*, imprimé en 1664. porte ces termes , *De distantis ob-jectorum per tubum metiendis , sine dubio Rheïta Capucinus id voluit tentare per tubum duplicatum. Voco eum per quem uterque oculus hominis simul & semel transpicere potest.*

Les Binocles du Pere Rheïta , & leur construction, estoient choses si connuës dans toute l'Europe, que le R. P. André Tacquet Jésuite , l'un des plus doctes Ma-

thematiciens du siecle , parlant du P. Rheïta , dans la 313. page *Astronomia lib. 7. num. 37.* imprimé à Anvers en 1668. dit hautement, *Constat hunc Virum multum opera in tubis concinnandis posuisse.*

Les *Binocles* du Pere Rheïta estoient si connus en Allemagne, qu'en l'année 1668. M^r Dalencé, à présent Secrétaire du Roy, étant à Visbourg, reconnu par mille expériences la bonté d'un Bino-cle de 14. pieds de longueur, que M^r l'Electeur de Mayence luy avoit prêté.

Les *Binocles* du Pere Rheïta estoient tres-connus dans toute l'Europe , puis que le R. P. De-chaies, Jésuite , dans le second Tome de son *Mundus Mathematicus*, imprimé en l'année 1674. dit

L iij

dans la 673. page , *Pater Rheita* insigne *Telescopium Binoculum circumferebat, cujus longitudo erat decem circiter palmorum.* Et comme le R. Pere Dechaies estoit sçavant , il enseigna leur construction en peu de mots : Les-voicy dans la page 672. *Fiant igitur duo Telescopia omnino similia, quæ conjungantur ita ut sint sibi invicem paralleli, & distent eadem quâ oculi distantia. Duo ita posse illa disponi, ut uterque oculus unicum objectum videat..... Expertus sum in Telescopio duorum pedum, & certum est, distinctius incomparabiliter & majus, & vicinius objectum apparere; & quod mirum est, non duo Telescopii gemini foramina videbantur, sed unicum, &c.*

Nonobstant toutes ces ancien-

nes & authentiques preuves de l'ancienneté des *Binocles*, l'Auteur des *Visions Parfaites* de l'an 1681. nous veut faire accroire qu'il en est l'Inventeur, & nous dit, *Da mihi Judicem qui mihi credat, & ego convincam*; mais les Sçavans n'ont pas ajoûté plus de foy où il se fait Juge de sa propre cause, qu'au R. P. le Moyne, lequel dans une affaire où il n'avoit point d'intérêt, en l'année 1666. dans la 496. page de l'*Art des Divises*, a écrit en termes tres-formels, & mesme réitérez, *Que l'invention du Telescope est deüe à M^r Hugen*s de Zulichen.

*De la Proportion précise du Verre
Objectif au Verre Oculaire.*

A Pres la bonté de la matiere & du travail du Verre Objectif, & sa juste ouverture, il faut encore que la longueur de son Foyer solaire soit dans une déterminée Raison avec la longueur du Foyer de son verre oculaire, afin que la Lunete fasse voir avec clarté & distinction l'apparence de l'objet, le plus augmentée qu'il est possible. Le P. Scheiner a crû que l'on ne pouvoit déterminer que par expérience, la Raison que doit avoir l'oculaire à son objectif.

Petrus Borellus, dans son Livre *De vero Telescopii inventore*, impri-

mé à la Haye en 1655, apres avoir dans la 11. page nommé *Chorez*, & le R. P. *Rheïta* entre les plus illustres Scavans, qui avec Messieurs *Hevelius* Polonois, Guillaume *Menard*, Estienne *Bressieux* de Grenoble, & *Chalamon* Conseiller au Parlement d'Aix, ajoûte qu'autrefois M^r *Ferrier* d'Auvergne fit à M^r Descartes une Lunete *decem pollicum, quo ex quatuor lencis pollicem equare herbula videbantur*. Je crois que ces pouces valaient des pieds.

Le R. P. *Rheïta*, dans son *Oculus Enoch & Elia*, imprimé en 1645. n'ayant peut-estre pas fait réflexion qu'à mesure que les Lunetes sont plus longues, on doit augmenter la Raison de son objectif à son oculaire, afin qu'elle

augmente davantage l'apparence de l'objet , & toujours avec clarté & distinction , donna dans une longue Table la mesme proportion de 40. à 1. de tous les verres objectifs à leur oculaire ; ainsi les plus longues Lunetes n'augmenteroient que 40. fois l'apparence de l'objet , de mesme que la Lunete d'un objectif d'un pied Romain de Foyer , auquel il donnoit un oculaire , dont la longueur du Foyer n'étoit que de 5. parties d'un pied Romain ; & à un verre objectif de 40. pieds il donnoit un verre oculaire d'un pied. Cette grande Lunete auroit le seul avantage de faire voir l'objet 746496. fois plus éclairé , à cause de 14. pouces & demy d'ouverture de l'objectif de 48.

pieds, laquelle contient autant de fois 64. qui est le quarré de huit lignes de diamètre, qu'on donne au plus excellent verre objectif d'un pied, & personne n'ignore que les surfaces des cercles sont entre elles comme les quarrés de leurs diamètres.

Je n'ay trouvé bonne cette proportion de 40. à 1. que pour l'objectif de trois pieds & demy de Foyer, ou de 480. lignes, auquel je donne un oculaire de 12. lignes & 4. cinquième, qui augmente 40. fois l'apparence de l'objet. C'est pourquoy dans mon Livre de *la Nouvelle Science de la Nature & Présage des Cometes*, imprimé à Lion en l'année 1665. j'écrivis dans la page 486. les termes suivans, *Puis qu'un verre oculaire, sans*

plus il est d'un moindre Focus, tant plus il agrandit l'apparence des objets, en la rendant en échange plus trou-
ble, il faut garder certaine propor-
tion entre les Focus des verres, la-
quelle proportion ne consiste point icy
en une rigueur de Mathématique,
puis qu'elle commence d'estre bonne
depuis un jusques à trente-cinq &
quarante. C'est à dire, que si le Focus
du verre oculaire est d'un ponce, le
Focus du verre objectif doit estre de
trente-six jusques à quarante ponces.
Et dans la page 497. je parle en
ces termes, Toute la perfection de
nos grandes Lunetes consiste en qua-
tre verres; un objectif & trois ocu-
laires, lesquels oculaires peuvent aussi
tous trois estre d'un mesme Focus. Le
Graculus perpétuel de Phédre,
a dit douze années apres moy la

mesme chose dans la 140. page de la *Vision parfaite*, imprimée en l'année 1677. Voicy ses termes, *Pour monter l'oculaire de quatre verres convexes, qui redressent excellemment l'espece tres-augmentée & tres-distincte pour servir aux objets de la terre, les trois derniers verres peuvent bien estre tous trois égaux, & estre en proportion avec leur objectif, comme 1. à 36. 38. ou 40. au plus.* Le Lecteur jugera par ces termes, combien il a sçû exactement copier en l'année 1677. ce que j'avois publié en 1665.

M^r Hevelius, dans la 11. page de la *Selenographie*, imprimée en l'année 1646. apres avoir remarqué que si le verre oculaire est trop aigu, c'est à dire de trop petite longueur de foyer, l'appar-

rence de l'objet est fort augmentée, mais qu'elle paroît trouble, sombre & peu éclairée; & au contraire, si l'oculaire est trop obtus, c'est à dire de trop long Foyer, l'apparence de l'objet est fort claire & distincte, mais peu augmentée, se contente de dire,
Media quædam proportio harum lensium est eligenda, quam usus & quotidiana experientia unumquemque docebit.

Ce dire de M^r Hevelius me porta en l'année 1652. estant pour le service du Roy au Fort de l'Ecluse sur le Rhône, à reconnoître par expérience mille fois réitérée, le verre oculaire convexe le mieux proportionné à son objectif, pour voir l'apparence des objets dans la plus grande aug-

mentation possible , accompagnée de la distinction des parties, & d'une admirable gayeté de lumiere, & clarté.

Le verre objectif de la plus courte de mes Lunetes d'épreuve, avoit 5. pieds, ou 60. pouces, ou 720. lignes de longueur de Foyer solaire, & avec 18. lignes d'ouverture, & son oculaire de 14. lignes de longueur de Foyer solaire, faisoit paroistre l'objet tres-distinct & bien éclairé, en augmentant 51. fois & 3. septième l'apparence naturelle du Diamètre de l'objet, parce que les 14. lignes du Foyer de l'oculaire sont autant de fois contenues dans les 720. lignes du Foyer de l'objectif.

Le verre objectif de la plus lon.

Q. d'Avril 1684. M

gue de mes deux Lunetes d'épreuve avoit 10. pieds ou 120. pouces ou 1440. lignes de longueur de Foyer solaire, & avec deux pouces de diamètre d'ouverture, & son oculaire de 18. lignes de longueur de Foyer solaire, augmentoit avec clarté & distinction 80. fois l'apparence naturelle du diamètre de l'objet, parce que 18. est contenu 80. fois dans 1440.

De la proportion des verres de mes deux Lunetes tres.excellentes, j'ay tiré géométriquement la proportion des verres pour toutes les autres Lunetes.

T H E O R E M E.

*Comme la longueur de 250. lignes
Est à la longueur de 14. lignes.*

Ainsi la longueur de 1800. lignes, plus la longueur du Foyer solaire du verre objectif réduite en lignes,

Est à la longueur requise du Foyer solaire de son verre oculaire.

Pour bien demontrer & bien comprendre ce Theoreme, voyez la premiere Figure de la Planche VII. Supposons avoir porté sur la ligne indéterminée \clubsuit Y depuis A en B 720. lignes, longueur du Foyer du verre objectif de la plus courte de mes deux Lunetes fondamentales, & avoir élevé la perpendiculaire BC de 14. lignes, longueur du Foyer de son verre oculaire.

Supposons aussi d'avoir porté sur la mesme ligne depuis A en D la longueur de 1440. lignes du Foyer solaire du verre objectif

M ij

de la plus longue de mes deux Lunetes fondamentales, & avoir élevé la perpendiculaire *D E* de 18. lignes longueur du Foyer solaire de son oculaire.

Suposons encore la ligne droite indéterminée ♣ *C. E Z.* tirée par les points *E. C.*

Il faut en premier lieu connoître en nombres la ligne ♣ *A.* Pour cet effet supposons la ligne *C. F.* parallele à la ligne *B. D.* Donc *C. F.* 720. *D. F.* 14. & par conséquent *F. E.* 4.

Les triangles rectangles *E. F. C.* & *E. D. ♣* sont équiangles. Donc par la 4. du vi. d'Euclide, ils ont les costez proportionnels, donc par analogie.

$$EF. FC :: ED. D \clubsuit$$

$$4. 720 :: 18 \ 3240.$$

Donc $D \propto 3240 \text{ -- } DA 1440 = A \propto 1800$.
 Donc $A 1800 \propto AB 720 = B 2520$.

PROBLEME.

Estant donné un verre objectif de 15. pieds , ou 180. pouces , ou 2160. lignes de longueur de Foyer solaire , trouver la longueur du Foyer solaire de son verre oculaire. Voyez la *Figure 2*.

Supposons avoir porté depuis *A*. en *G*. la longueur de 2160. lignes , & avoir élevé la perpendiculaire *GH*. elle sera la longueur requise, que vous connoîtrez par cette analogie.

$\propto B. BC \dots \propto G. GK$.

2520. 14 .. 3960. 22.

Ou par cette autre Analogie.

142 *Extraordinaire*

✠ *D. D E . . ✠ G. G K.*

3240. 18 . . 3960. 22.

On peut encore avoir la mesme longueur *G K.* par cette Analogie
Fig. IV.

B D. F E . . B G. H K.

720. 4 . . 1440. 8.

Donc *B C.* 14 ✠ *H K.* 8. $GH = 22$. lignes, longueur du Foyer du verre oculaire pour le verre objectif de 15. pieds de Foyer.

Divisez *A G.* 2160. longueur du Foyer du verre objectif de 15. pieds, par *G H.* 22. longueur du Foyer de son verre oculaire, l'exposât sera 98. ✠ 1. onzième. Donc par cette Lunete, la veüe artificielle du diametre de l'objet sera avec distinction & clarté 98. fois plus grande que l'apparence du mesme diametre de l'objet par

la veüe naturelle ; & la surface du mesme objet paroistra augmentée du moins 9604. car les surfaces des Bazes des cones visuels estant des cercles, elles sont entre elles en Raison doublée de leurs diamètres ; c'est à dire, comme les Quarrez de leurs diamètres, *par la 2. proposition du douzième Livre d'Euclide.*

Par la mesme voye des triangles proportionnels , vous trouverez qu'à un verre objectif de 20. pieds de foyer , il faut un oculaire de 26. lignes de foyer , avec lequel l'apparence du diamètre de l'objet , augmentera 110. fois & 10. treizièmes.

Que si au mesme verre objectif de 20. pieds de foyer , vous donnez un oculaire trop foible,

c'est à dire trop obtus, ou de trop grande sphéricité & longueur de foyer, comme par exemple de 5. pouces, ou 60. lignes, la Raison des foyers de ces deux verres estant comme de 48 à 1. l'apparence du diamètre de l'objet n'augmentera que 48. fois. C'est pourquoy si l'objet est fortement illuminé, comme la Lune, Vénus, Mars, Périées, &c. Si vous n'étrecissez par un carton d'une ouverture moindre de trois pouces de diamètre, qui est celle que doit porter avec distinction ce verre de 20. pieds, s'il est d'un travail exquis; la trop grande lumière ébranlant fortement les fibres de la Retine, leurs Voisines s'en ressentent, & la vision ne peut estre distincte. De plus,
le

le trop de lumiere offense la Rétine, laquelle estant trop échauffée & rarefiée, resserre beaucoup l'ouverture de la prunelle, & les parties de l'œil estant dans une situation violente, la vision ne peut estre distincte ny ferme, & on ne peut observer agreablement, ny pendant un temps suffisant, si par des anneaux de carton noir on n'estressit l'ouverture de 3. pouces de ce verre objectif proportionnellement à la force de l'illumination de l'objet.

Comme un excellent verre objectif de 25. pieds de foyer, qui doit porter trois pouces & quatre lignes d'ouverture, suffit pour faire toutes les observations des Astres, en luy donnant un oculaire bien proportionné. Vous

Q. d'Avril 1684. N

trouverez par l'une des trois Analogies cy dessus expliquées, que son oculaire doit avoir deux pouces & demy ou trente lignes de longueur de foyer solaire, & que cette Lunete augmentera avec clarté & distinction 120. fois le diametre de l'Astre, & par conséquent 144000. fois son disque.

Par les mesmes voyes, vous trouverez pour un objectif de 30. pieds, un oculaire de 34. lignes, qui augmentera 127. fois le diametre de l'Astre.

Pour un objectif de 35. pieds, un oculaire de 38. lignes, qui augmentera 132. fois & 12. dixneuvièmes.

Pour un objectif de 40. pieds, un oculaire de 42. lignes, qui augmentera 137. fois & 1. septième.

Pour un objectif de 45. pieds, un oculaire de 46. lignes, qui augmentera l'apparence du diamètre de l'Astre 140. & vingt troisièmes.

PROBLEME.

Par les mesmes voyes des Triangles proportionnels, vous trouverez la longueur du Foyer du verre oculaire, pour tout verre objectif, dont la longueur du Foyer est audessous de dix pieds. Voyez la Figure III. de la Planche VII.

Ainsi estant donné à un objectif de 7. pieds ou 84. pouces ou 1008. lignes, pour trouver son oculaire.

Supposez avoir porté depuis A. en L, la longueur de 1008. li.

N ij

148 *Extraordinaire*

gnes , ou depuis *B.* en *L.* 288. lignes, & avoir élevé la perpendiculaire *LM.* elle fera la longueur du Foyer de l'oculaire requis, que vous connoistrez en nombres par ces analogies.

Car ♣ *A* 1800. ✝ *AL.* 1008.
= ♣ *L.* 2808. Donc

♣ *B.* *BC.* . . ♣ *L.* *LM.*

2520 . 14 . . 2808. 15 ✝ 3. 5^e

Divisez *AL.* 1008. longueur du Foyer de l'objectif de 7. pieds par 15. & 3. cinquièmes, longueur du Foyer de l'oculaire , le quotient 64. & 8. treizièmes, indique que cette Lunete augmentera 64. fois & 8. treizièmes l'apparence naturelle du diamètre de l'objet.

• Pour un objectif de 4. pieds, un oculaire de 13. lignes & 1. cinquième, qui augmentera par con-

féquent 43. fois & 7. onzièmes les diamètres apparens des objets.

Pour un objectif de 3. pieds, ou 36. pouces, 432. lignes, un oculaire d'un pouce ou 12. lignes & 2. cinquièmes, cette Lunete augmentera par conséquent 34. fois & 26. trente-unièmes, l'apparence naturelle du diametre de l'objet. Voicy l'opération.

✠ B . B C . . ✠ N . N O .

2520 . 14 . . 2232 . 12 . ✠ 2 . 5^e
c'est à dire 2. cinquièmes de ligne.

Pour un objectif de 2. pieds de longueur de Foyer solaire, un oculaire d'onze lignes & 3. cinquièmes de Foyer, qui augmentera par conséquent avec clarté & distinction 24. fois & 24. vingt-neuvièmes, l'apparence naturelle

N iij

150 *Extraordinaire*
du diametre de l'objet.

Pour un objet d'un pied de longueur, un oculaire de dix lignes & 4. cinquièmes, qui augmentera par conséquent 16. fois & 4. onzièmes, avec clarté & distinction, l'apparence naturelle du diamètre de l'objet.

Méthode tres-facile, de faire tres-promptement, sans Tour, sans Ecuellen, & sans aucune Machine, les Verres Objectifs des plus longues Lunetes.

JE ne repéteray pas icy ce que je dis en l'année 1665. dans mon *Traité des grandes Lunetes*, qu'il est difficile de rencontrer des grandes lames de verre, ou fragmens

de Miroirs , dont une superficie soit bien plane : & encore plus difficile de rendre l'autre superficie parfaitement sphérique, particulièrement iors qu'il faut que ce verre plan convexe soit segment d'une tres-grande sphere, audessus de 15. ou 20. pieds de longueur d'Axe.

Je n'examineray pas icy ce que l'illustre M^r Hooc, à présent Secrétaire de la Societé Royale d'Angleterre , proposa en l'année 1666. dans sa docte & tres-curieuse *Micrographie* , pour travailler les Verres de toute longueur de Foyer.

Je ne rapporteray pas icy les deux Machines pour travailler les Verres Coniques, que M^r Hevelius publia en l'année 1673.

N iij

dans les pages 428. & 433. de son *Machina Cœlestis*.

Je n'interpréteray pas icy le *Circinus sphaericus pro Telescopiorum Lentibus tornandis & poliendis*, de M^r Campani, imprimé à Rome en 1677. dédié à nostre grand Monarque, le Dieu Mars de ce siècle.

Vous trouverez icy en la Cartelle, *Fig. I.* la construction d'une tres-petite machine, & de peu de coust, pour travailler la convexité des verres objectifs d'un tres-long & déterminé Foyer solaire Elle consiste en un bois bien, fort & épais, & creusé bien sphériquement, qui soit par exemple segment d'une sphere de 10. pieds d'axe.

La piece *H.* doit estre un seg-

ment solide de la mesme sphere; la Barre *K M.* est une partie de l'axe ; *M.* est la Molette , audessous de laquelle est le verre *v.* bien cimenté , &c.

Tout cela sont Machines ; & outre la difficulté de leur construction dans la précision requise , l'Ouvrier ne peut empêcher que la lame de verre estant mince , ne ploye pas dans le travail , & qu'estant détachée du ciment , ne fasse ressort , & ne change sa figure ; que si la lame du verre est suffisamment épaisse pour résister au travail , elle aura esté surchargée à la Fournaise ; ainsi elle aura diférens lits , &c.

La maniere suivante , qui est par la chaleur du feu , est mille fois plus facile , & plus sûre. Elle

a encore cet avantage , qu'on peut tout à la fois faire plusieurs verres objectifs , mesme pour les plus longues Lunetes , de 10. 20. 30. 50. & 100. pieds de longueur.

Le R. P. Pardies , si célèbre Professeur des Mathematiques au College de Clermont, m'ayant témoigné avoir admiré ma Clepsydre hermétiquement scellée à Jet d'eau perpétuel, chez M^r Hubin, Emailleur Ordinaire du Roy, qui l'exécuta en Verre il y a douze ans, ainsi qu'elle fut depuis encore décrite dans le 9. *Journal des Sçavans* du Lundy 11. May 1676. me demanda si ce que j'avois écrit en l'année 1665. dans la 489. page de mon *Traité de la façon de faire les grandes Lunetes à 3. & à 4. verres convexes*, c'est à dire si le

moyen d'avoir tout à coup les verres convexes , à la réserve du poly , en prenant dans le creuset de la Verrerie , la matiere du verre avec des tenailles creuses, m'avoit réüssy. Je luy dis que je n'estois pas content de mon expérience ; mais que par tout on pouvoit par le moyen du feu, faire facilement les verres objectifs des plus longues Lunetes, sans travailler leur surface sphérique. Ce R. P. qui estoit doué d'un esprit sublime & pénétrant , eut bien-tôt pensé à ce moyen. Voyez comme il s'en expliqua en 1673. dans la 143. page de *la Statique*. Apres avoir remarqué que les surfaces étendues horizontalement se courbent & se font convexes en bas ; Il ajoûte , *Peut-estre que cecy seroit*

de quelque utilité pour les Lunetes, car l'on pourroit par ce moyen faire des Verres Elliptiques, & Hyperboliques, ou Paraboliques : Sans doute, ajoute-il, plus aisément, & peut-être plus exactement que par les autres inventions qu'on a essayées jusques icy. Car si apres avoir posé bien horizontalement une glace bien polie, & assez mince, sur une plaque de fer percée en rond, on trouvoit le moyen de souffler dessus avec violence, en faisant venir le soufle d'un petit trou d'enhaut, tandis qu'avec la flame on fondroit le verre pardessous. On donneroit à ce verre à-peu-près la figure Elliptique, qui feroit un Miroir admirable pour un Microscope. Que si au lieu de souffler pardessus, on trouvoit le moyen de succer avec violence pardessous, le verre prendroit à-peu-

près la figure Hyperbolique. Quand on trouveroit toutes ces souffleries autant difficiles que la grande soufflerie pour faire l'or, les verres qui en proviendroient seroient inutiles. Car cet Auteur n'a pas fait réflexion que *la flame fondant*, comme il dit, *le verre par dessus*, y mesleroit sa fumée ; & de plus cette superficie abaissée seroit irrégulière , à cause de l'irrégularité de sa flame, & de sa force ; & de plus, cette superficie seroit toute scabreuse , & par conséquent il seroit du moins autant difficile qu'auparavant à luy donner la figure requise , avec un beau poly. Cet Auteur ne dit pas un mot de la nature de l'autre surface du verre , qui sera creuse. Devoit-il ignorer qu'un

verre qui a ses deux surfaces parallèles ou concentriques, ne produit aucun effet ? Supposant encore, que la figure Elliptique, ou Hyperbolique, ou Parabolique, peut servir aux verres des Lunettes, pour réunir également les rayons émanez des points latéraux de l'objet, l'autre surface doit-elle pas être sphérique ? &c. Voicy donc

*La véritable Manière de faire
les Verres Objectifs des plus
longs Telescopes.*

SOit proposé pour exemple, à faire un Verre plan-convexe de 50. pieds de longueur de Foyer solaire. Puis qu'un excellent verre de 50. pieds de Foyer,

doit souffrir avec distinction de l'apparence des objets, une ouverture de 57. lignes ou de quatre pouces & trois quarts de diamètre. Coupez du débris d'une glace de miroir, une rondelle *A.* *Fig. I.* qui ait environ 5. pouces & demy de diamètre. Tracez avec la pointe d'un diamant, mis à une jambe du compas, la circonférence d'un cercle qui ait pour le moins 5. pouces de diamètre. Ayez un cylindre creux de fer ou de fonte, ou du moins de terre à Potier, de 2. ou 3. pouces de hauteur, & du moins de 5. pouces de diamètre en son ouverture, comme on voit en la *Figure II.* Ce cylindre doit estre coupé sur le tour bien perpendiculairement sur son axe, comme

on voit dans son profil *Fig. 3. & 4.* Mettez vostre cylindre sur une pierre à feu, ou sur une lame de fer, ou rondelle de fonte bien unie & bien mise à niveau ; apres quoy mettez vostre verre *A.* cōme pour couvercle sur le cylindre creux, *Fig. 3. 4. & 5.* en sorte que son centre soit sur l'axe ; ce qui arrivera lors que le cercle tracé avec la pointe de diamant sur le verre, conviendra avec le cercle du creux du cylindre. Couvrez le tout du mouffle ou pot de terre *Fig. 5.* qui apuyera sur la rondelle de métal, mettez du sable bien lavé tout autour de la jointure, & puis de cendres, sur lesquelles mettez tout autour & par dessus le mouffle, des charbons qu'allumerez, & lairrez éteindre le feu

de foy-mefme, & refroidir le tout. Suivant le degré de feu, voftre verre fera plus ou moins affaiffé, & la furface convexée fera par-deffous, & la creufe ou concavée, pardeffus, comme en la *Fig. V I.* Applaniffiez par le travail la furface qui eftoit creufe & enfoncée, & vous aurez voftre verre objectif plan convexe en eftat de de fervir dans la Lunete.

Nota, Qu'un plus grand degré de feu fera que le verre s'affaiffera davantage, & racourcira par conféquent la longueur du Foyer.

2° Qu'il eft par conféquent moralement impoffible d'affûrer de quelle longueur fera voftre verre au fortir du fourneau.

3° Que fi voftre verre n'a pas bien porté à niveau fur le cilin-

Q. d'Avril 1684. O

dre, il aura comme deux Foyers, & doit par conséquent estre recentré.

4° Qu'en applanissant la surface concavée, on peut décenter le verre.

5° Qu'il faut éviter en le poussant de longueur pour l'applanir, qu'il ne reste des rayes longues sur sa surface plane.

Ce Secret d'avoir des Verres Objectifs pour les plus grandes Lunetes, est sans dépense. Les Curieux pourront se satisfaire par leur propre expérience. Et pour leur donner un témoignage authentique du bon succez de cette Méthode, je me contente de nommer icy l'illustre *M^r Gallet*, Prevost de S. Syphorien d'Avignon, tres-connu & estimé des

dre , il aura comme deux Foyers , & doit par conséquent estre recentré.

4° Qu'en applanissant la surface concavée , on peut décentrer le verre.

5° Qu'il faut éviter en le poussant de longueur pour l'applanir, qu'il ne reste des rayes longues sur sa surface plane.

Ce Secret d'avoir des Verres Objectifs pour les plus grandes Lunetes , est sans dépense. Les Curieux pourront se satisfaire par leur propre expérience. Et pour leur donner un témoignage authentique du bon succez de cette Méthode , je me contente de nommer icy l'illustre *M^r Gallet*, Prevost de S. Syphorien d'Avignon, tres-connu & estimé des

plus grands Astronomes, qui m'a
assûré y avoir réüssy. Son témoi-
gnage suffit, car il en vaut un
cent d'autres parmy les Doctes.

COMIERS, Prevost de Ternant,

*On donnera la suite de ce Traité
dans les suivans Mercurès Extraor-
dinaires.*



O ij

SS2S:SS22SS:2S22SS

SENTIMENS

sur toutes les Questions du
XXV. Extraordinaire.

Si la simple Estime est préférable
à l'Amour, entre deux Person-
nes qui se doivent épouser.

DE l'estime on passe à l'amour,
Quand l'un & l'autre est légitime;
Mais rarement par un sage retour
De l'amour on passe à l'estime.

Cela se comprend aisément,
Tout ce qu'on estime est aimable;
Mais en amour il en est autrement,
Souvent ce qu'on aime est blâmable.

Il est vrai que l'esprit, aussi bien que le
cœur,

*Pent se tromper sur le mérite;
Mais plus facilement il connoît son erreur,
Et cesse pl t st sa poursuite.*



*Quoy qu'il en soit, dans un bon Mariage,
Où le mérite seul doit faire l'union, ●
L'estime sur l'amour doit avoir l'av tage,
Et ne pas écouter nostre inclination.*

*Si ceux qui n  sont point vrais
Amis , peuvent être
Amans fideles.*

*J'Aprens , charmante Iris, avec étonne-
ment,
Que vous avez choisi Tircis pour vostre
Amant;*

*Tircis , l'ingrat Tircis , le plus lâche des
Hommes,*

*Et qui doit faire horreur dans le siecle où
nous sommes.*

*Croyez-vous que ce cœur si traître   l'a-
miti ,*

Ne soit en vous aim t perfide qu'  moitié,

Et que pour vous l'amour change son caractère?

Quand on manque à la Sœur, on manque bien au Frere.

*On n'est dans cet état jamais lâche à demy,
On est perfide Amant, comme infidele Amy.*

Ce sont les mesmes Loix, ce sont les mêmes peines,

Et l'Amant & l'Amy portent les mêmes chaînes.

Tous-deux à leur devoir fortement attachés,

Tous-deux de la constance également touchés,

D'un veritable Amant, & d'un Amy fidele,

Voila quelle doit estre & l'ardeur & le zele.

Mais lors qu'à l'un ou l'autre on manque impunément,

On n'est ny ben Amy, ny veritable Amant.

S'il faut qu'à mon exemple, Iris, vous soyez sage,

Apprenez de Tircis l'infamie & l'ou-
trage.

Je veux bien à sa honte en faire le récit,
Et vous prouver par moy ce que je vous
ay dit.

Si-tost que je le vis, Iris, je le confesse,
Mon cœur prit pour ce Traître une forte
tendresse;

Il me charma d'abord, & dans ces pre-
miers feux

Je ne reconnus pas cet Esprit dangereux.
L'amitié m'eut bien-tost mis sous sa dé-
pendance.

Il eut après cela toute ma confiance;
Maître de mon esprit, de mon cœur, de
mon bien,

Je devins son Amy, sans qu'il devint le
mien.

Ce Fourbe jusqu'au bout cacha son ar-
tifice;

Il feignit de m'aimer, de me rendre ser-
vice;

Et par de foibles soins me tenant dans l'er-
reur,

Je crus innocemment estre seur de son cœur.

*Mais lors que la fortune eut traversé ma
vie,*

*L'Ingrat craignit les maux dont elle fut
suivie;*

*Et pour les éviter, il rompit tous les nœuds
Qui l'attachotent à moy, tant que je fus
heureux.*

*Contre mille sermens d'une amitié jurée,
Qui me la promettoient d'éternelle durée,
Je la vis comme un songe en l'air s'éva-
noir,*

*Et je la perdus mesme avant que d'en
jouir.*

*Trop heureux mille fois, quand commen-
çant de naistre,*

*Si mon cœur prévenu l'eust laissé dispa-
roistre,*

*Sans chagrin, sans aigreur, & sans res-
sentiment;*

*Mais je croyois encor qu'il m'aimoit ten-
drement,*

*Foible & lâche panchant d'une ame trop
sensible,*

*Qui toujours en aimant rend sa perte in-
faillible!*

Tel

du Mercure Galant. 169

*Tel fut à mon égard vostre nouvel Amant.
Craignez à vostre tour un pareil traite-
ment.*

*Toute vostre beauté, vos attraits, & vos
charmes,*

*Contre cet Inconstant seront de foibles ar-
mes.*

*L'amour a des dégoûts que n'a pas l'a-
mitié,*

Et ce cœur dégoûté deviendra sans pitié.

*O Dieu ! charmante Iris , prévenez cet
outrage,*

*Songez à quels malheurs cet amour vous
engage,*

Evitez les dangers où je vous vois courir;

*Tircis est un ingrat, pouvez vous le sou-
frir?*

*Un infidele Amy, comme Amant ne peut
plaire.*

*Hé quel fond vostre cœur y peut-il jamais
faire?*

Ecoutez mes avis pour la dernière fois.

*Qui manque à l'amitié , qui viole ses
Loix,*

Q. d'Avril 1684.

P

D'un veritable Amant, n'a point le caractère,

Et doit estre bany de la Sœur & du Frere.

Si on peut avoir en mesme temps
de l'Ambition & de l'Amour,
sans que l'une de ces passions
affoiblisse l'autre.

DE tous les Héros que l'amour
A soumis avec plus de gloire,
César, Jule César, doit bien paroistre au
jour,

Comme le plus fameux qui soit dedans
l'Histoire.



Brave entre les plus grands Guerriers,
Et toujours couvert de Lauriers,
Contre Caton, contre Pompée,
Sa belle ame est toute occupée.

Cependant je me trompe ; il a d'autres
desirs.

Et tout brillant de gloire on l'entend qui
soupire.

*Un noble orgueil l'anime , il prétend à
l'Empire;
Mais il soupire apres l'amour & ses plai-
sirs.*



*Hé-bien, aupres de Cleopatre
Il aura des momens plus doux.
César est amoureux ; la Reyne l'idolâtre,
Et ne l'expose point à des Rivaux jaloux.
Ouy ; mais l'ambition qui toujours le do-
mine,
Malgré tous ces plaisirs réveille son grand
cœur;
Puis qu'il a de Pompée entrepris la ruine,
Il renonce à l'amour, pour en estre vain-
queur.*



*Que l'on me die en cet exemple,
Où l'amour est plus fort , où la gloire est
plus ample?
A ces deux mouvemens également soumis,
César comme il faut les assemble,
Vainqueur de ce qu'il aime, & de ses En-
nemis.*



*A son ambition il accorde l'Empire,
A son amour deux Reynes à la fois;
Mais ce qui fait que je l'admire,
C'est qu'il soumet l'Univers à ses Loix,
Lors que pour elles il soupire.*



*On peut donc conserver deux fortes pas-
sions,
Et les tenir toujours dans la mesme ba-
lance,
Lors qu'à nos inclinations,
Elles ne font point violence;
Mais quand à nostre volonté
L'une ou l'autre devient contraire,
Ce seroit estre téméraire
De croire les tenir dans cette égalité.*



*Et suivant cette Question,
Si l'on veut que sans préjudice
Nostre ame quelquefois unisse
Et l'amour & l'ambition,
Il faut que la Nature y concoure avec elle;
Et pour lors la sagesse & le tempérament*

*Dans cette union mutuelle
Les conservent parfaitement.*

Sur l'Origine de la Poësie.

O*N dit que la source des Vers
Vient du Maître de l'Univers,
Et que la Poësie est dans son origine
Un saint antoufiasme, une fureur divine.
Ovide a crû qu'un Art si charmant & si
doux
N'estoit autre qu'un Dieu qui résidoit en
nous.
Et l'Orateur Romain, que dans la fan-
taisie
Comme un soufle divin entroit la Poësie;
Que ce noble transport ne venoit que des
Cieux,
Et que c'estoit enfin le langage des Dieux.
Je ne m'étonne plus, qu'Apollon dans la
Fable
Ait esté l'Inventeur de cet Art admirable,
Et que Jupiter mesme ait de nombres di-
vers*

P iiij

Réglé la Poësie, & composé les Vers;
Puis que le Souverain de toute la Nature
Echaufa les Hébreux d'une flâme si pure,
Lors que jadis Moïse animé par sa voix,
Chanta si dignement & sa Gloire & ses
Loix;
Lors que David charmé de toutes ses mer-
veilles,
Par ses divins accens enchâtoit les oreilles;
Et lors que Salomon dans ses Chants
amoureux
Surpassa les Latins, les Grecs & les Hé-
breux.
Mais je n'ay ny le temps, ny la voix assez
forte,
Pour pousser plus avant un Discours de la
sorte.
Aux Poëtes fameux je laisse ce sujet,
Dont ces Vers seulement serviront de
projet;
Et me réserve enfin à discourir en Prose
Sur cette Question qu'aujourd' huy je pro-
pose.

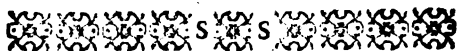
R E' P O N S E
Sur l'usage du Chapeau.

*G*alant Critique du Chapeau,
Vous ne dites rien que de beau,
Et de bonnes raisons vous appuyez la chose.
Puis que vous souhaitez sur ce Sujet nouveau,
Que chacun librement son sentiment propose,
Je suis de vostre avis tout net,
Et contre les Chapeaux j'opine du Bonnet.

DE LA FEVRERIE.



P iiiij



DE L'ORIGINE



DES JEUX.

O Vous qui ne passez le temps
 Qu'à rechercher vos passetemps,
 Jouant à quitte, ou bien à double,
 Sans vous embarasser du trouble
 Qui suit inévitablement
 Le Jeu, ce cher amusement,
 Du moins quand on a fait sur table
 Une perte considérable
 Qui vuide la bourse & la main,
 Et remplit l'ame de chagrin;
 Permettez qu'en ce lieu je fasse
 Dans le langage du Parnasse
 La fidelle Relation
 De la premiere Invention
 Des Jeux, en ce temps où des choses

On cherche la source & les causes ;
 Certes *Mercur*e fait fort bien
 De nous fournir cét *Entretien*.

Il est parlé chez *Herodote*,
Ecrivain qui par fois radote,
 Quoy qu'assez bon *Historien*,
 Que cét au *Peuple Lydien*
 Qu'il faut rapporter l'origine
 Des *Jeux*, car en temps de famine
 Ce *Peuple* pressé de manger,
 Et n'ayant pas dequoy gruger,
 Ny dequoy chasser la colere
 De son affamé *mézentere*,
 Qui commençoit déjà dit-on
 A s'expliquer en *Bas-Breton*
 S'avisa (*Vision Comique*)
 De mettre le *Jeûne* en pratique.
 Ainsi donc, ces *Gens* là jeûnoient,
 Puis le lendemain ils mangeoient ;
 Mais le jour de leur abstinence
 Se passoit en *Jeux* comme en dance,
 Et le jour qu'ils ne joüoient pas
 Se passoit à faire un repas,
 Et c'est dans cette alternative

*Que chacun d'eux crioit Qui vive ?
C'est du regne du Prince Athis
Qu'en usage le Jeu fut mis.*

*On raporte de Palamede,
Prince Grec & non Prince Mede,
Des Jeux de Cartes & de Dez,
Dont tant de Gens sont obsedez,
Et qui desolent tant de bourses,
Qu'il trouva leurs premieres sources,
Et déterra l'invention
Etant au Siege d'Ilion,
Ilion Ville tres-Illustre,
Dont la Guerre abbâtit le lustre,
Et mit en feu les bâtimens,
Après un Siege de dix ans,
Par la Politique maudite
D'un certain Transfuge hyppocrite.
En effet comme les Soldats
Tous les jours ne se battoient pas,
Pour desennuyer la milice
Qui sans employ s'adonne au vice,
Et se per par l'inaction,
On les mit comme en faction
Dans des Jeux, ce qui d'ordinaire*

*Est propre à Gens qui n'ont que faire,
Et qui sont ravis en tout lieu
De s'ébattre ; En effet le Jeu
Est une espece de bataille ;
On y va d'estoc & de taille,
Et chacun y fait de son mieux
Pour se rendre victorieux,
Par justice vindicative,
Et mesme souvent il arrive,
Dont force Gens restent surpris,
Que celui qui prénoit est pris.*

*Iuste Lipse en ses Saturnales,
Qui peuvent passer pour Annales,
D'un style plein d'entendement,
Nous a décrit exactement
Les combats des Amphitheatres,
Où tant de Peuples Idolatres
Soumis à l'Empire Romain,
Alloient d'un spectacle inhumain
Avec beaucoup de complaisance
Admirer la magnificence,
Se faisant (quelle impieté)
Un plaisir de la cruauté,
Un Jeu d'une action barbare ;*

Et ce n'est pas chose fort rare
De voir tant de sacrez Docteurs
Déclamer contre les Auteurs
De ces sanglantes Tragedies
Qui finissoient par Incendies;
Car après qu'on avoit longtems
D'un détestable passetemps
Repû sur la cruelle Arene
Les yeux d'une Troupe inhumaine
Sur un Bucher pyramidal
Composé d'un bois de sandal,
Dont on faisoit maintes buchettes,
On posoit les corps des Athletes,
Ces Gladiateurs enragez
Qui s'étoient l'un l'autre égorgez.
Voilà le Jeu diabolique
Qui jadis étoit en pratique.

On a vû dans l'Antiquité
Des Jeux de toute qualité,
Pour amuser l'esprit des Hommes
Comme encore au temps où nous sommes.
Il en faut nommer quelques-uns
Des plus connus, des plus communs;
Les Neméens & les Istmiques,

Les Floraux & les Olympiques,
Ou toute la Grèce accouroit
Pour ſçavoir qui le prix auroit;
Et qui pouvoit avoir la gloire
D'y remporter quelque victoire,
S'eſtimoit auſſi grand Seigneur
Qu'un Monarque ou qu'un Empereur.
On a vû dans ces Jeux de Grèce
Des Meres mourir d'allegreſſe,
Voyant retourner leurs Enſans
Victorieux & triomphans,
Portant en teſte une Couronne ;
Tant il eſt vray qu'une perſonne
Que poſſede l'impreſſion
D'une exceſſive paſſion,
Peut, & ſans meſme qu'elle y penſe,
Expirer par ſa violence.
Ainſi qui veut longtems durer,
Doit ſes paſſions moderer..

Des Jeux qu'on nommoit Olympiques,
Dont les Feſtes étoient publiques,
Et faiſoient tant d'Admirateurs,
Cinq Freres furent les Auteurs,
Mortels hardis, Gens de preſtance,

*Gens de crédit, Gens d'importance,
Gens bien faits, enjoûez aussi,
Qui se chargeoient peu de soucy,
Car de soucis une futaille
Ne peut payer un sol de taille,
Et pour peu qu'on ait de chagrin,
De folie on a plus d'un grain.
Voilà de l'humaine misere
Le veritable caractere.*

*Ces Freres ayant le bonheur
D'estre tous de semblable humeur,
Et d'avoir une ame assortie
D'une exemplaire sympathie,
Jetterent les beaux fondemens
De ces grands divertissemens.
Or ces cinq Freres, tous habiles,
Reçurent le nom de Daëtyles,
Etant unis dans leur dessein
Comme les cinq doigts de la main.*

*Au reste, à ces Jeux Olympiques,
Plus agréables que Tragiques,
Se transportoient de toutes parts,
Hommes, Femmes, Jeunes, Vieillars,
Filles, Garçons, Gens de pratique,*

*Gens de Robbe, Gens de Boutique,
Gens de cœur, Gens de Cabinet,
Gens propres à faire un Sonnet,
Une Elegie, une Anagramme,
Un Idille, ou quelque Epigramme,
Car chacun indifféremment;
Ayme le divertissement;
C'est là le poids que nous procure
Le panchant de nôtre nature.*

*Pour aller là de tous côtez,
On trouvoit des commoditez,
Littieres, Machines volantes,
Bons Chariots, Chaises roulantes,
Des Carrosses bien suspendus,
Des Estafiers bien entendus,
De beaux Vêtemens de loüage
Pour soutenir son personnage.
Ajoutez à ce que je dis
Des Auberges à juste prix,
Où chacun sans grande dépense
Alloit ravitailler sa panse,
Et certainement sans cela
On n'auroit pû trouver pied-là,
Car sans provision de bouche—*

L'Homme est plus morne qu'une souche.

Les exercices de ces lieux

Si superbes & si pompeux

Où l'on n'épargnoit point la bourse,

Etoient & la Luitte & la Course,

Le Ceste, le Disque, & le Saut.

Disons ce que dire il en faut,

Pour en donner une notice

Qui les Curieux éclaircisse.

Le Ceste estoit certain combat

Qui se faisoit avec éclat,

Où d'une fureur excessive

Qui passe l'imaginative,

Presens deux cens mille témoins.

On se battoit à coups de poings,

D'où s'ensuivoient mille blessures,

Des yeux pochez, des meurtrissures,

De mortelles contusions,

Sans parler des confusions

Que recevoit dans sa défaite

Un pauvre misérable Athlette,

Qu'un Gantelet ensanglanté

Avoit vilainement gâté.

Le Disque estoit certaine Pierre,

Dont , & mesme par toute terre,
 Un compas de juste grandeur
 Avoit mesuré la rondeur.
 Il estoit plat , il estoit large
 Comme est d'un grand Livre la marge,
 Bien plus étendu toutefois,
 Il me semble que je le vois
 Etant perché sur une selle
 Fait en maniere d'escabelle,
 On le lâchoit un pied en l'air
 Aussi haut qu'il pouvoit aler.
 L'Auteur du traité des Couronnes
 Dont l'Ouvrage en beautez foisonne,
 En parle avec tant de bonheur,
 Que j'y renvoye le Lecteur.

La Course estoit une carriere
 Qui fermoit à double barriere,
 Qu'on parcouroit de bout en bout,
 Sans luste à corps & sans Surtout,
 Sans se charger de lourdes bourse;
 Malheur à qui pour cette course
 Qui devançoit les Aquilons,
 Eut en les mules aux talons,
 Il falloit courir sur la terre

Q. d'Avril 1684.

Q

*Aussi viste que le Tonnerre
L'espace de douze cens pas,
Sans témoigner que l'on fust las.
Certes les Hommes Asmatiques,
Les Gouteux, les Paralytiques,
Et les foibles, n'avoient pas lieu
De prétendre au prix de ce Ieu,
Aussi dans les Jeux Olympiques
On voyoit peu de Pulmoniques.*

*La Luitte estoit comme un duel
Où par un effort mutuel
Un gros Compere, un gros Athlette,
Tâchoit au son de la Trompette,
A force de reins & de bras,
De jetter son Rival à bas,
Sçachant que de cette victoire
Dépendoit l'éclat de sa gloire,
Et que sa réputation
Se tiroit de cette action.
Quand la force estoit inégale
Dans cette Luitte martiale,
L'un bientôt l'autre terrassoit,
Et dessus son ventre passoit ;
Montrant par cette contenance*

Imperieuse à toute outrance,
Et fière s'il en fut jamais,
Qu'il estoit Maître du champ ; mais
Quand égale étoit la partie,
Et si justement assortie,
Qu'aucun n'avoit rien d'arrêté
Qui pût flater sa vanité,
Ou chatoûiller son insolence,
La victoire estoit en balance,
Et souvent mesme il arrivoit
Que bonnement on ne sçavoit
Dans un esprit tranquille & calme,
A qui des deux donner la Palme.
Parfois s'étant bien colleté,
Poussez, battus, frapez, heurtez,
On les voyoit tomber ensemble
Vainqueurs & vaincus ce me semble,
Sans pouvoir se rien reprocher,
Que s'ils pouvoient se racrocher
Par crocs en jambes & détorses
Ils employoient toutes leurs forces
A refaire un nouveau combat
Dont le succez eust plus d'éclat.
Effectivement dans la suite

Qij

*Si terrible estoit leur conduite,
Que ne pouvant se pardonner,
Ny mesme se decramponner,
D'un d'eux la vie estoit bornée
Avant le cours de la journée.*

*Pour ce qui regarde le Saut,
Les uns sautoient de bas en haut,
D'autres du haut en bas, n'importe,
Comme il plaisoit à la cohorte
De ces Barbons judicieux
Qui pour lors présidoient aux Jeux,
Et déterminoient par parcelles
Un certain nombre de semelles
Qu'il falloit remplir en sautant,
Et cela presque en un instant.
C'est-là qu'on montrait sa proïesse,
Et de ses membres la souplesse,
Car ce Jeu bien executé
Dépend tout de l'agilité*

*Il falloit passer par ces Piques,
Pour pouvoir aux Jeux Olympiques,
Parmy le monde & les Guerriers,
Moissonner beaucoup de Lauriers.
Ceux qui fondèrent près d'Oympe*

Ces lieux, n'estoient pas Porte-guimpe,
Mais des Preux, des Demy-Héros,
Qui n'aimoient guere le repos;
Habiles dans l'Art de bien boire.
Leurs Noms sont couchez dans l'Histoire.
Les voir; mais n'en doutez pas.
Hercule, Peonée, Idas,
Le fort Jasius, Epimede,
Beau comme un second Ganimede,
Ces cinq Instituteurs des lieux
Ont fait jadis bien parler d'eux.

Les lieux Pithians ou Pithiques,
Qui passoient pour tres-magnifiques,
Furent instituez, dit-on,
Pour la défaite de Pithon,
Serpent craint comme le Tonnerre,
Qui désoloit toute la Terre.
Apollon en fut le Vainqueur,
En perçant ses flancs & son cœur
D'une Flèche bien acérée,
Qui fut heureusement tirée.
On se doit donner le loisir
D'honorer ceux qui font plaisir.

Les lieux Neméens, dit l'Histoire,

*Se faisoient dans la Forest Noire,
Au sujet d'un Lyon affreux
Que vainquit le bras généreux
D'Alcide, l'admirable Alcide,
Guerrier sur tout autre intrépide,
Que la Victoire pas à pas
Suivit jusqu'au jour du trépas
Dans des peines inconcevables,
Et des travaux infatigables.*

*Que diray-je des jeux Floraux,
Qu'annonçoient de jeunes Hérants?
Dans ces Jeux impurs & profanes
On voyoit maintes Courtisanes
Courir, le Flambeau dans la main,
Au scandale du Genre Humain;
Car elles parcouroient les Ruës
Comme des Folles, toutes nuës,
Avec des gestes indécens,
Qui choquoient l'esprit & les sens.
Flora, Courtisane fameuse,
Et d'une beauté dangereuse,
De qui la grande qualité
Ne fut jamais la Chasteté
Est celle qui fut l'Inventrice,*

La Patronne , & la Protectrice
De ces lubriques passetemps.
Après cela dans d'autres temps,
Ces spectacles d'incontinence,
Ces lieux si remplis de licence,
Du'une Infame avoit établis,
Furent de tout point abolis,
Et l'on condamne leur memoire
Comme on condamne le grimoire;
Car qui ne condamneroit pas
Ce qui met l'honneur au trépas,
Ce qui blesse les yeux modestes,
Ce qui fait des effets funestes?
Pourtant on fit grace à Flora,
Comme Déesse on l'adora,
Et sous ce titre de Déesse
Elle eut des Autels dans la Grèce.
Mais voyez quelle illusion
Pour couvrir la confusion,
Et le deshonneur de sa vie,
Digne de pitié non d'envie,
Malgré ses impudiques mœurs,
On la fit Déesse des Fleurs,
Pour honorer cette femelle.

Sans doute moins bonne que belle,
 On établit des Jeux ruraux,
 De son nom appelez Flo-raux.
 Ces Jeux, où se trouvoit d'emblée
 Une fort nombreuse assemblée,
 Se faisoient au Mont Quirinal,
 Où maintenant maint Cardinal
 Visite la Maison Papale,
 Qui de Rome la principale,
 Loge aujourd'huy la Sainteté
 Où logeoit l'Impudicité.

Omettrons-nous les Jeux Istmiques,
 Jeux éclatans, Jeux pacifiques,
 Que l'on celebroit dans l'endroit
 De la Grèce le plus étroit,
 Où la terre est toute restraincte
 Par deux mers auprès de Corinthe.
 Certain Heros de qualité
 Que respecta l'antiquité,
 Prince d'honneste portraiture,
 En fit la premiere ouvertur e.
 Ce Prince étoit de grand renom,
 Et Thesée estoit son vray nom,
 Cét invincible Ro, d'Athenes

Pour

*Pour qui l'on a fait tant de Scenes,
Imitant les Arcadiens,
Inventa les Jeux Istmiens,
Pour honorer le Dieu Neptune,
S'imaginant que sa fortune
Sa Couronne & tout son terrain
Dépendoient de ce Dieu marin.
Aussi c'étoit sur le rivage
Que l'on joüoit son personnage,
Et que chacun à qui mieux mieux
Tâchoit de contenter les yeux
D'une celebre populace,
Qui venoit là prendre sa place,
Pour satisfaire avidement
Son curieux emportement.
Thesée au reste estoit un Homme
Qui valoit l'Empire de Rome
Pour sa bravoure & ses hauts faits.
Car il ne s'épargnoit jamais
Lors qu'il falloit livrer sa teste
Au péril de quelque Conqueste,
Essuyer des travaux divers,
Purger de monstres l'Univers:
Aussi ne fit-on point scrupule
Q. d'Avril 1684. R*

194 Extraordinaire

De l'appeller second Hercule.
 C'est ce Conquerant, (ce dit-on),
 Dans la plaine de Marathon
 Qui tua le Taureau de Gette
 Qui mettoit par tout la disette.
 C'est luy qui d'un Sanglier affreux
 Dont les crocs étoient dangereux
 Par une force sans seconde
 Défit heureusement le monde,
 C'est ce Monarque glorieux
 Qui de son bras victorieux
 Vainquit en Guerre des Bellone,
 Je veux dire les Amazones,
 Ces Guerrieres dont la fierté
 Soutenoit l'extrême beauté;
 Puis prit leur Reine pour épouse,
 Qui seule en valoit au moins douze.
 Mais passons au Jeu des Echets
 Peu connu des Porte-crochets,
 Et tâchons d'avoir connoissance
 De sa primitive naissance.
 Ce Jeu nous vint des Indiens
 Gens plaisans, grands Comédiens,
 Faiseurs de tours de passe - passe

*Bouffons de la premiere Classe,
Que Bachus vainqueur terrassa.
Des Indiens ce Ieu passa
Aux Persans, Peuple d'humeur fiere,
Dont l'inclination altiere
Ne laissoit pas de temps en temps
De chercher de beaux passetemps.
De là ce Ieu vint en Europe
Séjourna chez le Prince Eutrope,
Puis visita les Othomans,
Idolâtres des Talismans ;
Quoy qu'il en soit, son origine
Merite bien qu'on l'examine.*

*Qui dans l'Histoire du passé
Se trouve tant soit peu versé,
Sur d'assurez témoins peut dire
Que dès le temps du haut Empire
Ce Ieu parut entre les mains
Des plus qualifiez Romains.
Chacun sçait par mer & par terre
Qu'Auguste au retour de la Guerre
A ce Ieu qui le délassoit
Son bel esprit divertissoit.
Autant en fit Muce Scevole*

R ij

196 Extraordinaire

*Grand Augur, Homme de parole,
De qui toute l'Antiquité
Respecte la fidélité.*

*Le Triquetrac est du mesme âge;
Et Petrarque en blâme l'usage
Comme d'un ridicule employ
Qui n'a rien que d'absurde en soy.
Pour moy, je le trouve un peu sombre
Aussi bien que le Jeu de l'Hombre.*

*La Paume, ce Jeu violent,
Peu propre pour un Homme lent,
Estoit aussi du temps d'Auguste,
Empereur adroit & robuste.
Comme il avoit le bras nerveux,
Ce Jeu répondoit à ses vœux,
Et son adresse sans pareille
S'y faisoit connoître à merveille.
Il est des Gens de qualité
Donnez de telle habileté,
Que quoy qu'on dise ou que l'on fasse,
Il n'est rien qui les embarrasse.
On a beau les pousser à bout,
Leur esprit éclate par tout;
On a beau leur rompre en visière,*

Rien ne refiſte à leur lumière,
 D'ailleurs amateurs des beaux Arts.
 Tel fut le ſecond des Césars,
 Qui dans le Jeu comme à la guerre
 Mettoit ſon Ennemy par terre,
 Heureux en Guerre, heureux en Paix,
 Toujours vainqueur, vaincu jamais.

On dit auſſi que Marc-Aurèle,
 Prince d'afſez bonne cervelle,
 Souvent au Jeu de Paume alloit,
 Et qu'à la Paume il excelloit,
 Faiſant des coups d'aiz & de grille
 D'une manière ſi ſubtile,
 Qu'un Tripot reſtoit enchanté
 Des traits de ſa dextérité.

Ayant touché les Jeux profanes
 Uſitez par Ariſtophanes,
 Il faut parler des Jeux ſacrez
 Au Dieu Tout-puiſſant conſacrez.
 Telle eſtoit jadis la démarche
 De David danſant devant l'Arche,
 Et joûant du Pſalterion
 Auſſi doctement qu'Arion,
 Et cela par une allegreſſe

R iij

Que luy suggeroit sa tendresse
Et sa forte inclination
Pour l'amour du Dieu de Sion.
Michol, Princesse d'esprit mince,
Ayant bouffonné sur ce Prince ;
Dieu de son mépris irrité
La punit de sterilité,
Faisant voir par là qu'une Femme
Doit toujours au fond de son ame
Porter respect à son Mary,
Pour montrer qu'il en est chéry.
J'épuiserois tout un Volume
Si j'abandonnois à ma plume
La liberté d'articuler,
De nombrer, & de calculer,
Tous les Jeux dont jusqu'à nôtre âge
Le monde a pratiqué l'usage,
Et ceux-là mesme que l'amour
De la Nouveauté, met au jour.

Petrarque, le sçavant Petrarque,
Dans son Traité des Jeux remarque
Que c'est quelque monstre d'Enfer,
A peu près comme Lucifer,
Monstre d'orgueil & de malice,

du Mercure Galant.



*Monstre de ruz e & d'avarice,
Qui le premier les inventa,
Dont ensuite l'homme il tenta,
Rendant son ame interessée ;
Mais adoucissons sa pensée,
Et loin de tout déguisement
Declarons nôtre sentiment
Sans flater culotte ny juppe,
Qui souvent sont du feu la Duppe.*

*L'Homme de travail harassé,
Succombe, s'il n'est délassé
Par quelque passetemps honneste ;
Mais il se doit bien mettre en teste
Qu'il faut dans ce délassement
Bannir du leu l'attachement ;
Car si l'on en fait son étude,
Son charme , son inquiétude,
Sa totale application,
Ce n'est plus recreation,
C'est tremblement, gehenne, & tortures
Le leu dégenere en nature,
Et l'on n'a plus assez de cœur
De resistance & de vigueur,
A quelque Livre qu'on s'aplique,*

R iij

*Quelque Morale qu'on pratique,
Pour combattre avecque succès
Ce que l'on aime avec excez
Une habitude inveterée,
Rendant l'ame toute ulcerée.*

*L'exhorte avec soumission
Les loüeurs de profession,
De quitter l'humeur brélandière
Avant que d'entrer dans la bière,
Pensant que pour gagner les Cieux
Tous les momens sont précieux,
Et que du temps à qui tout cede
La perte est un mal sans remede.*





SI L'EAU MINERALE,
en quelque manière qu'elle
soit prise , est utile ou dange-
reuse.

LEs Eaux Minérales, qui sont
de Eaux de source char-
gées de Minéraux , fournissent
une belle matière pour un dis-
cours de Medecine ; car les Mi-
néraux leur impriment des pro-
prietez aussi différentes , qu'ils
sont différens entr'eux. Mais pour
expliquer cette question avec le
moins de confusion que je pour-
ray , je remarqueray les diverses
matières , qui entrent dans la

composition de ces Eaux , afin qu'on en developpe mieux les propriétés , & qu'on en voye plus clairement les opérations sur ceux qui les prennent. Cependant avant que de découvrir les matières , dont les Eaux Minérales empruntent toute leur vertu je diray quelque chose de leur source , & de leur chaleur.

Les Eaux de pluie , qui coulent au travers de la Terre , ont accoustumé après leur chute de s'amasser en de petis ruisseaux , qui font les Fontaines ; car , à mesure que ces Eaux pénètrent la Terre , elles s'avancent toujours selon la pente , que leur propre pesanteur leur donne. C'est pourquoy on les voit ordinairement réjaillir au dessous des

lieux , où elles tombent. Ainsi, il est aisé de s'imaginer comment les Eaux des Fontaines deviennent Minérales , puis qu'en passant au travers de la Terre, elles peuvent dissoudre , & entraîner les Minéraux qu'elles rencontrent & qu'elles lavent.

Mais il n'est pas si aisé de trouver la cause de leur chaleur, parce que l'endroit de la Terre, que les Eaux Minérales parcourent , les rafraichit plutôt qu'il ne les échauffe, & l'on peut juger par les Glacières que la partie basse de la Terre est naturellement froide. Cependant cette cause n'est pas si cachée qu'on ne puisse la découvrir ; & si l'on pense à l'action qui résulte du mélange des Sels, à qui les Chy-

mistes ont donné les noms d'Acide & d'Alcali, on conjecturera avec assez de certitude que la rencontre de ces deux Sels dans les Eaux Minérales, est la cause de leur chaleur, .parce que ces Eaux s'échauffent apparemment comme l'Eau commune, sur laquelle on jette de la Chaux vive, ou comme l'esprit de Vitriol, qu'on mesle avec l'huile de Tarte faite par défaillance.

Si l'on vouloit dire quelque chose de plus précis sur la chaleur qui naît à la rencontre de l'Acide & de l'Alcali, on diroit que l'Acide est un Sel serré & compacte, dont les Angles sont pointus & tranchans, & que l'Alcali au contraire est un Sel spongieux, dont les pores sont garnis

de corpuscules de feu , semblables à ceux , qui se cramponnent aux métaux & aux autres matières , qu'on calcine avec un feu violent. Après les idées que je donne de ces deux Sels , j'expliqueray peut-estre assez nettement l'effervescence , & la chaleur qui se fait à leur rencontre. Ainsi , quand on se les imagine tous deux nager dans une même liqueur , on voit bien qu'ils ne peuvent éviter de se choquer. C'est pourquoy au moment qu'ils viennent à se heurter, l'Acide ne manque pas de fourrer ses pointes dans les pores de l'Alcali , & d'en faire sortir par conséquent tous les petits corps ignées , qui s'y étoient cachez. D'où vient que ces corpuscules remuans

prennent aussitôt l'effor, & s'élancent avec vitesse dans toute la liqueur, où ils excitent la chaleur & l'effervescence, qui se remarquent ordinairement dans les Eaux, où l'on met de ces sortes de Sels. Si on demande à cette heure pourquoy les Acides chassent les corpuscules ignées des niches qu'ils s'étoient faites auparavant dans les Sels Alkali, je répondray que cela vient de ce que les pores de l'Alkali ont plus de raport & de proportion avec les pointes des Acides, qu'avec les corpuscules de feu. C'est pourquoy ces dernieres substances sont contraintes de ceder aux Acides, qui sont les plus forts. Mais recherchons presentement les moyens qu'on employe pour

ſçavoir les diverſes matieres, qui entrent dans la compoſition des Eaux Minérales.

Quand on veut découvrir la nature des corps, qui font toute la vertu des Eaux Minérales, il ne faut que les diſtiller dans des Alambics, ou y meſler de certaines matieres, ou de certaines liqueurs; par exemple, on s'assûre entierement que l'eau d'une Fontaine Minerale tire toute ſa vertu du Nitre, lors qu'on en fait doucement évaporer cinquante ou ſoixante pintes, & que le Sel, qui reſte au fond de la Cucurbite, prend feu auſſitôt qu'on le met ſur les charbons ardens.

De la meſme ſorte, on conjecture qu'il y a du Vitriol dans une Eau Minerale, de ce que le

Sel qu'on en tire est astringent. Mais on voit sur tout la verité de cette conjecture, quand on y fait infuser de la poudre de noix de galle ; car si l'Eau se teint d'une couleur , qui tire sur le noir , il ne faut point douter que cette Eau ne soit Vitriolée.

Il est clair aussi qu'une Eau Minerale est chargée de sel Armoniac , s'il se fait un grand détachement de Sels volatifs, quand on y mesle de la Chaux vive, ou du Sel fixe de Tartre ; parce qu'il en arrive la mesme chose, quand on fait la distillation de l'esprit urineux du sel Armoniac ; car alors, si l'on n'étoit pas prest à boucher la Cucurbite , quand on y a mis une fois du sel de Tartre avec une

dissolution de sel Armoniac , on courroit risque d'estre suffoqué, parce que le sel de Tartre s'incorpore aussitot avec le sel Acide du Sel Armoniac. De là vient que les Sels volatifs du sel Armoniac délogent avec une vitesse surprenante pour faire place au Sel de Tartre , qui est un plus fort Alkali.

C'est encore par le mélange des liqueurs , qu'on découvre le Souphre dans les Eaux Minerales ; car si l'Eau blanchit , & qu'elle exhale une odeur désagréable, après qu'on a versé dessus de l'esprit de Vinaigre , ou quelque autre Acide , on s'assure bientôt que cette Eau est chargée de Souphre, comme la Chymie nous le démontre dans

S

les préparations qu'elle fait du Souphre doré d'Antimoine , & du Magistère de Souphre.

Je pourrois encore rapporter de nouveaux moyens pour reconnoître , si une Eau est impregnée d'autres Minéraux que ceux , dont on vient de parler ; mais il n'est peut-estre pas besoin d'en dire davantage sur ce sujet , puis que la plûpart des Eaux Minérales sont imbuës de Nitre , de Vitriol , de sel Armoniac , ou de Souphre. Ainsi sans m'étendre davantage sur les premières notions , qu'il faut avoir des Eaux Minérales pour en bien connoître la vertu , je passeray à l'examen de la question , si l'Eau Minérale , en quelque manière qu'elle soit prise , est utile ou dangereuse.

Tout le monde ſçait les précautions qu'on fait prendre aux Malades , quand ils ſont aux Eaux ; car on les purge toujours immédiatement avant qu'ils les prennent pour éviter le danger, où ils ſeroient expoſez , ſ'ils ne commençoient par là ; on leur ordonne auſſi d'aller tous les matins après Soleil levé boire de l'Eau à la Fontaine meſme , & ensuite on leur conſeille de ſe promener durant une heure. Malgré toutes ces précautions , il arrive pourtant quelquefois que ces Eaux font du mal aux uns, quoy qu'elles faſſent du bien aux autres. Mais pour expliquer ces effets différens, parlons des Eaux, dont j'ay déjà fait mention , & voyons d'abord comment elles ſont utiles.

Bien que les Eaux que le Nitre rend Minerales fassent souvent du bien , il n'est pourtant pas aisé de pénétrer comment elles viennent à bout de quantité de Maladies , comme sont les affections hypocondriaques & nephretiques, la Colique, l'Hydropisie , la Cacochymie &c. Il ne feroit pourtant pas impossible de rendre raison de leurs opérations , si l'on s'apliquoit auparavant à reconnoitre ce qui fomente ces indispositions. C'est pourquoy l'ouverture des corps ayant appris que la cause ordinaire de ces maladies vient d'obstructions causées par des Acides impurs , il faut voir si les Eaux Nitreuses sont capables de rompre ces obstructions , qui

entretiennent ces maladies.

Il n'y a pas de doute que le Nitre n'ait la propriété de déboucher les obstructions, qui ont été causées par les Acides ; car quand on verse une dissolution de Nitre sur du sang ou sur du lait , qu'on a précipité auparavant avec des Acides , cette dissolution Nitreuse dissout les coaguls ou les grumeaux de sang ou de lait , & remet ces liqueurs dans leur premier état. Mais, parce que les obstructions ne viennent souvent que du sang ou des autres humeurs , qui se grumellent & se caillent à cause des Acides , qui y prennent le dessus , il est clair que le Nitre a la propriété de déboucher les obstructions.

S'il falloit examiner en quoy consiste cette propriété, on reconnoîtroit qu'elle vient de son Alkali, qui n'a pas tous ses pores remplis d'Acides, comme il paroît, quand on verse de l'esprit de Vitriol sur le Nitre; car il s'éleve de ce mélange une fumée & des vapeurs, qui ne se formeroient jamais, si l'Alkali du Nitre estoit tout à fait rempli d'Acides.

Outre cette propriété qu'a le Nitre de se faire jour au travers des obstructions, qui se sont formées dans les viscères, il a encore celle de purifier le sang, & de le rendre plus animé, comme il purifie & ranime la flâme du feu, quand elle est obscure & peu vive. De là vient que c'est

un excellent diuretique, car il relâche & subtilise la masse du sang, quand elle est trop serrée & trop épaisse, il convertit aussi en une matiere mollassse les sables & les pierres des reins à peu près comme l'esprit de Nitre les dissout.

Si j'entreprendois de marquer comment les Eaux Minerales guérissent les maladies en particulier, je n'aurois jamais fait, car cette entreprise demanderoit de longs discours sur chaque maladie; mais après avoir montré en general comment les Eaux Minerales Nitreuses peuvent ôster la cause de plusieurs maladies, je me contenteray de montrer seulement comment les Vitriolées sont capables de la mesme chose.

Les Eaux Vitriolées , & sur tout celles qui participent du fer, sont peut-estre aussi propres que celles dont je viens de parler , à **déraciner** quantité de maladies : car elles ont la propriété d'ouvrir les conduits , de fortifier les parties , & d'affoiblir les mauvais sucs , qui sont dans l'estomac & ailleurs. C'est pourquoy elles sont excellentes dans la jaunisse , dans cette espece d'hydropisie , où toute l'habitude du corps est inondée de serositez ; on les employe encore utilement dans les pâles couleurs, qui sont trouver aux Filles le Son , le Sable , & la Chaux d'un bon goût.

Si on veut sçavoir d'où leur viennent toutes ces propriétés, on

on les trouvera sans doute dans le Souphre & dans le Sel de Vitriol ; car, quand les Eaux Vitriolées ont esté une fois digérées, & que le levain de l'estomac a defuni les Souphres d'avec les Sels Vitrioliques, ces deux principes sont aussitot chariez par les voyes ordinaires dans la masse du sang, où ils agissent à leur maniere ; c'est à dire que le Souphre de Vitriol dégagé de toute autre matiere s'enflâme incontinent dans les poumons à la rencontre de l'esprit de l'air. C'est pourquoy la flâme du sang se fortifie, & se releve de la langueur, où la jaunisse, & l'hydropisie la mettent. Quant au Sel Vitriolique, comme il a de l'astriktion, il retrecit les parties

Q. d'Avril 1684.

T

qui se relâchent, & entre autres les extremités des Arteres, quand elles sont trop ouvertes. De là vient que les Eaux Vitriolées sont fort bonnes dans les Hé-morrhagies, & dans la Leuco-phlegmatic.

Quant aux Eaux qui sont im-buës de sel Armoniac, elles ont une propriété qui leur est com-mune avec les Eaux Nitreuses; car le Sel Armoniac qu'on met sur du sang en releve la couleur, & en dissout les grumaux, aussi bien que le Nitre. C'est pour-quoi ces Eaux sont bonnes pour quantité de maladies, que les Eaux Nitreuses guérissent; par-ce qu'elles rompent comme elles les obstacles, qui s'opposent à leur cours, & qu'elles détrui-

sent les aciditez impures , qui mettent souvent tout en desordre dans nos corps. Que le Sel Armoniac ait la propriété de détruire les aciditez de nos corps, cela paroît dans le combat qu'il fait, quand on le mesle avec l'esprit de Vitriol : car l'effervescence qui en résulte est une marque certaine qu'ils se pénètrent l'un l'autre , & que l'esprit de Vitriol par conséquent perd sa première qualité.

Outre ces propriétés qu'ont les bains , dont le Sel Armoniac fait toute la vertu , ils ont encore celle de pousser les impuretez du corps par les sueurs , pourvu qu'ils rencontrent des matieres Alkali ; car ils agissent alors comme fait le Sel Armoniac,

T ij

quand on en prend dix ou douze grains dans du bouillon , après qu'on a autant avalé de Sel de Tartre resous ; & c'est ce qui est cause que ces bains sont souvent capables de venir à bout de quantité de maladies fâcheuses, comme sont la Paralyfie, la Cachochymie, le Scorbut, la Palpitation de cœur &c.

Il faut à cette heure que j'examine comment les Malades boivent avec succez des Eaux Minerales sulfurées. Quand je recherche la maniere dont elles agissent , je remarque d'abord qu'elles donnent au sang dequoy ranimer sa flâme , lors qu'elle est presque éteinte. C'est pourquoy ces Eaux sont excellentes dans toutes les maladies , où le sang

n'a point de vigueur ; & c'est ce qui fait qu'elles soulagent ordinairement les Hydropiques , les Phthifiques, & les personnes, qui ont les pâles couleurs.

Les Bains Sulfureux ont encore d'autres qualitez , qui les rendent propres à guérir une infinité de maladies : car ils adoucissent non seulement l'acrimonie des Sels Alkali , mais ils rompent encore, & rendent inutiles les pointes des Acides, comme les expériences suivantes le démontrent. Si l'on dissout du Souphre commun dans une lessive , on remarque en même temps que le Sel de la lessive n'a plus l'acrimonie qu'il avoit auparavant ; on peut faire la même observation sur l'eau forte,

T iiij

qu'on melle avec du Souphre vif, ou avec du Souphre commun ; & quoy qu'il ne refulte de ce mélange qu'une petite effervescence, cependant l'Eau forte perd beaucoup de sa corrosion. Ainsi, il est clair que les Eaux Minerales Sulfurées adoucissent les Sels tant Acides qu'Alcali, & qu'elles ostent par conséquent les liaisons dépravées, qu'ils causent dans le sang & dans les autres humeurs ; & cela est cause qu'on prend ces Eaux ordinairement avec un heureux succez dans les maladies où ces Sels ont le dessus, telles que sont la Phthisie, la Toux, le Rhumatisme, la Lienterie & les autres.

Bien que je n'aye pas fait mention jusqu'icy de la vertu purga-

tive, qui accompagne souvent les Eaux Minerales, & entre-autres les Vitriolées; cependant il est certain que cette qualité est ce qui les rend souvent tres-salutaires: car elles fermentent par là le sang & le suc nerveux, qui se trouvent après en état de se défaire de leurs impuretez; elles piquent aussi en mesme temps la Tunique nerveuse des intestins, & en avancent le mouvement Peristaltique; c'est pour cela que les Eaux Minerales purgatives dégagent les Malades de plusieurs impuretez, que les autres auroient de la peine à dissiper.

Après avoir montré comment les Eaux Minerales operent pour le soulagement & l'utilité des Malades, il est juste que je fasse

T iiij

présentement quelques réflexions sur le danger, qu'il peut y avoir à les prendre. Quand les Malades ont leur Mézentere plein d'obstructions, qui résistent au déplacement des matières, qui les causent, il est à craindre que les Eaux Minérales n'avancent la fin de leur vie, parce qu'alors elles ne peuvent couler par les voyes ordinaires, telles que sont les Veines lactées. C'est pourquoy elles sont contraintes de se faire de nouveaux chemins au travers des Vaisseaux, & d'inonder par conséquent toute la capacité du bas Ventre; de là vient qu'elles causent souvent des Hydropisies mortelles. Aussi ceux qui vont aux Bains, doivent cesser de prendre des Eaux,

dés qu'ils s'aperçoivent qu'elles ont de la peine à passer.

Mais quoyque les Veines lactées ayent leurs tuyaux libres & ouverts pour conduire sans aucun empêchement les Eaux Minerales jusques dans la masse du sang , cependant après s'estre meslées avec cette liqueur , il leur arrive quelquefois qu'elles n'ont presque pas d'issuë par les urines ny par aucune autre voye. C'est pourquoy elles sont contraintes de s'échaper à travers les chairs , & de se porter dans toute l'habitude du corps , où elles causent de différentes fluxions , qui sont les origines de nouvelles maladies.

Quand les Eaux Minerales refluent ainsi du sang dans les vis-

ceres, & dans l'habitude du corps, cela vient souvent de ce que les Reins ou les Ureteres sont bouchez par des sables. Mais il y a encore bien d'autres causes, qui les retiennent dans le corps, puis que les experiences anatomiques ont montré que les Reins, les Ureteres & la Vessie n'ont quelquefois rien qui s'oppose au courant des urines, ou des Eaux Minerales; quoyque pourtant les Malades ayent les chairs pénétrées de serositez, ou qu'ils soient mesme morts de quelque difficulté d'urine. Ainsi il arrive quelquefois que la retention d'urine ou des Eaux Minerales a d'autres causes que le calcul.

Quand on recherche les autres causes, qui retiennent les

Eaux Minerales dans le corps, on voit bien, de ce que le sang fournit aux reins toute la matiere des urines, que c'est luy qui pêche, & qui ne donne pas aux Reins toute la serosité qu'il faudroit ; mais parce que le vice, qui gâte alors le sang, consiste dans la tiffure trop relâchée ou trop serrée de ses principes, il faut voir en peu de mots comment les Eaux Minerales font du mal en ces rencontres.

Si l'on s'applique d'abord à pénétrer pourquoy les principes du sang se relâchent trop, comme on le voit dans l'Anasarque, & dans les Fluxions, on ne sera pas longtemps à reconnoitre qu'un Sel Acide, qui domine sur tous les autres principes du sang, en

est la cause ; car les Acides qu'on verse sur le sang relâchent toujours ses Elemens & les rendent tout sereux. Ainsi, puis que l'Anasarque & la plûpart des Fluxions viennent d'un Sel Acide, qui l'emporte sur les autres principes du sang , il est sans doute que les Eaux Minerales, qui participent des Acides seroient à ces Malades comme du poison, parce qu'elles éloigneroient encore plus leur sang de son état naturel.

Si on examine à cette heure la tiffure trop serrée du sang ; & qu'on sache que cette tiffure dépend d'un Sel fixe , qui le crochete avec ses matieres Sulfurées & terrestres , je ne doute point que les Eaux que les Sels

fixes rendent principalement Minérales , ne soient propres à accroître sa viscosité , & ne détruisent encore plus son tempérament. Ainsi on voit par là qu'il y a fort à examiner la nature des maladies , aussi bien que celle des Eaux que les Malades prennent ; car sans cela on fait prendre souvent mal à propos des Eaux Minérales aux Malades , & cela fait qu'on juge ces Eaux comme mauvaises , quoyque pourtant elles ayent des propriétés admirables pour emporter plusieurs maladies.

Les Madrigaux suivans ont esté faits sur les deux Enigmes du mois d'Avril , dont les Mats étoient un Rabat & une Medecine.

I.

Mercure, dont la plume est sçavante
 & sensée,
 Souffrez qu'à vos Ecrits j'ajoute ma
 pensée.

Avez-vous trouvé dans Tollet,
 Ou dans quelqu'autre Auteur plus ré-
 cent que Tibulle,
 Qu'il vous est permis sans scrupule
 De prendre les Gens au Collet?

L. BOUCHET, ancien Curé
 de Nogent le Roy.

II.

Eviter l'aimable entretien,
 Et fuir les beaux yeux de Lucine,
 C'est de l'amour la Medecine;
 Mercure, vous le sçavez bien.

LEGER DE LA VERBISSONNE.

III.

Inconstance du temps, & de l'esprit
 humain!

Ce qui plaist aujourd'huy, ne nous plaist
 pas demain.

*Cependant, d'où vient que la mode
De ne porter plus de Collet,
Ne paroist point changer ? qu'auroit-il
d'incommode,
Ou de ridicule, ou de laid ?
D'où vient qu'il n'est plus en usage ?
C'est qu'il est d'un Sçavant, ou bien d'un
Homme sage,
Le plus convenable ornement,
Et qu'estre l'un ou l'autre, est chose dif-
ficile,
Le sçavoir, la sagesse, estant meuble
inutile
Chez la plûpart des Gens. Donc, sans
étonnement,
La mode des Collets paroist estre bannie
Sans espérance de retour,
Si ce n'est au Théâtre, & pour la Mom-
merie,
Pour qu'il on a bien plus & d'estime &
d'amour.*

GYGES.

D Elicats & friands, vous qu'un
 Boüillon chagrine,
 Et qui n'avez jamais cherché
 Que vostre goust par tout, avec la Me-
 decine
 Volontiers vous feriez marché
 Que tout ce qui paroist flatteur, doux,
 agreable,
 Fust quand il vous plairoit un Remede
 loüable,
 Et qu'en ne sentant que des Fleurs,
 Ou des plus suaves odeurs,
 Vous püssiez mettre hors ce qui vous est
 nuisible,
 Vous passer de saignée & de purgation,
 Tant chacun de vous est sensible
 A ce qui vous dégouste, & ne semble pas
 bon.



Lâches, que la santé, ce trésor de la vie,
 Touche moins que les autres biens,
 Qui prenez tant de peine, & cherchez
 les moyens

*De satisfaire vostre envie,
Souvenenez-vous que Dieu n'a point
mis le bon goust,
Ny le plaisir, dans les meilleurs Re-
medes.
Soit de l'ame, ou du corps, ces Medecines
laidés,
Qui vous donnent tant de dégoust,
Demandent du courage; & la délicatesse,
De tous vos apétits marque vostre molesse.
Sçachez que la santé vaut bien qu'on
fasse effort;
Aussi l'on voit souvent ce qui mene à la
Je veux dire la Maladie, (mort,
(Ce cruel Bourreau de la vie)
Vous abbatre, fante d'avoir
Surmonté vostre répugnance.
Quand on le veut assez, on trouve le
pouvoir,
En se faisant un peu de violence.
Qui veut bien le Remede en bonne oc-
casion,
Tire un heureux effet de sa précaution.
Le mesme.*

Q. d'Avril 1684.

V

Quoy ! je me laisserois piquer jus-
qu'au sang ; moy
J'avalerois l'amer ; étrange & dure Loy
De la cruelle Medecine !

Non, je déteste sa doctrine ;
Avec du Lait, du Sucre, & du Vin seu-
lement,
Je veux en faire plus que tout médica-
ment

De Medecins, d' Apoticaire,
Que je ne croy pas salutaires.



Sensuel, tout ce que tu dis
Montre bien que sur toy tu n'as point de
puissance,
Que tu ne gagneras jamais le Paradis,
Où l'on ne peut entrer que par la Peni-
tence.

Pour la santé de l'ame, il faut bien plus
d'efforts,

Que pour avoir celle du corps.
Avec si peu de cœur, qui combat pour la
Gloire

*Comme toy , ne ſçauroit remporter la
victoire.*

Le meſme.

V I.

D*Epuis que les Collets ſont remis à
la mode*

*Par un Arreſt du Parlement,
Voyez le Mercure Galant,
Il n'eſt pas juſqu'à luy qui ne ſ'en ac-
commode.*

DIEREVILLE, du Pontleueſque.

V II.

D*Epuis que j'adore vos charmes,
Je ne fais, belle Iris, que répandre des
larmes;*

*Mais j'eſpere bientost gouſter quelque
douceur,*

*Et que contre un Amant vous ſerez
moins chagrine.*

*Mercure, pour purger voſtre méchante
humeur,*

Vous a fait une Medecine.

Le meſme.

V ij

UN jour un certain Personnage,
Homme en apparence fort sage,
Qui toujours alloit en Rabat,
Soit Conseiller, soit Avocat,
Soit Abbé, fort peu vous importe;
Il estoit un de ces trois-là.
Or cet Homme estoit fait de sorte,
Qu'il falloit estre au Qui-va-là,
Quand on le voyoit à la Porte.
A tous momens il badinoit,
C'estoit le foible de son ame;
Et s'il rencontroit Fille, ou Femme,
Fort rarement il l'épargnoit.
Dans son jeu pourtant fort honneste,
Et plus importun qu'indiscret,
Ne cherchant guère le secret,
Ny rendez-vous, ny teste-à-teste.
Un jour donc qu'il se trémoussoit
Aupres d'une agreable Fille,
Fort égrillarde & fort gentille,
Et qu'un peu trop il l'agassoit;
Ab, j'ay trop eu de patience,
Dit-elle, en se jettant sur luy,

*Il faut que l'on sçache aujourd'huy
Comment je punis qui m'offence;
Rabat, Manchettes, en auront,
Vos cheveux mesme en pâtiront.
Une si soudaine entreprise
Interdit le Badin galant,
Qui n'estant plus si frétilant,
Regarde avec grande surprise
Son équipage gaudronné,
Pitoyablement chiffonné.
Alors nostre Belle plus fiere
Reculant trois pas en arriere,
Le salua fort humblement,
Et luy dit assez plaisamment,
Je ne jouëray pas davantage,
C'en est assez pour un débat,
Nous reviendrons au badinage,
Mais allez changer de Rabat.*

*DE LA BARRE, S^r de
Courtevoye.*

I X.

*U*N Remede autrefois me sembloit un
tourment;
Mais je change de sentiment

238 *Extraordinaire*

*En faveur du Galant Mercure,
Et je ne pourrois, sans murmure,
Estre privé de celuy qu'en ce mois
Il nous présente; & sans estre aux abois,
Ny craindre de faire la mine,
Je cours apres sa Medecine.*

C. HUTUGE, d'Orleans,
demeurant à Metz.

X.

I*L faut tomber d'accord que le Rabat
accole
Et baise les Gens quand il vole,
Que c'est luy qui devint autrefois si com-
mun,
Qu'il estoit en tous lieux l'ornement de
chacun,
Que depuis quelque temps la Mode va-
riable
Dans les emplois de Mars l'a rendu
méprisable,
Qu'on eut pour le quitter motifs à ce
mouvans,
Et que s'il se console enfin dans sa dis-
grace,*

*C'est qu'il conserve encor sa place
Chez la plus grand' part des Sça-
vans.*

ALCIDOR, du Havre.

XI.

*C*E qui prend sa vertu de Climats
différens,
Qui marche rarement sans qu'un Docteur
l'approuve,
Qui porte le dégoût par tout où l'on la
trouve,
Qui vers des Lieux secrets fait retirer
les Gens,
Qui les sçait faire mettre en plaisante
posture
Pour luy donner passage, & tant que cela
dure,
Qui les fait grimacer, l'eau tombant de
leurs yeux,
C'est une Medecine, on ne peut croire
mieux.

Le mesme.

XII.

EN verité, Seigneur Mercure,
Vous prétendez me faire injure.
Moy, je porterois le Colet?
Vrayment je suis vostre Valet.
L'on ne voit guère qu'à mon âge
On se mette en tel équipage,
Si ce n'est quelque Enfant de Chœur;
Mais à vray dire, mon humeur
Vient que je vive d'autre sorte.
Dire comment, peu vous importe.
Qu'il vous suffise maintenant
De sçavoir que vostre présent
Pourroit estre un jour mon affaire;
Mais bouche close de cecy,
Car à dix ans parler ainsy.
L'on diroit que je dois me taire.
Quand vous me serez nécessaire,
Ne m'apportez pas un Rabat
Qui sente l'Homme en Célibat.

Je. J. COUTARD, âgé
de dix ans.

XIII.

Mercure n'est plus Messager,
Il néglige la Cour Divine,
Pour embrasser la Medecine,
Nous ordonnant de nous purger.

CARRIERE, de Vitré
en Bretagne.

XIV.

Vous vouliez m'attraper, Mer-
cure,
Mais en fait de Rabat je suis comme
ancien.

Depuis plus de dix ans que je porte le
mien,

Voyez si par vostre peinture
J'en connus bientôt la figure;
A quoy sert un Rabat qui n'est suivy
de rien?

XV. (Apoticaire,

Vous, qui pour enrichir quelques
Faites tout par avis d'Hypocrate
& Galien;

Vous, qui consommez vostre Bien
En Medecines, en Clistres,

Q. d'Avril 1684. X

242 *Extraordinaire*

*Apprenez aujourd'huy qu'un Flacon
d'un bon Vin*

*De Saint Laurens, ou de Bourgogne,
Fait bien mieux une rouge trogne
Que le Sené d'un Medecin.*

XVI.

DE ton Rabat, Mercure, on se tient
honoré;

*Mais ton autre présent doit estre censuré,
Ton action est trop mesquine,
En nous voulant embarrasser.
Pour moy, j'en ay l'humeur chagrine,
Qu'un Dieu veuille ainsi s'abaisser
A donner une Medecine.*

*AVICE, de Caën, Ruë
de la Harpe.*

• XVII.

MERCURE, dès le temps de mon ban-
nissement,

*Qu'il me fallut vuidier, comme on dit, hors
la Ville,*

*Pour une chose autant honorable qu'u-
tile,*

*Ma santé demandoit un bon Médica-
ment,*

Ou quelque bonne Medecine

Assez forte, & qui déracine.

Une de vostre main a si bien opéré,

Que j'en ay l'effet désiré,

Je ne suis plus incommodée;

*N'importe qu'en raillant de moy, l'on
dise icy,*

*Qu'une Femme jamais ne fut si bien
vuidée,*

*Je m'en trouve assez bien, j'en ay peu
de soncy.*

L'EXILEE de la Ville
Françoise.

XVIII.

Si nous croyons le Dieu Mercur,

Qui sçait la Mode, je vous jure,

La Cravate est pour le Soldat,

Et pour le Sçavant, le Rabat.

L'EPINAY-BURET, de
Vitré en Bretagne.

XIX.

AH, bon Dieu, la cruelle injure
 Que vous m'avez faite, Mercure!
 Je ne puis vous la pardonner.
 Estoit-ce pour m'empoisonner,
 Que vous venez à la sourdine
 M'apporter une Medecine?
 Je n'en ay jamais pris avec facilité,
 Mon cœur pour ce Remede a trop de ré-
 pugnance;

Helas! il bondit, quand j'y pense.

SYLVIE, du Havre.

XX.

Vous voulez distinguer, Mercure,
 Par vostre Kabat les Sçavans;
 Mais je connois des Ignorans
 Qui le portent, je vous assure.

CARRIERE, de Vitré
 en Bretagne.

XXI.

Quand il faut prendre Medecine
 De la main de Monsieur Purgon,
 Je fais plus d'une heure la mine,
 Craignant que ce ne soit poison.

du Mercure Galant. 245

*La couleur en est effroyable,
Enfin je la prens à regret;
Mais Mercure luy seul a trouvé le secret
De m'en donner une agreable.*

*L'aimable Brune à l'Anagramme,
Je renonce à têter, de la
Rue du Mail.*

XXII.

A*H, je vous tiens par le Rabar,
Mercure Apoticaire, à la teste mutine;
Nous allons voir un beau Sabat,
Si vous ne me donnez vifte une Mede-
cine.*

*L'ANGELY, de la Bande
joyeuse.*

XXIII.

J'*Avois besoin de Medecine,
J'en pris hyer au matin d'une Source
divine.
Et ce fut de la part du Mercure Galant.
D'autres me rendent foible, & celle-cy
conforte;*

Elle estoit douce, elle estoit forte,

X iij

246 *Extraordinaire*

*Sans avoir rien de violent.
 Il en est bien peu de pareilles,
 Il n'a point fallu de Sergent
 Pour la faire passer, elle a fait des mer-
 veilles,
 Et j'ay dequoy pour mon argent.*
 LA BELLE NOURRITURE.

XXIV.

*V*Os Enigmes, Galant Mercure,
 Ne donneront point la torture.
 On en trouve les Mots sans y resver long
 temps;
 Le Rabat est celui qu'on donne à la pre-
 miere;
 La Medecine aussi qu'on estime au Prin-
 temps,
 Peut estre l'autre Mot qu'on donne à la
 derniere.

DE NEUFVILLE.

XXV.

*R*Elles, qui prenez maints Clisteres
 Pour vous conserver le teint frais,
 Quittez-moy vos Apoticaïres,

*Et courez chez Mercure, il a de grands
Secrets.*

*Outre qu'il sert à peu de frais,
C'est que toutes les Medecines
Sont faites de Drogues si fines,
Qu'on diroit que pour vous ce Dieu les
fait exprès.*

*Le Geographe parfait de
la Ruë des Noyers.*

XXVI.

*P*our un Dieu galant, délicat,
*Mercur*e a fort mauvaise mine
De venir en petit Rabat
Faire icy le Cncisle avec sa Medecine,
NICAISE CALOTIN, Mouton
de la Doucette de la Ruë
de Bétizy.

XXVII.

*Q*uoy que je ne sois pas du nombre
des Sçavans,
Le ne veux point changer la Mode
De porter de Collets, elle est bien plus
commode.

X iiii

248 Extraordinaire

*S'ils vous baissent aux moindres vents,
Les Cravates font encor pire,
Lors que le vent les fait voler;
On est envelopé, meisme sans qu'on res-
pire,
Vous vous sentez toûjours affubler, aveu-
gler.
Laissons-donc aux Soldats ces Nappes
racourcies,
Dont on pare la gorge ; & ces grands
Tabliers
A la Noblesse, aux Cavaliers,
Les Cravates pour moy seront toûjours
bannies.*

GYGES.

XXVIII.

Certain expert Tailleur d'une Ville
estimée,
Fort adroit, vigilant, de grande renom-
mée,
Ne prenant, disoit-il, que ce qu'on luy
bailloit,
Et toûjours le double tailloit,

Sans qu'on s'en apperçût, tant il avoit
d'adresse,

Fut un jour de Feste à confesse

A certain Pere Jacobin,

Qui connoissoit le Pelerin;

Dites tous les pechez de vostre conscience

Qui sont en vostre connoissance.

Qui ne s'examine pas bien,

Fait pis que s'il ne faisoit rien,

Luy dit plusieurs fois ce bon Pere,

Qu'il croyoit sans raison commode assez
pour luy;

Mais en l'interrogeant, il luy perça
l'Ulcere.

N'avez-vous point du bien d'autrui?

C'est surquoy les Tailleurs doivent faire
revenue.

Non, non, répond le Penitent,

Qui d'estre ainsi fouillé n'estoit pas trop
content,

Tout ce que j'ay de reste, on le jette à
la Rue,

J'ay purgé ma Boutique avant que de
venir,

250 *Extraordinaire*

*C'est dont je vous assure, & le peux main-
tenir.*

*Et moy, dit le bon Pere, ayant pris Me-
decine,*

*Je suis fort bien purgé de l' Absolution
Que la facilité destine*

*A des Gens comme vous sujets à caution.
Cherchez donc bien qui vous la donne,
Et sans restituer, celuy qui vous par-
donne.*

Le mesme





LETTRE
DE M^r COMIERS
DOCTEUR EN THEOLOGIE,

Prévost de Ternant , Professeur des
Mathématiques à Paris.

*Contenant des Reflexions sur les
changemens de la surface de la
Terre. Et la facile Construction de
toutes sortes de Cadrans Solaires,
par un seul point d'ombre, ou par
deux points d'ombre, sans connoi-
tre la Declinaison de la Muraille,
ni l'Elevation du Pole.*

L'Horologeographie , ou la
Science de faire des Ca-

drans & Montres solaires , Fixes ou Portatives, a toujours fait dans la Theorie & dans la Pratique, une des plus agreables occupations de l'Esprit , & de la Main des plus Sçavans , pour montrer au doigt & à l'œil , ce que la divine Astronomie a de plus relevé , *Grande quod docet umbra nihil.*

Ils rendent visibles les heures courantes de la durée du jour naturel que les Grecs appellent *Niktimeron*. Et ces 24 heures égales Astronomiques commencent d'un midy à l'autre , & sont représentées sur les plans par les Sections des grands Cercles qui partant des Poles divisent l'Equateur en 24 parties égales.

Ils rendent visibles dans le Ca-

dran Babilonien les heures passées depuis le lever du Soleil : & dans le Cadran Italique, ils montrent les heures écoulées depuis le coucher du Soleil du jour précédent où les heures qui restent jusques à la 24. de son coucher.

Ils montrent dans le Cadran Judaïque les douze heures qui partagent toujours également la durée de chaque jour artificiel ou Solaire depuis qu'il se leve jusques à ce qu'il se couche, le midy étant toujours à six heures. C'est pourquoy J. C. le Soleil de Justice dit à ses Disciples en Saint Jean chap. ii. verset 9. *N'y a t'il pas douze heures au jour.* Ces heures appel'ées Planetaires par les Chaldéens, sont encore en usage dans l'Eglise qui les appelle Heu-

res Canoniales. Tous les Chrétiens s'en sont aussi servi du moins jusques en l'année 540, puis que S. Benoist regla sur ces heures le Service Divin, & l'Exercice des Religieux. *Prime, Tierce, &c.*

L'Horologeographie qu'on appelle aussi *Gnomonique* à cause de l'Stile à plomb dont la pointe qui est en l'air represente le Centre du monde, sçait lier le temps par des liens d'ombre. Elle regle icy bas sur terre routes les démarches du Soleil, elle luy donne pour Barrierès ou Tropiques deux lignes Hyperboliques, elle mesure la durée de tous ses mouvemens, & tout cela d'une maniere tres-surprenante, puis que c'est par deux choses toujours contraires, toujours directement

opposées , & si incompatibles, que toute la force de la Nature, & toute l'adresse humaine ne pourront jamais réunir , l'Ombre & la Lumiere, puis que *non cedit Umbra Soli. Luminis umbra fugax , fugitivi luminis index.* Tellement qu'un point d'ombre produit toutes mes merveilles, si le Plan est éclairé du Soleil : ou bien au contraire sur un Plan ombragé , par l'image du Soleil réfléchie par la seule superficie d'un morceau de miroir plan detamé & bien depoli en sa surface inferieure posée sur un Plan bien Horizontal , & pour éviter la diversité de l'inclinaison de ce morceau de verre , je me suis autrefois servi du Mercure versé dans un trou fait dans la pierre d'ap-

puy de la Fenêtre. J'ay aussi fait des Cadrans Solaires sur un Plan ombragé, faisant passer les rayons du Soleil par un petit trou fait en une des ardoises, de la partie du couvert qui avance hors de la muraille avec ces mots

*Umbrosi Phæbus plani dum recta
penetrat,
Seque, summeque suo Lumine pingit
iter.*

Il est pourtant vray que toute cette belle Science est fondée sur un principe tres-faux. *Que la pointe du Stile, soit le centre du mouvement annuel du Soleil, ou de l'Ecliptique que le Soleil semble parcourir au tour de la Terre, puis que la substance fluide & materielle du Soleil, qui depuis 5633 ans fluë & reflüë incessam.*

du Mercure Galant. 237

ment au Centre de l'Univers,
comme les Rivières dans la Mer,
y fit par son amas pour la pre-
miere fois le quatriéme jour de
la Creation, ce que la Sainte
Ecriture dans le chap. 43. vers. 2.
de l'Ecclesiastique, appelle le
Vaisseau admirable, & que les
ignorans appellent impropre-
ment le corps solide du Soleil.

*Ce grand & merveilleux flambeau
Sans qui la Terre est un tombeau.*

Ce brillant Roy de lumiere,

*Par un flux & reflux de sa pure
matiere,*

*Est luy-mesme le Trône où luit la
Majesté,*

Du Dieu dont il tient sa clarté.

La chute precipitée de ces tor-
rens de lumieres, qui passent con-
tinuellement par le Centre de:

Q. d'Avril 1684.

Y

l'Univers communiquent moins de leur mouvement, sur les Mers qui sont vers le Tropique d'Hiver, & au contraire font plus d'effort, & d'impression de leur mouvement accéléré sur la surface solide des terres qui sont sous le Tropique d'Esté & élèvent davantage nôtre terre & son tourbillon, de mesme qu'un Jet d'eau jette en haut & y soutient une Boule creuse de bois ou de métal. Ainsi cette année 1684. le Jeudy 29. Juin avant midy, la Terre étant au 8. degré, 4. minutes, & 39. secondes, & 20 troisièmes du *Capricorne*, le Soleil nous paroitra Apogée au mesme degré & minute de l'Ecrevisse. Et avancera chaque année d'une minute, 1. seconde, & 10. troi-

sièmes , mais il y a bien lieu de croire que l'élevation du Pole & le mouvement de la progression de l'apogée varie l'éloignement de la Terre, laquelle change aussi de Centre de gravité estant toujours inégal , par la différente impression de mouvement que luy communique le poids du courant de la lumière solaire, & suivant que par les inondations la surface de notre Globe change de nature, par les sables & terres que les Rivieres charrient dans la Mer. C'est pourquoy la superficie de la terre augmente en un endroit , & celle de la Mer en un autre.

C'est ainsi , au dire mesme de Senéque, que la Mer est devenue Terre-ferme dans l'Egypte, par le

Y ij

limon, & par les terres que le Nil y a continuellement apporté lors de ses inondations qui commencent regulierement le 17. de Juin, & augmentent pendant 40 jours, & décroissent pendant 40 autres jours. Et le Phare qui est maintenant joint à la Terre-ferme, en estoit éloigné, du temps d'Homère d'une journée de Navire vogant à pleines voiles. Paris a esté pleine Mer, ce que l'on conclut d'une Digue pleine de toute sorte de coquillage. La Mer couvroit autrefois la Hollande, la Zelande & la Gueldre. Saint Louïs pour son voyage du Levant s'embarqua à *Aigues-mortes*, qui est maintenant éloigné de deux lieües de la Mer, & *Fréjus* d'une demi lieüe. On voit encores

à present dans des Rochers à demi lieüe de *Salon de la Crau* en Provence, quoy que dans un lieu éminent ; & dans un Rocher en l'Abbaye de Mont-major à un quart de lieu d'Arles des grands anneaux de fer qui servoient à attacher les Cables des Barques &c.

La Mer en échange a par ses inondations diminué la surface de la Terre-ferme, a separé la Sicile de l'Italie, les Isles de Ceylan, & les Maldives de l'Inde. La Mer sumergea autrefois de grands territoires dans la Thessalie, ce qu'elle a fait de notre Siècle dans la Frize, Hollande, & ailleurs. La Mer Baltique couvre à present la fameuse ville *Vineta*. Thales, Aristote, & Senèque dans le 7. des Questions

naturelles chapitre 5. assure que la Mer inonda les villes de *Burim* & *Helicem*, dans le sein de Corinthe, *Quarum in alto vestigia apparent*, comme dit Pline au Livre 2. chap. 92. ce qu'Ovide avoit aussi assuré dans le 15. de ses Metamorphoses

Si queras Helicem & Burim Achaïcas urbes,

Invenies sub aquis. Et adhuc ostendere nauta,

Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

Il y a 2284 ans, que les Prêtres d'Egypte disoient à Solon d'Athènes ce que Platon rapporte dans le Dialogue qu'il a intitulé *Timée*: Que par les anciennes traditions il avoient appris qu'autrefois tout contre Gibraltar il y

avoit une Isle nommée *Atlantide* plus grande que l'*Asie* & l'*Afrique* ensemble, & que par un horrible tremblement de terre, & par un deluge de 24 jours elle abîma & fut couverte de la mer. Personne n'ignore qu'en l'année 1497. *Americus Vesputius* Florentin en ayant découvert le reste, luy a donné le nom d'*Amerique*, où est la Riviere *Suriname*.

La terre a des Cavitez immenses, c'est pourquoy *Senèque* *quest. natur. lib. 3. cap. 16.* disoit, *Abrupti in infinitum hiatus qui sapè illapsas urbes receperunt & ingentem in altum ruinam condiderunt.* Enfin les eaux de la Mer venant à percer la croûte ou voute des Abîmes centraux de la terre, s'y abîmeront, & lairront la surface

264 Extraordinaire

de la terre seiche & aride, & pour lors conformément à la Prophetie d'Isaïe chap. 30. verset 26. *La lumiere du Soleil sera sept fois plus forte*; C'est pourquoy comme dit Saint Jean dans le chap. 16. verset 8. de l'Apocalypse. *Le Soleil afligera les Hommes par chaleur & feu.* Voicy les termes Latins *Æstu magno & igni.* Et pour nous indiquer le *Quando*, il parle ainsi des sept jours de la semaine de la durée du monde, *Quinque ceciderunt, unus est, & alter*, qu'étant jeune je croïois devoir finir en l'année 1666. à compter depuis la Mort de Jésus-Christ, *nondum venit.*

Revenons à nos Cadrans Solaires, bien que l'Excentricité de la terre, soit la cause que le mouvement

vement apparent du Soleil employe presque huit jours de plus au deçà de l'Æquateur depuis l'Equinoxe du Printemps, à celuy d'Automne, que de celuy-cy au premier, & que la durée des heures sont plus grandes en Esté qu'en Hyver, ce que l'on reconnoit par les Horologes à Pendules, neanmoins, *Cum de minimis non caret Prator*, le Cadran Solaire mesure le temps & sert à regler les Horologes sonans; & sans estre Chaldéen, c'est à dire Astrologue il marque le moment de la naissance & de la mort de tous ceux, qui pendant que le Soleil luit, viennent ou sortent du monde, car comme dit le Livre de la Sagesse, *Umbra transitus est tempus nostrum*. En effet,

Q. d'Avril 1684. Z

si un Cadran Solaire sçavoit parler à tous ceux qui regardent quelle heure il est, il donneroit ce salutaire avis, *Forsan ultima tibi*, car comme dit Horace, *Mors ultima linea rerum.*

Ancieneté des Cadrans Solaires.

Depuis qu'Hermes Trimegiste eut observé, que le *Cynocephale* animal sacré à Serapi Dieu des Egyptiens, urinoit par intervalles égaux vingt-quatre fois par jour, on a toujours divisé chaque jour naturel, & chaque jour artificiel en parties égales qu'on a appelé Heures. Ovide dans le second des Métamorphoses décrit le Soleil dans son Trone ayant au tour de soy les

heures en distances égales.

*In folio Phœbus ... & posita spatiis
equalibus Hora.*

Comme les Egyptiens appelloient le Soleil *Horus*, ils en ont tiré le nom d'*Heure*, qu'*Homère* dans le 5. des *Iliades* appelle les Gardiennes des portes du Ciel. C'est pourquoy les Romains ayant divinisé *Narsilia* Femme de *Quirinus* l'appelloient *Hora*, c'étoit la Déesse de la jeunesse qui luy faisoit des sacrifices, & son Temple étoit toujours ouvert.

Le Livre de *Iob* le plus ancien de tous les Livres fait mention du mot d'*Heure* au chap. 10. verset 14. Et dans l'*Exode* au chap. 9. verset 8. on trouve ces mots *demain à cette mesme heure*. Le Dieu-

Z ij

teronome au chap. 28. verset 57. parle des enfans nez à la même heure.

La Sainte Ecriture nous apprend dans le Livre de *Ruth*, qui fut la meilleure Bru du monde, de la belle *Noëmi*, au chapitre 2. vers. 14. que *Booz* étant avec les Moissonneurs, dit à la Moabite *Ruth* *Quando hora vespescendi fuerit, veni huc & comedere panem, & intinge bucellam tuam in aceto.*

Tobie au chap. 11. vers 14. lors qu'il eut frotté les yeux de son pere aveugle avec le fiel d'un Poisson. & *sustinuit quasi dimidiam ferè horam*, luy fit recouvrer la vûë en luy arrachant de l'œil la membrane de la tache.

Le Roy *Achas* est le premier qui dans *Jerusalem* ait fait une

Montre Solaire qui marquoit les douze heures, leurs demi & leurs quarts d'heures, comme on conclud du quatriéme Livre des Rois au chap. 20. verset 11. C'étoit une Montre verticale, & en temps d'Hyver, lors que ce Roy vit après midy l'ombre de la pointe du style retrograder de dix lignes ou degrez que les Hebreux appellent *Mahaloth*, & partant il marquoit les quarts d'heures. Les Sçavans connoitront ce que je dis, & que *umbram ascendere & crescere idem est, nam umbra dum hieme post meridiem crescebat in plano verticali, descende-*

Anaximenes Milesius Disciple d'Anaximandre & de Thales est le premier, au raport de Plin *lib. 2. cap. 76.* qui fit à Lacede-

Z iij

mone un Cadran Solaire qu'il appella *Sciatericon* du mot Grec d'ombre : longtemps après l'usage en vint à Rome , comme dit Pline *lib. 7. cap. 60.* C'étoit l'office des enfans d'annoncer l'heure. Bientot on vit par tout tres-grande quantité de Cadrans Solaires dans Rome , du temps de Plaute qui mourut au dire de Cicéron en la 149. Olympiade, & la 570 année de la Fondation de Rome , c'est pourquoy dans la *Bæotia* qui est l'une des 41. Comedies perduës de Plaute, le Parasite , peste contre l'Inventeur des Heures & des Cadrans.

*Ut illum Dii perdant , primus qui
Horas reperit,*

*Quique adeò primus statuit hoc So-
larium,*

Qui mihi comminuit misero articulatim diem.

Nam me puero uterus hic erat Solarium.

Ubi iste monebat esse, nisi cum nihil erat.

Nunc etiam quod est, non Estur, ni Soli lubet.

Itaque adeò oppletum est oppidum Solaris

Major pars populi aridi reptant fame.

Il y a encore bien de Parasites dans ce Siecle, de même que chez les Persans. *Quibus, comme dit Ammian Marcellin lib.23. Venter unicuique pro Salaris est. Et qui vivent en bêtes au dire d'Aurèle Cassiodore, Variarum lect. cap. 26. Belluarum ritus est, ex ventris esurie sentire Horas.* L'un des

Z iij

deux Vieillars dont il est parlé dans Daniel au chapitre 13. verset 13. *Ambo ulnerati amore Susanna*, dit à son Camarade, *camus domum quia Hora prandii est.*

Des passages cottez cy - dessus , & tirez de l'ancien Testament , comme aussi de ce que le Saint Evangile , selon Saint Matthieu au chapitre 27. verset 45. & 46. porte que *Depuis la sixième heure du jour* , qui est en toute Saison l'heure de midy , *jusques à la neuvième* , c'est à dire jusques à trois heures après midy, puis que c'étoit dans le temps de l'Equinoxe que les heures Antiques, Planétaires & Judaïques sont d'égale durée aux heures Astronomiques ou au temps que 15. degrez de l'Equateur employent

à passer sous le cercle Meridien. Toute la Terre fut couverte de tenebres. Et sur la neuvième Heure, c'est à dire à trois heures après midy, Iesus jetta un grand cri, en disant, *Eli, Eli, Lamma Sabaëthani.* Comme vous aimez l'étude de la Cabale donnons luy à present un demi quart d'hure de temps.

Je dis que *Eli*, que les Hebreux prononcent *Ieli* est le second des 72. noms de Dieu tous terminez en *Ah* ou en *El* que les Cabalistes forment de trois Lettres des 72. contenûes dans chacun des 19. 20. & 21. versets, du 14. chapitre de l'Exode, où Moïse a decrit cette miraculeuse Colonne, la Figure de Jesus-Christ. *Qui stetit inter castra Ægyptiorum & castra Israël, & erat*

nubes tenebrosa illuminans noctem.

Cette nuée tenebreuse, qui éclairait le peuple de Dieu pendant la nuit. Car prenant la lettre *Iod* qui est la seconde lettre du premier de ces trois Versets, & la lettre *Lamed* qui est la penultième du second Verset, & enfin la lettre *Iod* qui est la seconde du troisième Verset on forme le nom *Ieli*. Ils tirent même ces 72. noms de Dieu, du nom tres-sacro saint, & par respect ineffable *Iehovah* qui est le nom propre du Créateur, c'est pourquoy les Rabins appellent ce nom *Sem hammephoras*. C'est à dire expositif, car tous les autres noms quoy que de quatre Lettres sont par rapport aux créatures, comme dans la Genèse cha-

pitre 18. verset 3. le nom divin *Adonay*, du verbe *Adon* qui signifie Seigneur. *Daijan* Juge. *Tsaddick* Juste & *Hannum* Misericordieux &c.

Revenons à nos *Heures*, par tous les passages sus-citez de la Sainte Ecriture tant du nouveau que de l'ancien Testament. Je conclus. 1° Que le nom d'*Heure* a toujours esté pris pour une 24 partie du jour naturel, ou pour une douzième partie du jour artificiel qui est le temps que le Soleil demeure chaque jour sur l'horizon. 2° Que les Hébreux, les Grecs, & les Romains divisoient par leurs Montres Solaires chaque jour artificiel en douze heures égales entre-elles, mais inégales si on comparoit leur durée,

à la durée des heures d'un autre jour : mais que leurs Horologes mécaniques divisoient tous les jours naturels en 24 parties égales qu'ils appelloient heures , ce que je pourrois encore démontrer par Tattius qui explique pourquoy on disoit que dans la Grèce , le Soleil faisoit le jour de 15 Heures au Solstice d'Esté, & de neuf Heures seulement au Solstice d'Hyver.

J'espère que M^r Bernier aussi grand Voyageur que grand Médecin , & scavant Philosophie corrigera dans la seconde impression de son tres-docte *Abbrégé de la Philosophie de M^r Gassendi* , ce qu'il a dit au sujet des Heures dans la 44. page de la *seconde Partie*. Voicy ces termes. Le nom

d'Heure est veritablement ancien, mais il estoit pris pour Saison, & ce n'est que depuis quelques Siècles qu'on l'a pris pour la 24. partie du jour.

Martial dans la huitième de son quatrième Livre de ses Epigrammes remarque au long quels étoient les différens exercices des Romains pendant les 12. heures de chaque jour artificiel

Prima salutantes, atque altera continet hora,

Exercet raucos tertia causi dicos.

In quintam varios extendit Roma labores.

Sexta quies Lassis, septima finis erit.

Sufficit in nonam nitidis octava palaestris;

Imperat exstructos frangere nona thoros.

278 *Extraordinaire*

*Hora libellorum decima est, Euphe-
me, meorum;*

*Temperat ambrosias cum tua cura
d'apes;*

*Et bonus atherco laxatur nectare
Casar,*

*Ingentique tenet pocula parca manu.
Tum admitte jocos, gressu timet ire
licenti*

Ad matutinum nostra Thalia Iovem.

Ne vous étonnez pas de ce que Martial donne la qualité d'enroûé aux Plaideurs du Barreau Romain, puis que l'Accusateur avoit six heures pour haranguer, & le Défendeur en avoit neuf. Ce que Cnée Pompée réduisit à deux & à trois heures. Cependant dans l'ancienne Rome au recit de ce qui se passoit dans l'Empire de la Lune, on disoit

est comme icy ; car les plus grands Hommes , & les plus Gens de bien y furent persecutez. *Furins Camillus* , & *Livius Sabinator* à Rome , *Aristide* & *Miltiades* , à Athènes ; enfin *Ciceron* & *Socrate* les plus sages , & les plus Gens de bien du monde furent condamnez ; & *Publius Clodius* , le plus méchant de tous les Hommes fut absous par le Sénat ; & les *Livies* & les *Scipions* qui avoient mérité tant de Triomphes furent contraints de se parer contre de jugemens violens par un exil volontaire , ce qui obligea un de leurs Poètes de dire

Ut solvat Corvos notat censura Columbas

Si vray que dans le 24. chapitre des Actes des Apôtres nous li-

sons que Tertulle & le grand Prestre Ananias que Saint Paul appelle *Muraille blanchie* , persécutoient ce grand Apôtre sous prétexte de Religion. Et le renommé Theogonius grand Hypocrite Arrien & Saducien , & en cette qualité n'écoutant pas Salomon dans le 15. verset du 17. chapitre de *Misle* ou des *Proverbes* pour obéir à une Dame Héretique persécuta à outrance le Saint Homme Eustathius pour mettre à couvert un Homme d'iniquité de mesme profession & art que les 170. Romaines qui furent executées en la 423. année de Rome *T. Valerius* & *M. Claudius Marcellus* étans Consuls. Voyez Theodoret au chap. 20. du premier Livre de son Histoire

Ecclesiastique. Cependant l'ancienne Rome se vançoit comme dit Ciceron *lib. 7. Epist. famil. 30.* que sous le Consulat de Caninius Revillus, *Toto suo Consulatu somnum non vidit, nihil eò consule mali factum est, nemo pransus est.* Macrobe vous en dira les raisons en son second & septième Livre.

Je ne suis donc pas surpris, M^r, que le *Mercuré Galant* du mois d'Avril 1684, vous ait inspiré le desir de la connoissance des Heures par le Soleil, & puis que vous demandez ce que je pense du Cadran ou Montre Solaire que M^r Crochat a fait à Saint Denis, je vous invite de venir voir dans la vieille Rue du Temple, la superbe & magnifique Maison de M^r Amelot de Biseuil, Maître

Q. d'Avril 1684. *Aa*

des Requestes , dans laquelle après n'y avoir pû pendant plusieurs heures assez admirer ce que l'Auteur du Livre intitulé *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, n'a pû dire qu'en gros depuis la 144. page, cent sortes de Chefs d'œuvre des plus sçavans Maitres de l'Europe en Architecture, Sculpture, Marqueterie, Peinture & Broderie, avec une agreable profusion d'or & d'azur, & toute sorte de Cadrans Solaires dans les deux Cours, je vous y feray encore admirer dans l'interieur de la Maison sous un Pavillon Royal le *Gallici Solis excursus*. C'est un Cadran Solaire sur un grand pan de muraille, sur laquelle l'ombre de la pointe d'un

ne Fleur de Lys , marque le jour de la naissance du Roy , & les jours de ses victoires &c. C'est de l'Ouvrage du R. P. Claude Religieux Carme , Aumonier de la Maison , il ne se sert que de la Bouffole rectifiée pour trouver la déclinaison de la muraille , & cependant il réüssit par tout dans la dernière justesse.

Vous avez, M^r, le goût fin de souhaiter du solide dans toutes vos lectures , & d'apprendre en lisant , & de connoître en voyant. Car comme dit l'Eccles. cap. 39. vers. 39. *Omne opus hora satisfaci ministrabit.* Et bien, M^r, je veux bien vous donner deux ou trois Lettres , tout ce que l'Horologieographie a de plus beau & de plus sçavant , & mesme plusieurs

Aa ij

choses tres-curieuses qui n'ont point encore esté pratiquées.

Vitreuve le grand Architecte de l'Empereur Auguste est à mon avis le premier qui nous ait laissé par écrit la construction des Cadrans Solaires, c'est dans les 8. & 9. chapitres du neuvième Livre d'Architecture, sur lequel Daniel Barbaro Noble Vénitien Patriarche d'Aquilée fit de tres-doctes Commentaires, qu'il donna au public en Langue Italienne es années 1567. & 1584.

COMIERS, Prevost de Ternant.

On donnera la suite de ce Traité dans les suivans Mercurès Extraordinaires.

Voicy deux Sonnets qui ont esté
faits pour M^e le Duc de S. Aignan.
Le titre de chacun de ces Sonnets
vous fera connoître quel en a esté le
sujet.

SUR LE RETOUR DE
M^e le Duc de Saint Aignan
en son Gouvernement du Ha-
vre.

DAns le temps, où l'on voit l'Invinc-
cible LOUIS
Porter en divers lieux l'effroy de son
Tonnerre,
Et faire justement trembler toute la
Terre,
Par les heureux succès de ses faits
inouis.



Pendant que les plus fiers se sont éva-
nouis,

*Que Luxembourg se rend , qu'Alger
cesse la Guerre ;*

*Que Gènes de frayeur met bas le Ci-
meterre,*

*L'Illustre Saint Aignan rend nos cœurs
réjoûis.*



*Son retour désiré pendant plusieurs an-
nées,*

*Qui va rendre en ces lieux nos heures
... fortunées,*

*Ne s'est pû rencontrer dans la profonde
Paix.*



*D'une nécessité , dont la Loy nous en-
gage,*

*A souhaiter icy qu'on n'en fasse ja-
mais,*

*Puis qu'elle ôte à nos yeux ce glorieux
partage.*

SUR LE PROMPT DE-
part de ce mesme Duc du
mesme Gouvernement.

L A nuit chasse le jour, du calme naist
l'orage.

Aux plus belles Saisons succede un rude
Hyver,

Et jamais dans le monde on ne peut rien
trouver

Qui soit si bien fondé que le temps ne
l'outrage.



L'inconstance est toujours son plus solide
ouvrage;

S'il donne des plaisirs, c'est pour nous
en priver.

La tristesse est l'écueil où l'on voit arriver
A la plus forte joye un imprévu nau-
frage.



Grand Duc, nous l'éprouvons en vôtre
prompt départ,

288 Extraordinaire.

Un retour agréable où je prens tant de
part,
Nous faisoit esperer un bonheur plein
d'envie.



Mais il falloit s'attendre à quelque
grand revers,
Puis que vous ne trouvez rien de doux
en la vie,
Que d'estre auprès d'un Roy qu'admire
l'Univers.

Je me souviens que vous m'avez
demandé l'explication d'un Chifre
employé dans le X X I I. Extraor-
dinaire.. L'Auteur me l'a enfin en-
voyée, & je vous en fais part. Vous
trouverez dans la mesme Lettre com-
ment 38. 24. 27. 45. 93. veulent
dire, S'il étoit des Amans dis-
crets. C'est un Chifre qui vous a
embarrassé dans le X X V. Extraor-
dinaire, & que je ne vous aurois
pas

pas envoyé, si j'avois sçeu qu'il ne
sçauroit estre d'aucun usage, & qu'il
seroit impossible à celuy mesme qui
l'a inventé, de déchiffrer aucunes
paroles chiffrées sur la mesme in-
vention.

EXPLICATION D'U
Chifre du X X. Extraordinaire,
qui commence par ces Lettres
D. P. Q. I. T.

PUisque l'on souhaite d'ap-
prendre le secret du Chifre
qui a esté proposé dans le 22.
Extraordinaire du Mercure, j'en
donneray icy l'explication, par
laquelle on verra qu'il est entie-
rement impossible de le deviner.
J'employe pour cette sorte de
Q. d'Avril 1684. B b

Chifre vingt Alphabets tous différens , me servant des uns & des autres dans un ordre purement arbitraire, que l'on determine à sa volonté, avec la liberté de le changer quand on veut. Au lieu de vingt Alphabets on pourroit se contenter de beaucoup moins, comme de quatre ou cinq, mais la pratique n'en seroit pas tout à fait si assurée, ny guère plus aisée. Les vingt Alphabets dont je me suis servy, sont contenus dans la Table suivante.

1. a b c d e f g h i l m n o p q r s t u x
2. b r m q u d f x l p n o i e f g h c t a
3. c m g l a i o u s h f d q x p n e r b t
4. d q l a n x h g t c p e u m b s r i o f
5. e u a n s m c l f d b r g q o t i x h p
6. f d i x m h s r u t l p e c a q b o n g

7. g f o h c f q b e u i l p t x d a n m r
8. h x u g l r b q n o t c m i f a d e p f
9. i l s t f u e n b r h x a g c p m q d o
10. l p h c d t u o r g x a b f m e n s q i
11. m n f p b l i t h x d q f a e o u g r c
12. n o d e r p l c x a q f h b u i t f g m
13. o i q u g e p m a b f h x r t l c d f n
14. p e x m q c t i g f a b r d n u o h s l
15. q f p b o a x f c m e u t n r h g l i d
16. r g n s t q d a p e o i l u h f x m c b
17. f h e r i b a d m n u t c o g x f p l q
18. t c r i x o n e q f g f d h l m p b a u
19. u t b o h n m p d q r g f f i c l a x e
20. x a t f p g r s o i c m n l d b q u e h

Le premier de ces Alphabets n'est pas différent de l'Alphabet vulgaire , si ce n'est que pour plus de commodité , j'en ay retranché ces trois Lettres K, Y, Z, dont on se peut presque passer en nôtre Langue , se servant en leur place de celles-cy Q, ou C, I, S.

Dans le premier Alphabet chaque Lettre est prise pour elle-mesme , A pour A , B pour B , C pour C , &c.

Dans le second B est pris pour A , R pour B , M pour C , Q pour D , &c.

Dans le troisieme , C est pris pour A , M pour B , G pour C , &c.

Il en est de mesme de tous les autres Alphabets suivant l'ordre de la table précédente.

Tous ces Alphabets pouvoient estre formez d'une infinité d'autres manieres différentes. J'ay choisi celle-cy pour des raisons qui m'en rendent l'usage plus facile.

Dans le Chifre dont il s'agit, j'ay employé ces différens Al-

phabets suivant l'ordre arbitraire
des nombres. que voicy.

13. 8. 13. 9. 20. 17. 14. 20. 7. 9. 2. 5. 10.
7. 11. 19. 2. 6. 8. 3. 5. 1. 8. 14. 19. 10.
11. 5. 9. 7. 7. 5. 16. 5. 2. 2. 6. 5. 3.
7. 9. 7. 9. 10. 9. 10. 11. 15. 10. 10. 5. 18.
5. 7. 5. 13. 10. 11. 13. 7. 10. 2. 11. 1. 14.
18. 8. 9. 8. 5. 19. 13. 16. 15. 5. 19. 7. 7.
13. 11. 15. 10. 2. 20. 2. 13. 9. 2. 7. 6. 11.

Cette suite de nombres marque que je me suis servy du 13. Alphabet pour la première Lettre de mon Chifre, du 8. pour la seconde, du 13. pour la troisième, du 9. pour la quatrième, du 20. pour la cinquième, & ainsi de suite. De sorte que pour en faire l'interprétation, il faut examiner suivant l'ordre de ces nombres toutes les Lettres du Chifre proposé, dont voicy la copie.

D p q i t d q q a a t i s g f p u l n d f e
 b p q l q x h c d a c t u t p d q m b a t b p
 h f e x d o a s u o f d o a o o u g r q p m p
 t e d c m q m d l c c u o d h u q g d l l m b.

Faisant cét examen on trouvera que.

D vaut T, dans le 13. AL-
 phabet.

P vaut V, dans le 8.

Q vaut C, dans le 13.

I vaut A, dans le 9.

T vaut C, dans le 20.

D Vaut H, dans le 17.

Q vaut E, dans le 14.

Q vaut S, dans le 20.

Et ayant trouvé de la mesme
 façon toutes les autres Lettres
 de ce Chifre on verra qu'elles
 exprimeront ces quatre Vers, qui
 expliquent l'Enigme du Louïs
 d'or, employée dans le Mercure
 d'Avril 1683. au dessous de celle
 de la Cheminée.

*Ta cache sous ta cheminée,
Galant Mercure , un Louïs d'or,
Comme quelque riche tresor,
Mais ta finesse est devinée.*

Il faut remarquer que celuy à qui on écrit en secret, doit avoir une copie écrite ou dans la memoire des nombres dont on a déterminé de se servir pour le Chifre qu'on veut employer.

Pour peu que l'on considere la nature de cette sorte de Chifre, on connoitra évidemment que cet ordre purement arbitraire de divers nombres que l'on choisit à sa volonté, comme sont ceux que j'ay employé icy sçavoir, 13. 8. 13. 9. 20. &c. ne sçauroit estre deviné par qui que ce soit, pourveu qu'on ne le declare à personne; cela n'étant pas

B b iiii

moins impossible, que de deviner les pensées d'une personne qui n'en fait paroître aucun signe extérieur. On voit aussi clairement que l'explication de cette sorte de Chifre dépend tellement de la connoissance de cette suite de nombres, que sans cela il est absolument impossible de la trouver. Il est donc bien manifeste que ce secret est entièrement impénétrable à tous ceux à qui on n'en voudra pas faire confidence. Je ne doute pas qu'on ne demeure d'accord qu'il ne peut y avoir de Chifre plus seur que celui-cy ; Mais on pourra se persuader d'abord que la pratique n'en peut estre que fort longue & beaucoup embarrassée. Cependant le temps que j'y employe

sans beaucoup d'application, soit pour mettre en Chifre, soit pour déchiffrer, n'est à peu près que quatre fois aussi long que celuy de mon écriture ordinaire la plus prompte, car j'ay observé que pour mettre en Chifre huit vers Alexandrins qui sont de 12 à 13. Syllabes, il ne me faut pas plus d'un quart d'heure, non plus que pour les déchiffrer, & que dans un autre quart d'heure je ne puis faire que quatre copies simples de ces mesmes 8. vers. De plus je crois que si quelqu'un en avoit contracté une plus grande habitude, il s'en acquiteroit encore avec plus de diligence. Si la methode dont je me fers pour cet effet, a toute la facilité que je dis, je ne sçauois néanmoins

me refoudre à en donner presentement l'explication, la trouvant trop longue & trop difficile à faire par écrit.

On a employé dans le X X V. Extraordinaire du Mercure une autre espee de Chifre, dont on propose l'artifice à expliquer. Voicy en quoy il consiste. L'Auteur de ce Chifre fait valoir chaque Lettre suivant le rang qu'elle tient dans l'Alphabet ordinaire comme on voit icy.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.
16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23.
a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u x y z.

En sorte que A vaut 1, B vaut 2. C vaut 3, &c. Or pour mettre ce Chifre en usage, il n'y a qu'à marquer sur le papier la somme des nombres qui conviennent

aux Lettres de chaque mot, ainsi qu'a fait l'Auteur à l'égard des Vers suivans.

*S'il estoit des Amans discrets
Comme il est des Chifres secrets,
On verroit peu d'Amans fidelles
Se plaindre avec droit de leurs
Belles.*

38. 84. 27. 45. 93.
46. 20. 42. 27. 66. 85.
27. 101. 40. 49. 69.
23. 75. 29. 63. 9. 71. 52.



Pour mettre en Chifre le premier mot S'I L, il faut mettre 38, parceque S'estant la dixhuitième Lettre de l'Alphabet, elle vaut 18. I vaut 9. & L vaut 11. Et la somme de ces trois nombres 18. 9. 11. vaut 38. il en est de mesme des autres mots.

Mais l'Authéur de ce Chifre se trompe grandement de croire que cela soit un véritable Chifre, puisque l'on ne sçauroit aucunement s'en servir estant de telle nature, qu'il est impossible à ceux là-mesme qui en sçavent le secret d'en trouver l'interprétation. De sorte que l'Authéur luy-mesme ne pourroit pas expliquer ce qu'on luy écriroit de cette maniere ; Car ce nombre 38, par exemple qui marque le premier mot du Chifre dont il s'agit, s'explique également bien par une infinité de mots differens, aussi bien que par le mot S'IL, comme ILS, LIS, L'ON, FAIRE, DIEU, LIEN, &c, il en est de mesme de tous les autres. Or quel

moyen de deviner parmy tous ces mots inombrables lequel doit estre le véritable que l'on cherche ?

Monsieur Cimeron de Lochan en Bourgogne , a aussi trouvé le secret de ce dernier Chifre , qu'il condamne comme absolument inutile , aussi-bien que l'Autheur de cette Lettre. Lors qu'on assiegea Luxembourg , il fit ce Vers Numeral ou Chronologue , qui prophetisoit qu'il seroit pris cette Année.

**Venez Roy Des franCOIS,
LUXeMboUrg est à VoUS.***

Assemblez toutes ces lettres Numerales , vous trouverez qu'elles font l'Année courante 1684.

M. DC. LXVVVV. IV.

*Le mot de l'Enigme en prose du
dernier Extraordinaire estoit les Mis-
sives , ou Lettres mises à la Poste.
En voicy quelques explications.*

I.

A Pres avoir longtemps resvè,
Enfin finale j'ay trouvé
Et decouvert le Pot aux Roses,
Non sans mon timbre alambiquer.
Que j'aurois à dire de choses,
Si je voulois tout expliquer!

E3

Ces Cousines, ou ces Campagnes,
Qui traversent tant de Campagnes,
Dont si surprenant est le sort,
Sont Lettres qu'on met à la Poste,
A qui souvent on fait riposte,
Et dont il faut payer le port.

E4

Il est vray qu'on les emprisonne,
Qu'en sâre garde l'on les donne,
Qu'on leur cede un Appartement

Obscur, & tout barré de grilles,
Comme on fait à certaines Filles
Qui n'ont pas vescu chastement.



On les voit par fois à l'Armée
Sans perte de leur renommée,
Dans une admirable blancheur.
Ce sont Muettes discoureuses,
Et pour estre souvent coureuses,
Elles n'en ont pas moins d'honneur.



Les unes sont devorieuses,
Les autres sont malicieuses,
D'autres sans sel & sans esprit:
Si l'une épanouit la ratte,
Dans une autre l'amour éclate,
Dans d'autres paroist le dépit.



On lit l'une avec allégresse,
On parcourt l'autre avec tristesse,
Et dans un assommant chagrin.
La Lettre leuë, on la retire,
On l'écartelle, on la déchire,
On la sacrifie à Vulcain.



*Pire est encor la destinée
D'une Missive infortunée;
Car sans épargner sa pudeur,
Son intégrité l'on saccage,
On en fait un vilain usage,
On la met en mauvaise odeur.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

Mercure est las de ses emplois,
Dont presque il change tous les
mois.

Depuis un temps ne l'a-t-on pas vu
faire

Celui d'un Maréchal, & d'un Apoti-
quaire?

Mais ce mois il reprend son employ de
Courrier.

Il veut suivre cette maxime,

Que chacun fasse son mestier,

Aura-t-on pour luy moins d'estime?

Mais quand il ne seroit qu'un simple
Messager,

du Mercure Galant. 305

Qu'Homme de Lettres on appelloit

On le verra toujours rechercher avec
zele

En France ainsi qu'en Pais étranger.

LA BELLE NOURRITURE

III.

Courrier infatigable, habile, adroit
galant,

Jamais a-t-on eu le talent

D'envoyer en tous lieux comme vous
tant d'Epîtres

De si différente façon,

Qu'on reçoit sans chagrin, & sans les
mesmes titres,

Qui plus est, sans payer que fort peu de
rançon,

Pour racheter ces Prisonnières?

Vous avez oublié pourtant

Celles que j'aime plus des Lettres fami-
lières.

Je serois joyeux & content,

Si j'en avois reçu de mesme

Mercur, vous ne voulez pas,

Vous en auriez trop d'embaras.

Q. d'Avril 1684.

CC

Et puis c'est rarement qu'on obtient ce
qu'on aime.

GYGIS.

I V.

Tous les Goinfres nom'aiment pas,
Je suis en bute aux Gens d'affaires,
Qui n'aiment que l'argent, & ne font
jamais cas
Que de ce qui conduit le plus vifte au
trépas;
Il y mettent leurs soins, & toutes leurs
lumières,
Et sont privez du jour sans quitter l'em-
barras,
Blâmant qui ne veut point imiter leurs
manieres.



Misérable País où je dois me cacher,
Où l'on aime bien plus les œuvres de la
Chair,
Que celles de l'Esprit, si je puis me dé-
fendre
De me trouver jamais
En ce Lieu de discorde, avec des Gens
sans paix,

Je mangerois plutôt mon pain avec la
Cendre,
Que de ne pas l'abandonner;
Tant ces Gens de goudron ont voulu m'é-
loigner..
Un retour désiré m'avoit bien consolée,
Mais un départ m'a désolée;
Toute ma consolation
Dans ma disgrâce & mon affliction;
Est que vous permettez, *Mercur*e;
Que je vous récrive souvent
Des Lettres qui n'ont rien de fort, ny de
sçavant;
Vous m'accordez beaucoup, sans y trou-
ver d'injure.

L'Exilée de la Ville-franche.

V.

A Greable Berger, dont les Lettres
sçavantes.
Ne se présentent à nos yeux
Que sous un sens mystérieux,
Remplies de matières galantes;
N'estoit-ce pas assez, pour nous embar-
rasser.

Ec. ii.

De les avoir voulu tracer
 Par un excellent artifice,
 Pour l'admirable objet de vos tendres
 amours,

Sans vouloir prendre le secours
 Du Berger Dorilas, & de sa Doralice?
 C'est un petit trait de malice

Que j'ay peine à vous pardonner;
 Car n'y croyant d'abord qu'un discours
 fort sublime,

J'ay trouvé dans la suite une subtile
 Enigme

Que vous donniez à deviner;
 Mais enfin, grace au Ciel, pénétrant le
 mystere,

Sans trop me fatiguer l'esprit,
 J'ay vu que vos détours marquoient
 le caractere

Des Lettres que souvent chacun de nous
 écrit. ALCIDOR, du Havre.

V I.

J E ne suis point surprise, agreable
 Mercure,

De vous voir icy-bas en habit de Cour-
 riers

*Mais de prendre celuy du plus simple
Ouvrier,*

C'est faire une trop grosse injure

A vostre divine nature;

*L'on sçait que de tout temps pour ce pre-
mier emp'oy*

*Vous fustes reconnu par la Troupe ce-
leste.*

*C'est une qualité qu'aucun ne vous con-
teste,*

La possédant de bonne-foy,

Chacun le connoist sur la terre

Pour vous avoir vû dans ces Lieux

Apporter des Lettres des Cieux

De Jupiter Lance-Tonnerre.

*Lors qu'on vous voit pour luy prendre
ces petits soins,*

L'on ne vous estime pas moins;

*Mais en vous abaissant aux œuvres mé-
caniques,*

*C'est vouloir exposer vostre honneur aux
Critiques,*

*A ces Gens qui jamais ne laissent échaper
L'occasion de vous drapper.*

40. Extraordinaire

Songez-y, je vous en convie,
Et profitez, Seigneur, de l'avis de SILVIE
du Havre.

Cette Enigme en Prose a esté aussi
expliquée par Mademoiselle Margue-
rite le Vasseur, Fille de M^r le Vasseur,
Avocat à Amiens; & par Messieurs
de Flessel de Vermolet, aussi d'A-
miens, & Diéreville du Pontleves-
que.

Le Mot de la premiere Enigme du
mois de May, estoit la Cendre. La
premiere des Explications que je vous
en envoie, est sur le mérite de la
Dame, qui a réduit ce Mot en
Enigme.

I.

SI cette Dame solitaire
A le corps aussi beau que l'esprit lumi-
neux,
Sans-doute elle a le don de plaire,

Et le plus insensible en doit estre amoureux.

*Eust-on un cœur de Salamandre;
Elle peut le réduire en Cendre.*

AVICE, de Caën, Rue
de la Harpe.

II.

Vous qui courez apres les Belles,
Et croyez gagner ces Cruelles;
Vous avez beau souffrir, vous y perdez
vos pas;

Plus vous estes constans, plus elles sont
volages;

Elles ne se contentent pas

Qu'on leur rende beaucoup d'homi-
mages,

Et c'est trop peu que de l'Encens,

Elles veulent encor, si l'on croit à leur
sens,

De plus funestes sacrifices,

Que l'on souffre de longs supplices;

Et pour tribut de leur beauté,

Elles ont tant de cruauté,

Que mille cœurs réduits en Cendre;

312 *Extraordinaire*

*Tout grillez, tout rostis, ne les satisfont
pas.*

Voilà l'effet de leurs appas.

*Qu'heureux est qui les fuit, qui prompt
à se défendre,*

D'une amour fatale évite sa prison,

Et consultant bien sa raison,

Pour résister à tant de charmes,

Se met toujours bien sous les armes.

GYGES.

III.

LA VILLE DU HAVRE,

à M^r le Duc de S. Aignan,

sur son départ.

G*rand Duc, quand vous partez, ô
funeste aventure!*

*Nous perdons nos beaux jours dès leur
commencement;*

*Nous sommes des Poissons hors de leur
élément;*

*Plus pâles, plus défaits qu'un Mort en
sepulture.*



*E*contez les *soupirs* de *vostre* *Crea-*
ture,

Vous estes icy-bas son tout, son Firma-
ment;

Elle craint de vous perdre, & ce fatal
moment

Est pour elle un fleau des plus grands
de nature.



Nostre douteur paroist à voir nostre cou-
leur,

Vostre absence nous oste & courage, &
chaleur,

Foibles comme une Cendre au gré du
vent de l'onde.



Quand vous estes présent, il n'est plus
d'Ennemis.

Detenez donc, Seigneur, ou qu'il nous
soit permis

De vous suivre par tout, & fust-ce un
bont du monde.

Le mesme.

Q. d'Avril 1684.

D d

GEnes, Ville superbe, on t'a voulu
flater

De te pouvoir défendre; ah Dieu, quelle
arrogance!

LOUIS surmonte tout, & tu crois ré-
sister;

Voy comme il sçait punir l'orgueil &
l'insolence.



Tu t'es mal conseillée, il falloit con-
tenter

Le plus puissant des Roys, un peu de
complaisance

L'auroit fait ton Amy; tu l'as voulu
buter,

Mais ton sort fera voir l'éclat de sa puis-
sance.



Combien as-tu souffert d'alarmes, de
frayeurs?

N'as-tu pas attiré sur toy tous ces mal-
heurs?

Et pour les éviter, tu n'avois qu'à te
rendre.

N'as-tu pas plus perdu? n'en as-tu pas
regret?

Et ne pouvoit-on pas faire plus qu'on n'a
fait?

T'abatre entierement, & te réduire en
Cendre?

Le mesme.

V.

A Pres les Foudres, les Eclairs,
Et mille prodiges divers
Qui doivent précéder la fin de tout le
monde,

Que deviendra cet Univers,
Et toute sa machine ronde?

Le Firmament estant détruit,
Et mesme en son cahos chaque-Elément
réduit,

Du reste que faut-il attendre?

*Mercur*e, ce Courrier des Dieux,

Nous en fait l'image à nos yeux,

Tout ne sera que de la Cendre.

RAULT, de Roüen.

D d ij

Mercure, n'a-t-on pas sujet de vous reprendre?

Rien n'avance, tout est perdu,

Le pauvre Peuple est abbaru;

On veut de l'Eau par tout, vous donnez
de la Cendre.

C'est à ce coup que le Ciel est d'airain,

Rien ne le peut fléchir; Cependant les
Couppables,

Ces Riches sensuels ayant toujours du
Pain,

Les fleaux ne sont-ils que pour les Mi-
sérables?

Les crimes des Puissans n'en sont pas
corrigez,

Autant que l'on en voit les Pauvres.
affliger.

LA BELLE NOURRITURE.

V II.

Mon esprit se laissant aller à l'a-
vanture,

Mon cœur qui l'a suivi dans le com-
mencement,

*Ne faisoit pas du crime encor son élé-
ment;*

Mais l'obstination a fait sa sépulture.



*N'estimant, & n'aimant rien que la
Créature,*

*J'offensois chaque jour l'Authéur du
Firmament,*

*Sans songer que j'estois en risque à tout
moment*

*De me perdre, en payant le droit de la
Nature.*



*Aux vices, des vertus je donnois la
couleur;*

*Et mes dérèglemens, chéris avec cha-
leur,*

*N'estoient que trop connus sur la terre
& sur l'onde.*



*Mais triomphant enfin de tous mes En-
nemis,*

*Seigneur, par vostre grace, il m'est encor
permis*

D d iij

*D'expirer sur la Cendre, en sortant de
ce monde.*

*C. HUTUGE, d'Orleans,
demeurant à Metz.*

VIII.

F*N vain le Grand LOUIS veut
te donner la Paix,
Ibère trop altier, tu ne la veux jamais,
Tu cherches cent détours afin de t'en
défendre:*

*Crains qu'il ne se lasse d'attendre.
D'un Héros qui peut vaincre tout,
Tu mets la patience à bout.
Tu vois en quel état il a réduit la Flan-
dre*

*Après avoir forcé Luxembourg à se
rendre,*

*S'il veut vaincre dans d'autres Lieux,
Qui pourra résister à son Bras glorieux?
Dans tout ce qu'il veut entreprendre,
Il est toujours victorieux;
Il ne sait que trop te l'apprendre,
On en voit tous les jours des exemples
faméux.*

*Rens-toy, tu ne peux faire mieux,
On son Foudre allumé va tout réduire
en Cendre.*

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

IX.

Q*Uoy, vous vous étonnez de me voir
gros & gras,
Tandis que je me plains, que je meurs
dans ma chaîne?*

*Nesçavez-vous pas, inhumaine,
Que l'amour est un feu qui ne consume
pas?*

*Depuis que vos charmans appas
Ont forcé mon cœur à se rendre,
Si l'amour consumoit, hélas!
Vous m'aurez veu réduite en Cendre.*

Le même.

X.

*SUR L'HEUREUX RETOUR
de M^r le Duc de S. Aignan
au Havre.*

H*Eureuse Salamandre, * admire
l'avanture
Qui ramène chez toy, dans son com-
mencement,*

320 *Extraordinaire*

*Un Héros tout de feu, car sans cet élé-
ment*

*Les Cendres pourroient bien estre ta
sépulture.*



*Les Cieux t'ont mise au jour comme une
Créature*

*La plus froide qui soit dessous le Firma-
ment;*

*L'on ne sauroit te voir cependant un
moment,*

*Qu'au milieu d'un brasier contraire à ta
nature.*



*Mais le grand Saint Aignan, voyant
à ta couleur,*

*Que ton feu paroïssoit n'avoir plus de
chaleur,*

*Qu'il estoit presque éteint par le froid de
ton onde,*



*Pendant que LOUIS vainc ses plus
fiers Ennemis;*

*Il vient te réchauffer; que ne t'est-il
permis*

De le tenir icy jusqu'à la fin du monde?

ALCIDOR, *du Havre.*

* Les Armes du Havre, sont une Salamandre au milieu d'un Brasier.

XI.

CONTRE LES ENNEMIS
du Royaume, sous le nom
de Titans.

T*itans ambitieux, qui pour troubler
la terre*

*Fustes assez hardis, par un esprit trop
vain,*

De vouloir déclarer la guerre

*Au puissant Jupiter, tenant le Foudre en
main;*

*Si vos cœurs eussent en quelque chose
d'humain,*

*Ils devoient redouter ses Carreaux, son
Tonnerre,*

Et n'aller pas si-tost avec temérité

*Exposer tous vos biens, vostre honneur,
& vos testes,*

322 *Extraordinaire*

*Qui n'estoient pour ce Dieu que de foibles conquestes,
Mais assez pour marquer à la Postérité,
Que par un vain orgueil, voulant trop
entreprendre,
Insultant le Maistre des Cieux,
Vous avez mérité d'estre réduits en
Cendre
Par un juste Decret de tous les autres
Dieux.*

Le mesme.

XII.

*A*mour, je suis vaincu, tu triomphes
de moy,
Mon cœur est maintenant engagé sous
ta Loy,
Je ne m'en dédis point, il a falu se rendre,
Quoy que j'eusse juré cent fois de m'en
défendre;
Les appas de Cloris ont eu trop de pou-
voir
Pour ne pas le réduire en Cendre
Dès le premier moment que mes yeux
l'ont pu voir.

*Mais hélas ! si le sien ne se trouve point
tendre,*

*Et que tous mes soupirs ne puissent l'é-
mourir,*

Où recourir alors, sinon au desespoir ?

Le même.

XIII.

SUR LA PUNITION

de Gênes.

O *Rgueillense Cité, superbe Répu-
blique,*

*Qui fais gloire en tout temps de recevoir
la Loy*

D'un Peuple qui n'a point de foy,

*Et dont l'ambition trouble la Paix pu-
blique ;*

Gênes, dont le renom vole de tous costez,

Pour contenir en toy mille rares beautez,

*Faloit-il obliger le Maître du Ton-
nerre,*

*L'invincible LOUIS, d'aller mettre
par terre*

Tous tes superbes Bâtimens ?

Par ton humilité tu pouvois te défendre

324 Extraordinaire

*D'estre si tost réduite en Cendre,
Et faire ces justes châtimens;
Mais profites-en bien, & crains cette
Puissance*

Qui peut encor punir la désobéissance.

SYLVIE, du Havre.

XIV.

*C'Est en vain que nos Ennemis
Avec tant de fierté tâchent de se dé-
fendre.*

*Quoy, ne sçavent-ils pas que le fen de
LOUIS*

*Les réduira toujours en Cendre,
Fussent-ils grands comme Alexandre?*

HORDE, de Senlis.

XV.

*Vostre Enigme première, en fin par
avanture*

*M'a fait voir dans sa fin & son com-
mencement,*

*Que donner à penser, c'est tout vostre
élément,*

*En forçant les Esprits, jusqu'à la sé-
pulture.*

*Naître au feu, craindre l'eau, quel sort
de Créature!*

*Plus stable, dites-vous, que Terre &
Firmament,*

*S'ils se pouvoient trouver à leur dernier
moment,*

*C'est trop jusqu'à ce point de vanter sa
nature.*

*Pour moy, l'étonnement me change la
couleur,*

*De voir tantost pâlir, & serrer sa cha-
leur,*

*Certain Estre sujet au vent ainsi qu'à
l'onde.*

*Qui que ce soit au moins, malgré tous
Ennemis,*

*Je dis qu'aux derniers feux, il ne sera
permis*

*Qu'à la Cendre de naître apres la fin
du monde.*

P. CARRIER, de Rouën.

XVI.

CE qui florit sous *Alexandre*,
 Ce que *César* mit jusqu'aux Cieux,
 Ne sçauroit paroître à mes yeux,
 Car je les ay remplis de Cendre.

L'EPINAY-BURET, de
 Vitre en Bretagne.

XVII.

Belle & charmante *Rosilly*,
 L'Enigme qu'a donné *Mercur* ce
 mois-cy,
 Est, dites-vous, difficile à comprendre.
 Vous n'avez qu'à songer au cœur de
 mille Amans

Que vous avez réduit en Cendre,
 Et vous en trouverez facilement le sens.

L'AMANT FORTUNE', de
 la Rue Cassette.

XVIII.

IA premiere Enigme des deux,
 Qu'au mois de *Mai* donne *Mer-*
cur,

Fait suivant la Sainte Ecriture
 Cette leçon aux Orgueilleux;

*Que tout terrestre Corps est de Cendre
& de poudre,*

Qui doit encore un jour en cendre se résoudre,

*Mais sans toucher, quant à nos Corps,
La résurrection des Morts;*

*Car il sçait par la Foy, qu'il leur faudra
pour estre*

*Heureux, ou malheureux, de leurs cendres
renaître.*

LE SOLITAIRE HORTENSE,
de Mayenne.

XIX.

T*u me dis, sans cesse, Lisandre,
Que tu brûles d'amour pour mes char-
mans appas.*

*Si tu m'en crois, ne brûle pas,
Car l'amour à la fin te réduiroit en
Cendre,*

Et tu n'en serois pas plus gras.

*L'ainable Brune à l'Anagramme,
Je renonce à têter, de la
Rue du Mail.*

Ceux qui ont expliqué cette même Enigme, sont Messieurs de Flessel de Vermolet, à Amiens; L'hospital, Lieutenant au Grenier à Sel de Paris; Leger de la Verbissonne; Piet, Grénetier au Grenier à Sel de Nogent; Gaudeloup; L'Abbé du Virré; L'Abbé du Bouëxix; L'Avocat devenu Tantale; Le Chevalier de la Motte; Le Marquis Vandermer; Le Patron Phaëton; Le Solitaire du Jard, de Châlons en Champagne; Mesdem. E. de Cāpagnes de Monbrun, de Boulogne sur Mer; Dautrive, Receveuse des Tailles à Nogent; Madelon Froüais; M. le Vasseur, Fille de M^r le Vasseur, Avocat à Amiens; La spirituelle Societé de la Rue du Chaume; La jeune Iris, de la Ville de Ham; L'Heritiere infortunée; La spiri-

Mucelle Brune; & l'Ange, Cadette de Tournay.

Tout le monde s'est rendu sur la seconde Enigme du mesme mois de May, que je vous envoyay sous le nom de Clione, Nymphé enjôïée, autrefois de l'Empire de Flore. Vous le connoistrez par les Vers qui suivent.

A LA BELLE CLIONE.

REQUÊTE.

N*ymphé, sans vous incommoder,
Pourra-t-on bien vous demander,
Si par vostre Enigme Mercure
A cherché seulement à nous faire resor.
Sphinx n'a jamais tant mis d'Esprits à
à la torture.*

Au sens de celle-cy qui pourrait arriver?

Q. d'Avril 1684. Ec

330 Extraordinaire

On a beau parcourir tous sens métapho-
riques,

Toutes licences Poétiques,

Nos Oedipes ne trouvent rien,

Et ne devinent point quel est ce Ma-
gicien

Quel on dit avoir fait descendre

Ce que l'on cherche tant, des Cieux,

Et par l'effet d'un amour tendre,

Après avoir crevé les yeux,

L'a donné pour Maîtresse à quatre demy-
Dieux;

Je croy qu'on n'a jamais esté si curieux

De sçavoir s'il est vray qu'un cœur de
Salamandre, -

Et le sang de Macreuse, où chacun re-
connoist

Peu de chaleur, beaucoup de froid,

Puissent bouillir, estre réduits en cendre,

A force d'élans amoureux

Que la Belle causoit en eux.

Vous dites qu'elle n'est ny prude, ny
coquette,

Laide, belle, vieille, ou jennette,

Et ne garde pas mesme en cela de mi-
lieu,

Ce qui jamais ne sçauroit auoir lieu.

Voyez où l'on en est, belle Nymphes en-
joûées,

Pour vostre Enigme on a l'éguillette
nouée;

Ma foy, l'on n'a pu travailler,
Nous sommes tous à bout, c'est assez nous
railler.

Vous qui triomphez tant, montrez donc
la malice

Que vous cachez si bien à nostre infir-
mité;

Donnez de la lumiere à tant d'obscu-
rité,

Et sans craindre qu'on nous punisse
De nostre curiosité,

Contentez-la, Clione, & vous ferez jus-
tice.

GYGES.

Ce qu'il y a de fort singulier, c'est
qu'en renonçant à chercher le sens

332 Extraordinaire.

de cette Enigme, tout le monde l'a
trouvée sans l'avoir connue. On a dit
qu'elle estoit inexplicable; & l'E-
nigme inexplicable, ou qui n'a
point de sens, en est le vrai Mot.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

SI l'on peut aimer avec plaisir, quand
on a sujet de ne se plus confier à la
Personne qu'on aime.

II.

Si l'on peut garder une forte passion
pour une Personne qu'on est assuré de
ne voir que rarement.

III.

Si une passion qui n'est fondée que
sur la beauté, peut être durable.

Je suis, Madame, vostre tres, &c.

A Paris ce 31. Juillet 1684.



